

Alfred Gilder

LES 300 plus BELLES fautes...

À NE PAS FAIRE

ET AUTRES EXTRAVAGANCES À ÉVITER



Vivre au quotidien

Marcher à pied

Double alternative

Loin s'en faut

Préface de Christophe Barbier

l'express

omnibus

Du même auteur

Le Joueur de mots, dico du français amusant, Glyphe, 2018.

101 Citations qui ont fait l'histoire de France, Préface de Jean-Joseph Julaud, Glyphe, 2017

Le Nouveau Bêtisier de la République, deuxième édition, Glyphe, 2016

500 Mots rigolos, deuxième édition, Glyphe, 2015

Petit Dico français-français, First, 2014

Oui, l'économie en français, c'est plus clair ! préface d'Abdou Diouf, Secrétaire général de la Francophonie, France-Empire, 2013

Anthologie des jeux avec les mots, préface d'Anne Roumanoff, postface de Claude Hagège, Le Cherche midi, 2009

Le Français administratif, écrire pour être lu, préface de Claude Hagège, postface d'Yves Berger, deuxième édition, Glyphe, 2009

Alerte francophone, essai sur une langue universelle, préface de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge, Editions Arnaud Frelan, 2004

En vrai français dans le texte, dictionnaire français-français, Le Cherche midi, 1999

Des mairies et des hommes, préface de Jacques Chirac, président de la République, Le Cherche midi, 1999

Et si l'on parlait français, essai sur une langue universelle, préface de Claude Hagège, Le Cherche midi, 1993

Alfred Gilder

LES 300
PLUS BELLES FAUTES...
À NE PAS FAIRE

ET AUTRES
EXTRAVAGANCES
À ÉVITER

Préface de Christophe Barbier

L'EXPRESS omnibus

*A Tristan Thomas,
sans qui ce livre ne serait pas
et à Rodica,
ma lectrice attentive*

*Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.*

MOLIÈRE, *Les Femmes savantes*

Si nul ne parlait, sauf quand il a quelque chose à dire, la race humaine ne tarderait pas à perdre l'usage de la parole.

Somerset MAUGHAM, *La Passe dangereuse*

Champ de blé, champ de bataille

par Christophe BARBIER

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément... »

Voilà plus de trois siècles que Nicolas Boileau nous a quittés, mais sa pensée est toujours vivante, comme celle de Vaugelas, de Molière, de Corneille et de Voltaire. Comme celle de Marivaux, aussi, qui sut rendre la prose française si agréable à nos oreilles, approchant de la perfection musicale. Comme celle de Beaumarchais, enfin, qui mit dans ses phrases des charges explosives et fit sauter l'Ancien Régime.

Pourtant, ils ont raison à leur tour, ceux qui ont concassé notre langue, tels Breton, Jarry ou Dard. Oui, la force du français, c'est d'accepter dans un même dictionnaire, dans un même brouhaha, dans une même bibliothèque, Céline et Proust, Mallarmé et Michaux, Claudel et Vitrac.

Et pourquoi auraient-ils tort, Audiard, Brassens et Lapointe, avec leurs mots venus des villes, des campagnes ou du grand large ? Le français ne s'égaré pas quand il flâne dans les quartiers reculés de ses banlieues, quand il arpente les campagnes des patois, quand il explore les paysages de la francophonie, la brûlante Afrique comme le chantant Québec. Il y ramasse des mots étranges et y cueille des règles inédites : tant mieux !

Même si l'oreille grince souvent, même si la grammaire y est en deuil, n'y a-t-il pas de la vie chez les slameurs et les rappeurs ? Grand Corps Malade et Abd al Malik, Akhenaton et Nekfeu : leur violence est éloquente, et leurs mots sous les maux sont des muses autant que des ruses.

Mais si la liberté est féconde, c'est parce que la règle est ferme. C'est par la

contrainte, en effet, que l'on crée les conditions des embardées mystérieuses, des dérapages inspirés, des rébellions géniales. Parce que l'alexandrin s'est posé comme un corset autour de l'imagination des poètes, Hugo a pu révolutionner le théâtre et Baudelaire, les surréalistes, Ponge et Aragon sculpter des mélodies nouvelles. Oui, c'est en parlant bien le français aujourd'hui qu'on peut le penser mieux demain ; c'est en maîtrisant dans l'instant ses règles souvent complexes, parfois tordues, que l'on peut ensuite bousculer les codes de la langue, et la réinventer.

Eviter les fautes, ce n'est pas seulement participer à cet éternel chantier poétique, c'est aussi mener un combat décisif. Le français est certes un champ de blé, où l'on peut moissonner les plus beaux et réguliers épis, ainsi que de magnifiques coquelicots sauvages et éphémères ; mais il est aussi un champ de bataille – et l'heure est grave.

Elle est grave, parce que les médias, les réseaux sociaux, la publicité ou les SMS malmènent, chaque jour un peu plus, les mots et les phrases. Les explications sont nombreuses, mais elles ne font pas une excuse : il faut aller vite, communiquer plutôt que s'exprimer, se plier aux exigences de simplicité des nouvelles relations sociales et au fonctionnement des outils mondiaux – qui vont jusqu'à renier les accents sur les lettres !

Elle est grave, parce que la Macronie érige en langage quasi officiel un sabir nourri de marketing et de nouvelles technologies, farci de mots anglais, où l'on croit faire sens parce qu'on jacte business. Comme si le français n'avait pas déjà pensé, ou ne pouvait pas imaginer, des équivalents. Construire une « start-up nation » ne légitime pas l'écrasement des lexiques tricolores. Le français s'est toujours enrichi des langues étrangères, il a su adopter, naturaliser, intégrer un nombre infini de termes venus de loin. Mais aujourd'hui, il n'est plus un titre de film américain qui soit traduit sur les affiches ; les publicités des sociétés françaises pour des produits français sont très souvent dotées de slogans en anglais. Ce n'est pas une colonisation, car les Etats-Unis ne nous demandent rien : c'est un sabotage, une paresse suicidaire, un funeste snobisme. « Snob », d'ailleurs, est une expression latine devenue un mot britannique adopté ensuite par la langue française ! C'est l'exemple à suivre, loin des ingestions précipitées de la *junk food* actuelle.

Nécessaire mais insuffisante, la science du bien parler ne permettra pas de faire reculer les envahisseurs, à la voracité servie par notre laxisme. Mais tout commence par l'autodiscipline. Faire l'effort de respecter les règles de sa langue ne peut qu'inciter demain à en protéger le territoire, c'est-à-dire à être hospitalier sans devenir benêt en ouvrant la langue française comme une auberge espagnole.

Et puis il y a un réel plaisir à déjouer les pièges du français ! Quelle torture, mais quel délice que de lutter contre la pernicieuse grammaire et la perverse syntaxe. « Oh ! Quelle horrible vieille trompeuse ! » disait d'ailleurs Frédéric Nietzsche de la grammaire.

De la dictée de Bernard Pivot, mythique et regrettée, jusqu'aux circonlocutions des définitions pour cruciverbistes, en passant par les jouissances de la contrepèterie, cet art de décaler les sons, la langue française est au-dessus de tout un champ magnétique, qui nous attire et nous fascine, qui indique le pôle de notre civilisation et dessine la rose des vents de notre culture.

Comme le *la* du diapason

Un jour, Robert Sabatier voulut vérifier qu'une expression venue sous sa plume pouvait s'employer. Aussi consulta-t-il le meilleur manuel du bon usage qui soit : le Grevisse. Il y découvrit, surprise, surprise, la tournure problématique... dans un de ses romans.

On néglige trop souvent la recommandation *Dites... Ne dites pas*. Le relâchement des mœurs langagières aggrave la situation. Pourtant, s'exprimer bien ne messied pas, mais cela n'a rien d'évident. On s'efforçait autrefois de parler comme on doit écrire. Maintenant, on écrit plutôt comme on ne devrait pas parler. Est-ce une raison d'abuser du mauvais langage ? Je songe à ce protestant de Genève, qui, un beau dimanche, s'en va écouter le sermon. A son retour du temple, sa femme lui demande :

- De quoi le pasteur a-t-il parlé ?
- Du péché.
- Qu'en a-t-il dit ?
- Le plus grand mal.

Les erreurs de langage sont comme les fautes de morale : il faut s'en repentir. Sans atteindre la sévérité de notre calviniste, ce livre distribue d'aimables reproches. Il dénonce les mots employés de travers, les locutions creuses et verbeuses, les clichés pénibles, les néologismes*¹ malvenus. Ce florilège navrant présente aussi un lot de *barbos* et de *solos*, selon l'ancienne expression, c'est-à-dire des barbarismes* et des solécismes*, des étymologies bousculées, des pléonasmes* à la pelle, des oxymores* incongrus, des tournures ambiguës, des janotismes* grotesques. Il coule de source que sévissent erreurs ou abus de sens, contresens, non-sens, anglicismes furtifs, franglais* rampant, prononciations inexactes, ponctuation défectueuse, pataquès*, langue de bois en chêne massif et poli éthiquement correct. Vaste programme ! Devant de telles bévues cumulées, le muet reste sans voix².

Le langage exact reste la condition nécessaire d'une pensée claire. Les mots sont des outils de précision, utilisez-les à bon escient, veillez à leur sens, à leurs différences, à leurs distinctions subtiles. Ne soyez ni puriste ni laxiste : soyez exact. A force de ne plus s'entendre sur ce que les paroles signifient, on finit par n'être entendu de personne. Ignorer le sens des mots peut s'avérer comique : dans un film tiré d'une bande dessinée corrosive de Reiser, le héros présente son meilleur ami à la dame pipi d'une gare parisienne. Il lui dit : « Il est marxiste. » Pensant qu'il s'agit d'une maladie terrible, elle s'exclame : « Oh, mon Dieu ! le pauvre ! »

En guise de remède, je ne vous infligerai ni grammaire, ni lexique, ni traité de style. Ils feraient double emploi avec les ouvrages disponibles. Recourez-y, si nécessaire. Ce petit guide raisonné du parler correct vous alerte seulement sur des incongruités plus ou moins énormes. Il vous convie à une balade instructive, mais plaisante, dans la vie de tous les jours, au gré des actes essentiels de l'existence, parmi les faits et gestes, les paroles qui les expriment.

Et rassurez-vous : toutes les fautes répertoriées ci-après n'en sont pas, beaucoup étant soit des expressions agaçantes, soit des confusions de termes, soit encore des curiosités verbales.

Le sens d'un mot, même courant, n'a rien de spontané et il convient de revenir à la source : c'est pourquoi le présent ouvrage a recours à l'étymologie, souvent méconnue ou oubliée.

Suivez le guide ! N'ayez crainte : rien n'est imposé, tout est suggéré. Laissez-vous tenter !

Un dernier mot : avec les expressions recommandées ci-après, vous irez à contre-courant, sans passer pour un original ou un passéiste rabat-joie.

Que vous guide, à la manière des Rois Mages allant à Bethléem, la bonne étoile ! Ce sera l'étoile de la langue française. De nuit comme de jour, elle brille de tous ses feux.

1. Voir le glossaire ci-après.

2. Comme eût dit le feuilletoniste Ponson du Terrail, l'immortel auteur de *Rocambole*.

Glossaire

- Acronyme.** A la différence d'un sigle, dont on épelle toutes les lettres (HLM, SNCF, RMI...), un acronyme se prononce comme un nom commun : LASER, PACS, SIDA...
- Allitération.** Répétition des consonnes initiales ou intérieures dans une suite de mots rapprochés. Voltaire : « Il n'est rien que Nanine n'honore. » Ou : « Didon dûna du dos d'un dindon dodu. »
- Anaphore.** Reprise du même mot ou énoncé en début de chaque phrase. Exemple de cette figure de rhétorique emprunté à Corneille dans *Horace* : « Rome, l'unique objet de mon ressentiment ! / Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant ! / Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore ! / Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore ! »
- Barbarisme.** Erreur grossière de vocabulaire. Elle consiste à utiliser un mot dans une graphie (« aéropage » au lieu d'aréopage), un sens (« soi-disant » au lieu de prétendu), une prononciation (« peuneu » au lieu de pneu) qu'il n'a pas. *Barbarisme* vint du grec *barbaros*, « étranger ».
- Circonlocution.** Voir **Périphrase**.
- Franglais.** Popularisé par Etienne, ce mot désigne ceux qui n'existent ni en français ni en anglais. Exemple de faux anglicisme, « surbooking » : *overbooking* en anglais ; en français : *surinscription*, *surréservation* ou *surlocation*.
- Hapax.** Néologisme utilisé une seule fois, n'ayant qu'une seule occurrence littéraire, tel le *ptyx* de Mallarmé, lequel cherchait une rime à Styx.
- Janotisme.** Construction maladroite d'une phrase, où l'emplacement fâcheux des mots produit une équivoque ridicule, une association burlesque, une signification grotesque, un jeu de mots volontaire ou non, comme : *J'ai acheté un gigot chez le boucher qui était gros*.
- Litote.** Figure de style consistant à en dire moins pour exprimer plus. Exemple fameux

tiré du *Cid* de Corneille : Chimène disant à Rodrigue : « Va, je ne te hais point. » On parlera aussi d'antiphrase.

Mot démotivé. Mot dont le sens premier n'est pas perçu de prime abord. Exemple : le mot de Cambronne.

Mot-valise. Combinaison de deux mots qui forment ainsi un néologisme. Exemple : *motel* formé sur « motor » (moteur) et « hôtel ».

Néologisme. Mot apparu récemment, tels *courriel* ou, dans les années 1960, *ordinateur* ou encore, plus ancien, *avion*.

Oxymore. Rapprochement de mots de sens contraire : se *hâter lentement*, *vrai-faux* passeport, *douce violence*, « *nains géants* » (Hugo), l'« *obscur clarté* qui tombe des étoiles » (Corneille), « le *soleil noir* de la mélancolie » (Nerval), *La vérité si je mens !* (film)...

Paronymes. Mots dont la graphie et la prononciation se ressemblent, mais qui disent des choses différentes, avec parfois des liens de cause à effet, comme *conjoncture* et *conjecture*, *tache* et *tâche*, *fruste* et *frustre*.

Pataquès. Liaison incorrecte... « mal-t-à propos ». Mot formé par imitation de « [c'est pas-t-à toi, c'est pas-t-à moi, je ne sais] pas-t-à qui est-ce ».

Périphrase. Quand un groupe de mots remplace un mot par lourdeur, mièvrerie ou ironie comme lorsqu'on remplace *automobile* par *véhicule terrestre à moteur roulant au pétrole*.

Pléonasme. Contrairement à la répétition oiseuse appelée *pléonasme vicieux* ou *battologie*, comme « monter en haut », le *pléonasme authentique* est une figure de rhétorique, effet de style voulu, qui ajoute de l'énergie, de la grâce. Dans *Tartuffe*, Molière : « Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu, ce qu'on appelle vu. » Et Racine, dans *Iphigénie* : « Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ? »

Solécisme. Faute de syntaxe. Le mot vient de *soloikismos*, de *Soles*, ville de Cilicie, dont les colons grecs parlaient un langage très incorrect. Exemple : « Qu'est-ce qui se passe ? » pour *Qu'est-ce qu'il se passe ?*

Tautologie. Répétition inutile de la même idée sous une autre forme, comme dans cet exemple : *pléonasme d'une tautologie redondante*. Ou Chateaubriand disant de Rome « Ville éternelle à perpétuité ». Ou Courteline : « Etant en effet Boubouroche, Boubouroche déclara qu'il était Boubouroche. »

Mode d'emploi

☠ : C'est une faute.

⚠ : C'est un agacement.

💡 : C'est une curiosité.

CHAPITRE PREMIER

S'exprimer

Mes amis, je m'en vais ou je m'en vas ;
l'un et l'autre se dit ou se disent.

Dernières paroles de Vaugelas, selon la légende

Quand les mots n'ont plus de sens, qu'ils défient l'entendement ou brouillent la communication, on peut s'inquiéter. A force de ne pas se comprendre, personne, redisons-le, ne nous entendra plus, conséquence fâcheuse pour une langue dont la clarté, la précision et l'élégance plaisent encore à tant de gens de par le monde.

Dans les deux registres, écrit et oral, faisons de notre mieux. A quelqu'un qui lui disait : « Je vous écrirai demain sans faute », Rivarol répliqua : « Ne vous gênez pas, écrivez-moi comme à votre ordinaire. » Au *scripta manent* s'ajoute le *verba volens*. Les paroles s'envolent-elles ? Pas toujours ! Georges Marchais, secrétaire général du Parti communiste français dans les années 1970 et 1980, était un tribun-né qui, pour la plus grande joie des auditeurs, alignait des salmigondis du genre : « Ce dont auquel que je vous ai parlé », galimatias auquel on préférera la saillie du sapeur Camember – héros du dessinateur Christophe dans une bande dessinée fameuse de la fin du XIX^e siècle –, disant au colonel : « Serai-je-t-y assez heureux si vous me feriez celui de me demander un service que je serais rudement satisfaisant d'vous obtempérer ? »

A la foire aux cancre, il y aura toujours des émules. Rien ne vous oblige à les imiter à l'oral ou à l'écrit, comme ci-après. Allons-y !



💀 Il faut mieux

Voici une faute répandue comme la folle avoine. Pourquoi ? Parce que *faut* et *vaut* se ressemblent, que *f* et *v* sont des consonnes « fricatives labiodentales » voisines et que, sous l'influence d'une voyelle, *f* peut se transformer en *v* : *vif* / *vive*, *veuf* / *veuve*, *neuf* / *neuvième*... Ce ne sont pas là des raisons suffisantes pour dire *Il faut mieux* au lieu d'*Il vaut mieux*.

Falloir indique une obligation, *valoir* une préférence. L'Académie française prescrit de distinguer *Il vaut mieux écouter votre chef*, où l'adverbe *mieux* porte sur *vaut*, d'*Il faut mieux écouter votre chef* (« il faut l'écouter mieux, plus attentivement »), où l'adverbe *mieux* porte non sur *faut* mais sur *écouter*. « Maintenant que vous le savez, commente *Le Figaro*, *il vaut mieux ne plus faire l'erreur !* » Et comme en France tout finit par des chansons, chantons avec Ray Ventura : « Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine... »

💀 Ils se sont succédés

Les participes passés des verbes pronominaux posent un problème. D'où cette faute d'accord fréquente : *se succéder* est un verbe pronominal dont le participe passé est invariable : *les rois de France se sont succédé*.

Le pronom « se » représente plusieurs personnes ou la même personne, il n'est pour autant jamais complément d'objet direct : que l'on se succède les uns aux autres (cas le plus fréquent) ou à soi-même, « se » est toujours complément d'objet indirect : (« à moi », et non « moi »). Quand on dit « Je me suis succédé », « me » est un complément d'objet indirect (un datif, non un accusatif). L'explication est purement grammaticale, indépendante de la ou des personnes en cause.

Pour la même raison, on ne peut pas écrire « ils se sont parlés », jamais. Ecrivez : *ils se sont parlé*, soit les uns aux autres, soit chacun à soi-même... Dans les deux cas, on met la même orthographe évidemment.

La règle du participe passé invariable vaut pareillement pour *se plaire*, *se déplaire*, *se complaire*, *se convenir*, *se nuire*, *s'entretenir*, *se mentir*, *se ressembler*, *se sourire*, *se suffire*, *se survivre*, *s'en vouloir*.

Ecrivez donc : « Ils se sont *succédé*. »

🔦 Est-il correct de dire « se rappeler de » ?

Selon l'ancienne règle, ce verbe se construit avec un complément d'objet direct. *Je me le rappelle. Se rappeler son enfance. On rappelle à sa mémoire un souvenir.* Jean-Jacques Rousseau : « Une figure difficile à oublier, que je me rappelle encore. »

Répandu à l'écrit comme à l'oral, *se rappeler de* est considéré comme incorrect (par confusion avec *se souvenir de*). Pourtant, beaucoup d'écrivains enfreignent la règle, tel Claudel dans *La Rose et le Rosaire* : « Quand il m'arrive de me rappeler de mon âme. » L'académicien Jacques Laurent enfonça le clou : « Je prétends qu'en écrivant “je me rappelle de toi”, je ne commets un crime que si l'on considère que le langage s'est pétrifié il y a un siècle ou deux. »

Se rappeler de suivi de l'infinitif est une tournure vieillie, mais combien élégante et grammaticalement correcte : *aimer de boire, espérer de faire*. Elle n'introduit pas un complément d'objet. On ne peut pas dire : « Je me rappelle toi. » Dans *Les Contrerimes*, le poète Paul-Jean Toulet déclame :

« Circé des bois et d'un rivage [...]
Dont je me rappelle d'avoir
Bu l'ombre et le breuvage [...] »

🔦 Un doux euphémisme

Ce sont les Grecs qui inventèrent l'euphémisme, la chose comme le mot. Ainsi, par antiphrase, ils nommèrent Euménides – c'est-à-dire *bienveillantes* – les Erinyes, déesses meurtrières de la vengeance. Ils pensaient s'attirer ainsi leurs bonnes grâces et les amadouer par ce qualificatif doucereux.

Euphémisme signifie *adoucissement de la pensée*. « Doux euphémisme » est donc un pléonasme.

Dites *aimable euphémisme* ou *euphémisme délicat*. Parlez d'*expression adoucie*, de *pensée édulcorée*, de *propos atténué*, d'*idée émasculée*.

Vous pouvez dire aussi *expression parégorique*, celle qui « calme et adoucit » comme l'élixir parégorique. Dans *En route*, Joris-Karl Huysmans écrit : « Durtal [...] était si saturé des Evangiles, qu'il en avait temporairement épuisé les vertus parégoriques et les

calmants. »

💡 Est-ce fautif d'employer en toute circonstance « par contre » ?

Voltaire le décréta : on ne doit pas dire *par contre*, mais *en revanche*. Il y voyait un style bas, commercial. Après lui, la querelle, oiseuse, autour du plus célèbre des *Dites / Ne dites pas* fut entretenue par André Gide et une cohorte de puristes ; l'un d'eux, l'académicien Abel Hermant (qui employa neuf fois la locution !), la traita de « façon de parler boutiquière ». Allons bon !

En 1988, l'Académie française trancha : « Utilisée par d'excellents écrivains [...], la locution ne peut être considérée comme fautive, mais l'usage s'est établi de la déconseiller chaque fois que l'emploi d'un autre adverbe est possible. » Dont acte.

Donc, si ça vous chante, dites *par contre* au lieu d'*en revanche*.

💡 Tout à fait

La locution adverbiale *tout à fait* ne peut être synonyme de *oui*. Car *tout à fait* signifie *entièrement, complètement*. *Elle est tout à fait guérie. L'ouvrage est tout à fait terminé.*

Après avoir demandé « Voulez-vous prendre pour époux/épouse... ? », le maire ne peut prononcer le mariage si on lui répond « Tout à fait », sauf à trahir les devoirs de sa charge.

Soyez exact, clair, précis. Dites : *oui*. Ou, comme les militaires : *affirmatif*. Complétez au besoin le *oui* par *tout à fait, volontiers* ou *avec plaisir*.

💡 Malgré que ou bien que ?

La locution conjonctive *malgré que* s'emploie, suivie du subjonctif, comme tour littéraire pour exprimer des réticences, des hésitations : *malgré que j'en aie* signifie « quelque mauvais gré que j'en aie » (*malgré* : mauvais gré, *que* : pronom relatif, et non conjonction). Georges Duhamel : « J'étais, malgré que j'en eusse, obligé de passer dans des endroits très agités. »

Faisant fi de l'opinion des puristes – et de Balzac expliquant que *malgré* veut un régime direct et qu'il ne peut donc se construire avec une conjonction *que* en l'occurrence –, d'excellents romanciers y recourent de préférence à *bien que*, *encore que*, *quoique*, tel Alphonse Daudet dans *Tartarin sur les Alpes* : « Malgré qu'on fût au déclin de la saison » ou Julien Gracq, dans *Un balcon en forêt* : « Malgré qu'on eût chaîné les pneus [...] ».

Gide fait la différence entre *malgré que* et *bien que* : « J'ai écrit avec Proust et Barrès, et ne rougirai pas d'écrire encore : *malgré que*, estimant que, si l'expression était fautive hier, elle a cessé de l'être. Elle ne se confond pas avec *bien que*, qui n'indique qu'une résistance passive ; elle indique une opposition. »

Faites comme ces bons maîtres, mais, comme eux, n'en abusez pas !

☠ Au niveau de

On use et abuse moins que naguère, Dieu merci, de cette locution prépositive.

N'oublions pas qu'*au niveau de* signifie, à proprement parler, « à la hauteur de ». Elle décrit la position dans l'espace de deux choses, l'une par rapport à l'autre. Elle n'est juste que dans des expressions telles que *la température relevée au niveau du sol*, *la fuite s'est produite au niveau de la soudure*, *il est parvenu au niveau du rond-point*.

Au figuré, la locution exprime une comparaison entre deux termes : *son talent n'est pas au niveau de sa réputation*, *cet élève n'est pas au niveau de sa classe*. Sans suggérer de comparaison, elle peut supposer aussi un degré, un grade, un échelon : *ces dossiers seront traités au niveau des conseillers*, *cette décision sera prise au niveau de la direction*.

Hormis ces deux cas, dites : *en ce qui concerne*, *sur le plan de*, *du point de vue de*, *pour ce qui est de*, *en matière de*, *dans le domaine de*, *quant à*. Exemples : *pour ce qui concerne le personnel*, *nous avons un problème* (et non « au niveau du personnel »). *Le talent de cet artiste se manifeste sur le plan de l'expressivité* (et non « au niveau de l'expressivité »). *Il va subir une opération au cœur* (et non « au niveau du cœur »). *On a relevé des erreurs d'arbitrage* (et non « des erreurs au niveau de l'arbitre »).

Quant à *sur le plan de*, il vous est loisible de lui préférer *dans le domaine de*, *en matière de*, *du point de vue de*, *au sujet de*, *pour ce qui est de*, *s'agissant de*, *pour ce qui concerne*, *sur le plan*. Exemples : *sur le plan moral*, *du point de vue de la morale*, *en matière de santé*.

☠ La réhabilitation de l'habitat

A partir de 1945, on se mit à qualifier de *réhabilitation* la *modernisation* des logements vétustes – le mot *habitation* a peut-être exercé son influence. Surtout, la mode des vocables longs comme une toise l'emporta. Moyennant quoi, *réhabilitation* est si long que les professionnels préfèrent dire « *réhabe* ».

On réhabilite des personnes, non des choses. Depuis le xv^e siècle, *réhabiliter*, c'est « rétablir quelqu'un dans ses droits ou dans l'estime publique ». On réhabilite des individus dans des prérogatives, dont ils ont été déchus, ou des condamnés, dont on reconnaît l'innocence : *le capitaine Dreyfus fut réhabilité*. *En Union soviétique, on fusillait d'abord, on réhabilitait après*.

S'agissant des immeubles, dites : *renovation, réfection, restauration, réparation, modernisation, remise en état, remise à neuf, mise aux normes*, plus trois termes de métier : *restructuration, requalification* et le pompeux *résidentialisation* : sept syllabes, c'est dire l'importance de la chose !

A contrario, on donne à un mot court, *habitat*, le sens de *logement*. Grave erreur ! *L'habitat*, c'est « le milieu géographique propre à une espèce animale ou végétale », « le mode d'organisation et de peuplement du milieu où vit l'homme » ou encore « l'ensemble des conditions d'habitation et de logement ». L'office des HLM de Paris, rebaptisé « Paris Habitat », mérite un zéro pointé.

☠ L'opportunité ferait-elle le larron ?

L'opportunité n'est pas l'occasion. Vendrait-on des « voitures d'opportunité » ?

Est-il opportun de remplacer *occasion* par *opportunité* ? Au vrai, cette opportunité-là s'avère inopportune.

Opportun signifie « ce qui convient au moment, aux circonstances ; ce qui vient à propos, est favorable, propice », ce dont l'*opportuniste* sait tirer profit... *opportunément*.

N'éteignons pas l'usage des mots justes : *aubaine*, *chance*, *possibilité*, *projet* ou *perspective*.

☞ La faute nous vient directement de l'anglais : *opportunity* signifie *occasion*. C'est un faux ami fameux ! En fait, les Anglais ont gardé le sens premier d'*opportunité* venu du latin *opportunitas* : « condition favorable, commodité, avantage ».

☠ **Contrôlez le sens de contrôler**

C'est aussi abusif que courant de donner au verbe *contrôler* le sens anglais de *to control* : *diriger*, *se rendre maître*, *commander*.

Contrôler vient de *contre-roller* : « écrire sur un rôle » (d'où *contre rôle* : « registre en partie double »). Peu à peu, on étendit le sens du verbe, d'abord comptable, à d'autres formes de vérification : *contrôle d'identité*, *contrôle des billets*, *contrôle de la qualité d'un produit*, *contrôle des connaissances acquises*, *contrôle de gestion*, etc.

Dites, pour être précis : *tester*, *vérifier*, *examiner*, *inspecter*, *pointer*, *investiguer*, *expertiser*.

☞ On ne *contrôle* pas les naissances, on les *planifie* ou on les *évite*.

☠ **Un espèce de, un sorte de**

Pourquoi l'article masculin ? Lorsque le nom qui suit *espèce* ou *sorte* est masculin, par assimilation, *espèce* et *sorte* sont mis au masculin, à moins que ce ne soit par imitation de *un type de* ou *un genre de*.

Que le syntagme *espèce de* prenne le genre du nom complément était la règle au XVIII^e siècle. De grands écrivains masculinisent le mot. Diderot : « Un espèce de musicien. » Voltaire : « Un espèce de grand homme. » Victor Hugo : « Un espèce de maure. » Bernanos : « La phrase s'achève en un espèce de murmure. » Mauriac : « Cet espèce de phtisique. » Claudel : « Et quant aux Arabes, tous ces espèces de prophètes à la manque. » Marcel Pagnol : « Un espèce de vallon », etc.

Or, dans l'usage moderne, *espèce* se met au féminin, « quel que soit le genre de son complément », précise l'Académie française. D'où cet exemple instructif, puisé chez... Victor Hugo : « Les deux autres hommes étaient, l'un une espèce de géant, l'autre une espèce de nain. »

△ A l'insu de mon plein gré

Dans la parlure quotidienne, on allonge les énoncés. On ajoute des mots sans ajouter de sens. Cela peut être amusant, comme cette expression drôle lorsqu'elle fut prononcée, mais désormais usée. *Les Guignols de l'info* l'ont lancée, prêtant le mot ébouriffant à Richard Virenque, coureur cycliste pris en flagrant délit et délire de dopage, puis empêtré dans les suites fâcheuses de cette affaire.

Le galvaudage de la formule vaut réprobation, du moins la mienne.

Au lieu du cliché ressassé, dites : *à mon insu, inconsciemment, en l'ignorant, de mauvais gré, contre mon gré* ou encore *sans que je le veuille*.

Vous pouvez également dire : *malgré moi, à mon corps défendant*.

💀 Abasourdi se prononce comme assourdissant

Vieille altération de *basourdir*, « tuer », et synonyme d'assourdir, *abasourdir* signifie « étourdir par un grand bruit ou par surprise ».

Mais au royaume des malentendants, les sourds sont empereurs. Certains journalistes répandent la mauvaise langue alors qu'ils devraient prescrire la bonne.

Ils prononcent *abasourdi* avec un *z* comme dans « bazooka ». Seraient-ils des zigotos zélés, zazous azimutés, zozos zozotant zibeline, zinzins zézéyant zinzoline, zut ?

Contrairement à la règle qui veut qu'un *s* placé entre deux voyelles se prononce *z*, il faut prononcer *abasourdi* comme *assourdi*.

💡 L'improbable glauque

Que les mots perdent leur sens originel est dans la nature des langues : elles évoluent. Ainsi, *glauque*, du grec *glaukos*, signifiait « d'un vert qui rappelle la mer », un vert pâle pour les Grecs. Apollinaire se conforme à l'étymologie : « La mer nous regardait d'un air tendre et glauque. » Puis cet adjectif à la sonorité profonde signifia *verdâtre* : « Un vert pâle un peu trouble. » De là, nouveau glissement de sens, figuré et péjoratif celui-là : « Qui donne une impression de tristesse et de misère. » Puis *glauque* devint synonyme aussi de *lugubre*, *sordide*, *sinistre*.

Quant à l'adjectif *improbable*, celui-ci équivalait jadis à *invraisemblable*. Après quoi il se mit à signifier « qui a peu de chances de se produire ». Donner à *improbable* son sens originel n'a donc rien de branché ni d'incorrect. Ainsi, de quelqu'un d'habillé n'importe comment, on dira qu'il a *une tenue improbable*.

🧠 La réticence n'est pas une opposition

Il arrive que, dans le feu d'une conversation, on emploie un mot plutôt qu'un autre. Ainsi *réticence* au sens erroné d'*hésitation*, *opposition*, *résistance* ou *désapprobation*.

Venu du latin *reticencia*, « silence obstiné » (de *tacere*, « (se) taire »), *réticence* signifie, à proprement parler, « une omission volontaire d'une chose qu'on pourrait ou qu'on devrait dire ». *Des réticences frauduleuses et répétées. Dans cet acte, il y a une réticence frauduleuse.*

La *réticence* peut devenir de la *dissimulation*. Tel est le cas si le souscripteur d'un contrat d'assurance-invalidité ou d'assurance-décès ne donne pas les informations requises sur son état de santé. Le contrat est alors déclaré nul.

💡 Un email, des courriels

Prononcé de diverses manières, « e-mail » abrège, en anglais des Etats-Unis, « electronic mail ». Le plus logiquement du monde, nous lui avons substitué l'abréviation officielle *mel.* pour « message électronique ». Les Québécois ont fait mieux en créant *courriel*, raccourci de « courrier électronique », lequel *courriel* a secrété *pourriel*, qui désigne un courriel indésirable (« spam » en anglo-américain).

L'équivalent venu de la Belle Province est pertinent. *Courriel* s'inscrit dans la gamme des mots informatiques et numériques : *pourriel*, *logiciel*, *progiciel*, *didacticiel*, *partagiciel*, *ludiciel*...

💀 L'importance de conséquent

Écoutons Courteline : « Les mots me font l'effet d'un pensionnat de petits garçons que la phrase mène en promenade. » La phrase, ou plutôt l'accompagnateur les égarerait-il en chemin ? On peut se le demander pour *conséquent*. Cet adjectif serait-il synonyme d'« important » ou de « considérable », de quelque chose de valeur ou de poids (« une somme conséquente ») ?

Les sages du Quai de Conti rejettent cette acception. Stendhal, Proust et bien d'autres écrivains s'en moquent. Enregistrant un usage séculaire, Furetière l'acceptait dans son *Dictionnaire* de 1690, avec cette signification : « Grande importance, considération », et donnait cet exemple : « Il a acheté une terre de conséquence, c'est-à-dire de grand prix. » Brassens chante les « cendres de conséquence ».

Venu du latin *consequens*, de *consequi*, « suivre », *conséquent* signifie « qui suit logiquement, qui est cohérent, qui agit ou raisonne avec esprit de suite, conformément à ses principes » : *cette femme est conséquente avec elle-même*.

En fait, *conséquent* dans le sens d'*important* s'explique quand il y a cause à effet : il est P-DG avec un salaire conséquent (de sa fonction) ; il est chômeur et a des revenus conséquents, c'est-à-dire faibles.

💀 Suite à

Cette locution prépositive s'emploie couramment autant qu'erronément dans la langue commerciale comme dans le jargon journalistique : « Suite à son intervention, suite à votre demande, suite à leur accord »... Inélégante, elle déforme l'expression correcte à *la suite de*.

Dites, en début de phrase : *A la suite de votre intervention*. Ou : *Pour donner suite à votre requête*, *Comme suite à votre demande*, *Pour faire suite à*.

☠ Attention à faute d'inattention!

Ici, « faute », du verbe *faillir*, signifie « manque ». Rabelais dit : « Faute d'argent, c'est douleur non pareille. » Partant, la locution prépositive *faute de* signifie « par manque de ».

Dès lors, l'expression récurrente « faute d'inattention » veut dire *a contrario* que l'on fait preuve d'attention.

Dites : *par manque d'attention, par défaut d'attention, par inattention, par inadvertance, par mégarde. Il a fait cette faute par inattention. Quelle inattention ! Ou, deuxième sens : par manque de considération. Montherlant, Les Olympiques : « [...] un rien d'inattention peut me perdre. »*

☠ Le peuneu de la procureureu arqueboutée

Les militantes féministes y vont fort. Ces dames patronnesses du « sexo-linguistiquement correct » ajoutent à certains mots une syllabe superflue : « professeureu », « écrivaineu », « auteureu », « coureureu », « procureureu »... le *e* final étant scandé avec une particulière insistance. Diront-elles bientôt « sphingeu », femelle du sphinx ? En ajoutant le son parasite « euh », cela devient comique.

Rappel : le *e* muet – mieux nommé *voyelle virtuelle* ou *e caduc* – est un signe distinctif de la langue française. D'autres que les féministes n'ont cure de cet *amuïssement*¹. Certains aiment tant ce *e* qui devrait rester muet que, par erreur, ils en inventent, tels « filmeu », « matcheu retour », « genteu » (dans *gent féminine*).

Bien sûr, toute règle a ses exceptions. En poésie, le *e* muet se prononce si le mot qui suit commence par une consonne, comme dans le fameux alexandrin de Mallarmé « Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui ». Les Méridionaux appuient sur le *e* final ; et les instituteurs, quand ils font la dictée, disent, pédagogues charitables : *il l'avait aimé-eu*. On met aussi fautivement un *e* là où il n'en faut pas, tels « le hiatus » au lieu de *l'hiatus* ou « peune u » (*pneu*) qui s'entend dans le Sud. On l'entend même entre deux consonnes : « boulevard » ou « arquebouté », écrit même ainsi au lieu d'*arc-bouté* !

☠ Jugeons avec sévérité l'emploi erroné de sévère

Pendant la Grande Guerre, du fait du grand nombre de victimes, les Anglais donnèrent à *sévère* le sens latin de *severus* : grave, lourd, important. Ainsi, en 1915, apparut l'expression « des pertes sévères » pour désigner les hécatombes parmi nos soldats et ceux de l'Empire britannique.

L'appartenance de la France à l'OTAN a renforcé cet usage, erroné, de *sévère*.

Même un dictionnaire aussi accueillant que *Le Robert* n'enregistre pas le sens militaire du mot. Aussi, gardons à *sévère* son sens habituel, à savoir, en parlant d'une personne : « Qui impose rigoureusement les choses, qui n'a point d'indulgence », dit Littré, lequel ajoute : « Sévère se dit des choses en un sens analogue : *une punition sévère*. »

☠ Omnubilé

Cette faute d'orthographe ou de prononciation est provoquée par contamination du mot *omnibus*.

Ecrivez, prononcez *obnubilé*, dérivé du latin *obnubilare*, de *nubes*, « nuage ».

Au propre, *obnubilé* signifie « couvert de nuages » : *le ciel est tout obnubilé*.

Au figuré, *obnubiler* signifie : « obscurcir la pensée en l'envahissant, priver de discernement, brouiller les facultés de jugement, obséder en s'imposant en permanence à l'esprit » : *l'appât du gain obnubile tous ses sentiments ; une conscience obnubilée par les passions*.

A « omnubiler » préférez l'humoristique *omnibuller* imaginé par Olivier Talon et Gilles Vervisch pour signifier « paresser dans les transports en commun² ».

☠ Privilégions le privilège des privilégiés

Privilégier signifie « accorder à quelqu'un un droit ou un avantage qui lui est exclusif ». C'est donc avantager, favoriser. *On privilégie un héritier, le chef de l'Etat, les parlementaires, les diplomates* (immunités présidentielle, parlementaires, diplomatiques).

On *privilégie* également et légalement le fisc et l'URSSAF, détenteurs de créances *privilégiées*, qui passent donc avant les créanciers chirographaires.

Mais, en une sorte de nuit du 4 août du langage, on a aboli le privilège sémantique de *privilégier*. Il exprime maintenant l'importance particulière accordée à quelqu'un ou à quelque chose : *la mairie privilégie le vélo, les enquêteurs privilégient la piste terroriste*.

Outre *avantager, favoriser, choisir* (la piste choisie par les policiers), dites *retenir* (une solution), *promouvoir* (une opinion), *développer* (une politique plutôt qu'une autre), *donner la priorité, encourager*.

☠ Il faut obligatoirement, vous devez impérativement

Indiscipliné par nature, frondeur par tempérament, rebelle à l'occasion, le Français n'obéit pas spontanément. Il faut insister pour qu'il obtempère. D'où ces deux pléonasmes, trop entendus, trop lus, inacceptables. Redondants, ils n'ajoutent rien au verbe. Passez-vous-en !

Soyez bref ! Vous économiserez du temps, de l'encre, de la salive. A l'écrit, vous gagnerez de la place. A l'oral, on vous comprendra et vos ordres seront mieux exécutés.

Dites : *Il faut !, Vous devez !, C'est obligatoire, c'est impératif*.

Si vous jugez indispensable d'insister, dites *Il faut coûte que coûte*. Si nécessaire, élevez le ton et dites, comme, Philippe le Bel au Conseil du roi : *J'ai dit*.

De même, une chose n'est pas « strictement interdite », mais *interdite*.

☠ Soi-disant, quésaco ?

Chaque mot a un sens, chaque sens un mot, et chacun plusieurs souvent. Ainsi *soi-disant*, qui signifie tout simplement *se disant*.

L'Académie met en garde contre son mauvais usage. *Soi-disant* ne s'applique, dit-elle, qu'aux personnes « douées de la parole et capables, en conséquence, de *se dire* ». *Ce soi-disant médecin* : on ne sait pas s'il a les diplômes requis pour exercer.

Si c'est autrui qui parle, dites *prétendu* ou *présumé*. *Le prétendu spécialiste, le présumé coupable* : on n'est pas sûr que l'un le soit, que l'autre ait commis le crime. Dans *La*

Marche nuptiale, Brassens parle « *des prétendus coiffeurs, des soi-disant notaires* ».

Au lieu de « le soi-disant coupable a-t-il avoué ? » dites : *le suspect s'est-il dénoncé ?*

Beaucoup d'écrivains emploient pourtant *soi-disant* à propos non des personnes, mais des choses. Leur prêteraient-ils le don de la parole ? Au vrai, ils veulent dire que les choses « expriment » quelque chose (« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » chantait Lamartine).



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 Etre ou avoir convenu ?

Convenir se construit avec l'auxiliaire *avoir* quand il signifie « être approprié, correspondre aux besoins, aux goûts, aux aptitudes de quelqu'un, plaire ». L'Académie donne cet exemple : *Cette maison m'a convenu*. Et Littré : *On délibéra sur ce qu'il aurait convenu de faire*.

En revanche, lorsque *convenir* signifie « décider, être d'accord, se mettre d'accord, arrêter d'un commun accord » ou « reconnaître la vérité, admettre », ce verbe se construit avec l'auxiliaire *être* : *nous sommes convenus de régler le différend à l'amiable*.

Grevisse cite le contre-exemple d'écrivains qui font la faute, tel Proust dans *A la Recherche du temps perdu* : « J'avais convenu avec Albertine [...] qu'elle viendrait me voir un peu avant minuit. » Bernanos, dans *Nouvelle Histoire de Mouchette* : « Mouchette eût volontiers convenu avec elle-même n'avoir jamais connu la douceur d'une caresse. » Ou encore Julien Gracq dans *Au château d'Argol* : « Les premières lueurs de ce qu'on a convenu d'appeler l'idéalisme allemand. »

Ne vous sentez pas obligé de faire comme ces bons auteurs.

💡 Exaction ou forfait ?

Exaction vient du latin *exactio*, « action d'exiger le paiement d'un tribut, d'un impôt ». C'est le fait d'exiger « ce qui n'est pas dû ou d'exiger plus que ce qui est dû ». Une exaction est donc une atteinte aux biens et non aux personnes ; c'est un vol ou une malversation. Une extorsion de fonds est une *exaction*. Le rançonnement est une autre forme d'*exaction*. *La rançon demandée lors d'un rapt d'enfant est la pire des exactions. Un gargon qui facture ce qui n'est pas consommé commet une exaction.*

Or, des dictionnaires enregistrent *exaction* avec le sens de « mauvais traitement », « sévices ». De là la signification, contestable, d'« action mauvaise sortant de l'ordre moral : meurtre, viol, assassinat, massacre... ». La Gestapo ne commettait pas des exactions, elle perpétrait des atrocités. En ce sens, le mot juste est *forfait*, du verbe *forfaire*. Un *forfait* est un « crime énorme ». Ce mot n'est ni « vieux » ni « littéraire », mais approprié. Lamartine, dans *Méditations poétiques* :

« La fortune toujours du parti des grands crimes !
Les forfaits couronnés devenus légitimes !
La gloire au prix du sang ! »

💡 La bicoque est décrépée, la bigote décrépète

Les deux adjectifs diffèrent.

- Décrépiter, « dé-crépiter », c'est, littéralement, dégarnir de son crépi : une façade décrépète. La maison a perdu son crépi : elle est décrépète.
- La décrépitude, du latin *decrepitus*, c'est l'« état de déchéance, de grand affaiblissement physique provenant d'une extrême vieillesse » : la vieille est décrépète, son mari décrépète.

En confondant les deux adjectifs, on peut invoquer une caution illustre : Victor Hugo. Dans *La Légende des siècles*, il écrit : « Une sombre mesure apparaît, *décrépète* » !

⚠ Juste ou seulement ?

Juste tend à se dénaturer à cause de ceux qui lui donnent le sens anglais de « just »

dans des exclamations insistantes d'enthousiasme comme : *C'est juste incroyable ! C'est juste trop beau !* », « *Il est juste magnifique* »... « *Damned !* » s'exclameraient Blake et Mortimer.

Rappelons que *juste* s'emploie :

- comme adjectif pour traduire une idée de justice, d'équité : *Saint Louis était un roi juste*. Chamfort : « Il faut être juste avant d'être généreux » ; de justesse : Albert Camus : « [Ils] paraissaient se faire une idée plus juste de leurs intérêts » ; ou d'étroitesse, de quantité à peine suffisante : *cette veste est trop juste* ;

- comme adverbe pour exprimer pareillement la justesse (*penser juste*), l'exactitude, la précision (*calculer juste, que voulez-vous dire au juste ?*), la convenance (*comme de juste*) ou l'insuffisance (*j'ai eu juste assez d'essence*).

Ne dites pas : « J'ai pris juste un verre de vin. » Dites : *Je n'ai pris qu'un verre* ou *J'ai seulement pris un verre* ou *J'ai pris uniquement un verre* ou *J'ai pris simplement un verre*, ou encore *J'ai pris un seul verre*.

Pour manifester votre enthousiasme, rendre un effet d'insistance, recourez à d'autres adverbes ou locutions : *C'est carrément incroyable ! C'est vraiment beau ! C'est tout à fait inouï ! Il est tout simplement magnifique*.

💡 « Susceptible de » et « capable de » sont-ils synonymes ?

Ne confondez pas ces deux adjectifs. Littré en dit ceci : « On est *susceptible* de recevoir, d'éprouver, de subir ; mais on est *capable* de donner ou de faire. » Grevisse considère que la distinction réelle qui les caractérise est la suivante : *capable* exprime une aptitude, *susceptible* une simple possibilité.

Capable indique une capacité reconnue, une aptitude avérée : *il est capable du meilleur comme du pire*.

Susceptible, outre son sens absolu (« particulièrement sensible dans son amour-propre ; qui se vexe facilement »), marque une possibilité latente, une virtualité : *il est susceptible de faire une crise de nerfs*. Dans *Aziyadé*, Pierre Loti l'emploie en ce sens : « [...] celui qui ne nous a créés que pour nous laisser [...] susceptibles des aspirations les plus élevées ».

💡 Surprendre ou étonner ?

Mme Littré, rentrant chez elle, trouve son mari, l'immense lexicographe, dans les bras d'une femme.

— Je suis surprise ! lui dit-elle.

— Non, madame, vous êtes *étonnée* ; c'est moi qui suis *surpris*.

👉 *Etonné* signifie étymologiquement « frappé par le tonnerre ».

💡 De nouveau et à nouveau, est-ce derechef ?

Mémorisez la différence entre *de nouveau* et *à nouveau*.

- *A nouveau* exprime le renouvellement d'une action, mais différemment, dans d'autres conditions : *l'élection ayant été annulée, le scrutin devra être organisé à nouveau*.

- *De nouveau* signifie « une seconde fois et de la même façon » : *bâclé, ce travail doit être fait de nouveau*.

👉 Les dictionnaires qualifient de « vieux » et de « littéraire » *derechef*. Cet adverbe jugé emphatique est le synonyme parfait de la locution adverbiale *de nouveau* : *Je vous remercie derechef*. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* : « Les notions du bien et les principes de la justice s'évanouissent derechef. »

💡 Notable ou notoire, que dire ?

La confusion des mots entraîne la confusion des idées. Pour cette raison primordiale, il faut distinguer ces deux adjectifs ainsi que les substantifs *notabilité* et *notoriété*.

- *Notoire* veut dire « qui est généralement connu, manifeste » : *un fait notoire est connu de tous*. Très longtemps, cet adjectif ne s'est appliqué qu'aux choses. Or, par métonymie, il qualifie des personnes. Exemple concluant : *celui dont les mensonges sont notoires deviendra un menteur notoire*. L'adjectif insiste sur le fait que les actes, puis ceux qui les commettent, sont connus, dans l'immense majorité des cas, défavorablement : *Arsène Lupin était un voleur notoire*.

- *Notable* signifie « important » s'il s'agit d'une personne ou « digne d'être noté » s'il s'agit d'une chose : un fait notable mérite d'être signalé. L'adjectif s'est toujours appliqué à des personnes ou à des choses qui se distinguent par leur valeur. Il insiste sur le fait que cette valeur mérite d'être signalée : *faire des progrès notables*.

💡 **Gent, gente, gens, est-ce la même engeance ?**

- *Gent*, du latin *gens, gentis*, « race, nation, peuple », est un nom commun. Les femmes constituent la *gent féminine*. Dans « Le chat et le vieux rat », La Fontaine, évoquant les souris et autres petits rongeurs, parle de la « gent trotte-menu », et, dans « Les grenouilles qui demandent un roi », de la « gent marécageuse, gent fort sotté et fort peureuse ».

- *Gent* est un adjectif (au féminin *gente*) qui signifie « gracieux, joli » : *gentes dames, gentes demoiselles, gents damoiseaux*.

- *Gens* présente certaines particularités. L'adjectif placé après est toujours masculin : *les gens sont méchants, les braves gens sont généreux*. En revanche, l'adjectif ou les adjectifs placés avant sont masculins aussi si l'adjectif le plus proche se termine par un *e* muet au masculin : *tous ces bons et braves gens*. Mais on dira : *toutes ces braves et bonnes gens*. Sinon, ils sont féminins : *les bonnes gens, les vieilles gens*. Comprenne qui pourra !

- Et, par ignorance ou confusion avec la *jante* ou l'*agente*, se répand, fautivement, « gente féminine ».

💡 **Sanctionner, est-ce punir ?**

Parmi les sens qu'il donne au mot *sanction*, Littré cite en premier : « acte par lequel le souverain approuve une loi ; approbation sans laquelle elle ne serait point exécutoire » ; en deuxième : « approbation donnée à une chose » ; en troisième seulement : « peine ou récompense qu'une loi porte, décerne pour assurer son exécution ».

Selon l'Académie, employer *sanctionner* au sens de punir est abusif. Donc : on *punit* quelqu'un. On *sanctionne* la faute qu'il a commise.

Venu du latin classique *sanctio* (de *sancire*, « prescrire »), *sanction* signifie « action de sanctionner, peine, punition ». Le bas latin ecclésiastique lui donna le sens d'« édit qui sanctionne », de rescrit, et, au pluriel, de « décisions doctrinales des papes », le fait « d'établir solennellement ». Au XIV^e siècle, dans *Les Grandes Chroniques de France*, il signifia « précepte ».

💡 Irréaliste ou surréaliste ?

Surréaliste s'entend fréquemment à la place d'*irréel* ou d'*irréaliste*. Erreur. Il faut dire *irréel* ou *irréaliste*.

Est *irréel* ce qui n'est ni réel ni effectif, qui est en dehors de la réalité. Georges Courteline : « [*Sa stupidité atteignait*] aux limites les plus reculées du chimérique et de l'irréel. »

Est *irréaliste* ce qui manque de réalisme. *Traverser l'Atlantique à la nage est irréaliste.*

Laissez à *surréaliste* son sens artistique et littéraire lié au mouvement né de la Première Guerre mondiale : le *surréalisme*. C'était « l'ensemble des procédés de création ou d'expression utilisant toutes les formes du psychisme (automatisme, rêve, inconscient) ». Le *Manifeste du surréalisme* d'André Breton.

💡 Exergue ou épigraphe ?

Si l'étymologie grecque d'*épigraphe* et d'*exergue* est « inscription », les deux mots désignent des choses différentes. On les confond pourtant souvent, d'autant que *mettre en exergue* signifie, au sens figuré, « présenter, expliquer » : *mettre en exergue un dicton.*

- L'*épigraphe*, du grec *epigraphê*, est « une courte citation ou une sentence qu'un auteur met en tête d'un livre ou d'un chapitre, pour en indiquer l'esprit ou l'objet ». *J'ai mis en épigraphe du présent ouvrage une citation des Femmes savantes.*

- L'*exergue*, du grec *exergon*, est « une inscription sur une médaille ». Joubert : « Ne montrez pas le revers et l'exergue à ceux qui n'ont pas vu la médaille. »

- L'*épitaphe* n'est inscrite que sur les tombeaux, la plus belle de toutes étant : « Venez me voir à toute heure, je ne bouge pas d'ici. »

Résumons : l'exergue d'une médaille, l'épigraphe d'un livre, l'épitaphe d'un tombeau.

💡 Se baser ou se fonder ?

Les Académiciens français rejettent l'emploi de *se baser sur* au profit de *se fonder sur*. L'un d'eux, Royer-Collard, lança au XIX^e siècle : « S'il entre, je sors. » Cet irréductible ennemi de *se baser sur* en fit bannir le sens figuré dans l'édition de 1835 du *Dictionnaire* de l'Académie, alors que celle de 1798 l'acceptait. Dans l'édition actuelle, la neuvième, le Quai de Conti continue d'estimer que *se baser sur* « ne doit pas être employé au sens figuré. Il faut lui préférer *fonder, établir* ». On aurait donc seulement le droit de dire, au sens propre, par exemple : *le cuirassé Raphaël-Leygues est basé à Toulon*.

Pourtant, Grevisse cite beaucoup d'écrivains, non des moindres, et parmi eux des académiciens, qui rejettent le *distinguo*. En plus, l'équivalence entre les deux verbes est bien ancrée dans l'usage. C'est que *baser* signifie « avoir pour fondations » !

Bref, employez indistinctement ces deux verbes.

Mais si vous avez des scrupules académiques, dites : *prendre pour base, s'appuyer sur, compter sur, tableur sur*.

💡 N. B. ou P.-S. ?

- Le *nota bene* (« notez bien » ou « bien noter que »), abrégé en *N. B.*, attire l'attention du lecteur sur une remarque importante dans une lettre. Cette locution latine se met en italique. Elle est invariable et ne prend donc pas de *s* au pluriel : des *nota bene*.

- Le *post-scriptum* (« écrit après »), ou *P.-S.*, est le participe passé du verbe latin *postscribere*, « écrire après ». Il pallie un oubli et se met, après la signature, au bas d'un texte, d'une lettre. Mettez-y un tiret, sinon on confondrait avec un certain parti politique.

S'il y a un deuxième *post-scriptum*, écrivez : *P.-P.-S.*, un troisième : *P.-P.-P.-S.*, et ainsi de suite.

☞ Evitez que le P.-S. soit plus long que le texte principal, voire plus important. N'imitiez ni Blaise Cendrars, qui, dans *Bourlinguer*, reproduit un P.-S. de quatre-vingt-six lignes ajouté à un télégramme, ni Alphonse Allais : « P.-S. : J'avais quelque chose à dire en *post-scriptum*. Impossible de me rappeler quoi. J'avais, pourtant, fait un nœud à mon mouchoir. » L'abréviation devint sous sa plume le nœud d'une intrigue dans le conte « Le Post-scriptum ou Une petite femme bien obéissante. »



CHAPITRE DEUXIÈME

Penser

Ecrire, c'est affaire de raisonnement, de réflexion, de jugement, autant et même plus que d'étalage de mots sortis du cerveau les uns à la suite des autres, automatiquement, au gré de l'inspiration.

En d'autres termes, et autant que faire se peut, il faut tourner sept fois la plume dans l'encrier, fût-il numérique, avant que de rédiger. Cela évite de faire preuve d'inintelligence.

Penser avant de s'exprimer, le premier exemple qui vient le montre.



🦴 Pas de subjonctif après « après que »

La grammaire en général et les temps de conjugaison en particulier n'ont pas été inventés pour enquiquiner les écoliers, mais pour leur inculquer des rudiments de logique. Ici, l'important est d'expliquer didactiquement, simplement, clairement, le *distinguo grammatical*, comme Malherbe. Ce sublime poète de la Renaissance réservait le subjonctif aux choses douteuses et le présent aux choses certaines.

- *Avant que* appelle le subjonctif. On écrit, par exemple, *avant que je vienne* parce que l'action n'est pas sûre, encore moins certaine : *il se peut que je ne vienne pas*.
- *Après que* exclut le subjonctif parce que là, c'est sûr et même plus que sûr, l'action

s'est accomplie : je suis venu ou je vins, et donc : *après que je suis venu* ou *après que j'étais venu*. Molière, dans *Les Femmes savantes* : « On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé. » Et Charles Trenet : « Longtemps, longtemps après que les poètes ont disparu. »

N'imitiez pas François Mauriac écrivant, sans doute par inadvertance (ou celle du correcteur) : « Un siècle et demi après que cette parole ait été prononcée. » « Eut été » eût été correct.

▲ Le remue-méninges du fin tank

Le franglais, c'est comme la gnôle : un mot, ça va ; trop, bonjour les dégâts ! De surcroît, plus les vocables sont prétentieux, plus ils s'enkystent.

Faisons du remue-méninges¹ à propos de « think tank », qui s'incruste outrancièrement dans le langage branché. Il est à l'élite mondialisée ce que le « talk-show » est aux journalistes : une idiotie, d'autant plus incongrue que les Américains disent *brain box* ou *think factory*.

Faut-il comprendre que le « think tank » est un *char d'assaut qui véhicule la pensée* ? Serait-ce du lourd qui transbahute du léger ?

Nos muscadins éjaculent d'un air pénétré « think tank ». S'ils *pensaient fin*, ils prendraient la peine de dire *salon*, lieu habituel, séculaire, prestigieux de conversation et d'échange des idées. Ils diraient *aréopage* : « assemblée de gens choisis, très compétents ou savants, chargés d'apprécier ou de juger ». Ils diraient *société savante*, telle la Société de recherches savantes et inutiles, le Collège de Pataphysique. Et nos fins penseurs, s'ils réfléchissaient, pourraient dire *pensoir*, sorte de parler.

Si ces quatre mots-là ne suffisaient pas, ils pourraient encore recourir à ces treize autres équivalents : *réservoir d'idées* (« tank » signifie réservoir), *labo(ratoire) d'idées*, *cercle de réflexion*, *boîte de méditation*, *source d'influence*, *comité d'experts*, *institut d'étude*, tel l'Institut Montaigne, *cénacle du savoir*, *collège de cogitation*, *usine de phosphorescence*, *groupe de remue-méninges*, *conversatoire*, les *conversatoires* les plus obscurs étant des *élucubratoires*.

Bref, le français ne s'use que si l'on ne s'en sert pas.

☠ L'aréopage se réunit dans l'aéroport

On dit erronément « aéropage » par contamination d'*aéroport* ou d'*aérien*. Ce faisant, on esquinte le joli mot *aréopage* trop peu utilisé, sinon par intention ironique.

Charles de Gaulle, dans sa conférence de presse à l'Élysée du 9 septembre 1965, fustigeait une « fédération européenne... régie par quelque aréopage technocratique, apatride et irresponsable ».

Aréopage vient du grec ancien *Areios pagos*, « colline d'Arès », où trônait ce dieu de la guerre appelé Mars par les Romains. Y siégeait, il y a deux mille cinq cents ans, face à l'Acropole, le tribunal suprême d'Athènes, composé de neuf archontes, chargés de régler les affaires de meurtres ; cette juridiction était réputée pour sa sagesse. D'où l'extension de sens.

Aréopage signifie, en effet, outre une assemblée de magistrats, un conseil de sages, de savants, d'hommes de lettres, de gens choisis pour leur compétence ou leur savoir. *Je me présente humble et tremblant devant votre aréopage.*

Aréopage disqualifie l'inacceptable « think tank ».

☠ Problématique du problème et problème de la problématique

Problème est un autre mot passe-partout. Il chasse *sujet, question, interrogation, cas, difficulté, énigme, point en litige, controverse, hic, os, obstacle, casse-tête...* Son usage abusif irrite. Exemples. La situation est-elle préoccupante ? Non, « elle pose problème ». L'entreprise est-elle à court d'argent ? Non, « elle a des problèmes financiers ». La circulation est-elle engorgée ? Non, « on a des problèmes de transport ». Cela vous incombe ? Non, « c'est votre problème ». Est-il sourd ? Non, « il a des problèmes d'audition »... Et, au lieu de « oui », on répond : « pas de problème » ! C'est problématique.

De deux mots, choisissez le moindre. Or, à l'instar de *dysfonctionnement*, on aime les mots longs, compliqués, appartenant à la langue soutenue, au risque de leur donner, comme ici, un sens qu'ils n'ont pas. Ils font sérieux, savant, voire expert.

Ainsi, en toutes circonstances et à tort, on emploie pompeusement le substantif *problématique* à la place de *problème*. Ce ne sont pourtant pas des synonymes. La confusion vient de l'adjectif « problématique », qui effectivement concerne ce qui pose un

problème.

Une *problématique* signifie :

1. « Art, science de poser des problèmes » : *la problématique de l'euthanasie*.

2. « Ensemble de problèmes, dont les éléments sont liés ». Ce *questionnement* consiste donc en la présentation d'un problème sous ses différents aspects : *la problématique de la mondialisation*.

La diffusion assez récente et fautive du mot « *souci* » (cf. « y a pas de souci ») pour qualifier un *problème* est révélatrice d'une tendance qui voudrait alléger les difficultés en choisissant un mot d'apparence moins grave, parti pris lénifiant – on nous parle comme à des enfants que l'on aimerait rassurer. Doit-on s'en réjouir ?

☞ Participe du même état d'esprit le fait qu'on entende moins souvent *père* ou *mère* que *papa* ou *maman*. C'est mignon cinq minutes, bêtifiant au-delà. Dans la même veine, on « grandit », on ne « mûrit » pas ni ne « progresse » ! Comme un enfant...

Réduire au maximum

Bel exemple de remue-méninges autour des deux mots latins *reductio* et *maximum*. La formulation est ambiguë. Doit-on comprendre qu'on réduit le plus ou le moins possible ?

Même si *réduire au maximum* signifie « réduire le plus possible » et inversement pour *minimum*, il vaut mieux que votre énoncé soit immédiatement clair et indiscutable.

Selon ce que vous entendez au juste, dites plutôt : *réduire le plus* (ou *le moins*) possible. Ou bien : *réduire à la plus petite quantité ou taille possible*.

☞ *Maximum* est un absolu. Il se suffit à lui-même. Il n'y a donc ni « petit », ni « moyen », ni « grand maximum ».

Le préfet dit le maire est un âne

Les douze signes syntaxiques² – la ponctuation – n'ont été créés ni pour pinailler ni pour martyriser les écoliers, mais pour mettre de la logique et de la clarté dans le propos. Outre la respiration du texte, la ponctuation facilite sa compréhension. Elle fait

saisir les pauses de l'esprit dans la succession des idées, le rythme des sentiments, l'exhalaison des passions. Elle dissipe l'ambiguïté. C'est tout un art.

La phrase-type *le préfet dit le maire est un âne* contient une chose et son contraire : *le préfet dit : le maire est un âne /le préfet, dit le maire, est un âne.*

Voici sept autres énoncés ambivalents :

- *Les enfants, qui avaient été sages, furent récompensés* (tous les enfants) /*Les enfants qui avaient été sages furent récompensés* (seuls ceux qui furent sages).

- *On mange, les enfants ! / On mange les enfants !*

- *Une réunion aura lieu à 17 h 30 rue de Bercy /Une réunion aura lieu à 17 h, 30 rue de Bercy.*

- *Vous avez essayé de convaincre ce client grincheux comme vous ; je suis décidé à des poursuites judiciaires / Vous avez essayé de persuader ce client grincheux ; comme vous, je suis décidé à des poursuites judiciaires.*

- *Tertullien, père de l'Eglise sans avoir été canonisé comme Origène /Tertullien, père de l'Eglise sans avoir été canonisé, comme Origène.*

- Il y va parfois de la vie ou de la mort : un ministre reçut cet ordre oral du tsar : *Graciez le condamné.* Il en fit : *Gracié ? Le condamner !* On exécuta le prisonnier.

- A la bataille de Fontenoy : *Messieurs ! Les Anglais ! Tirez les premiers !* (Les Français tirent les premiers.) *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* (Les Anglais tirent les premiers.)

- Au poète de conclure. Jean Moréas donnait cet énoncé ambivalent : « Paris, le plus beau ciel du monde ; après, celui d'Athènes/Paris, le plus beau ciel du monde après celui d'Athènes. »

Je réalise les intentions de mon ennemi

Est-ce moi ou lui qui *concrétise* des intentions belliqueuses ? Hormis ce cas ambigu, *réaliser* s'emploie moins souvent au sens strict qu'au sens large.

Au sens strict, c'est « rendre réel, concrétiser quelque chose, le considérer comme réel » : *on réalise un désir, ses espoirs, un rêve, un projet, un contrat, une vente, un achat, une construction...*

Au sens large et anglais, c'est « prendre conscience, se rendre compte, se faire une idée nette, concevoir ». Ce sens est contesté par les puristes, mais admis et courant : *ouvrant les yeux, je réalise qu'il fait jour.* Beaucoup d'écrivains, parmi les meilleurs, le

disent, tel Baudelaire, qui écrit : « Il me semblait impossible [...] de réaliser le total des misères que j'avais endurées. » Puriste parmi les puristes, André Gide prônait cette extension de sens : « Nous en avons besoin », écrit-il dans *Incidences*.

N'en abusez pas néanmoins. Dites : *atteindre* (un objectif), *remplir* (une condition), *mener à bien* (un projet), *mener* (une opération), *entreprendre* (une affaire), *accomplir* (un exploit), *exécuter* (un plan), *dresser* (un inventaire), *établir* (un bilan), *faire* (des travaux), *bâtir*, *construire*, *édifier* (un ouvrage), *ériger* (un monument), *percer* (une voie), *frayer* (un chemin), *fabriquer* (un objet), *combler* ou *satisfaire* (un vœu), *créer* (une œuvre), *mettre en œuvre* (une politique)... Et aussi : *concrétiser*, *produire*, *opérer*, *élaborer*, *confectionner*, *façonner*, *composer*, *trousser*, *pondre*... *Se réaliser* se remplaçant par *s'épanouir*, *se développer*.

▲ Dysfonctionnement

L'ennui naît de l'uniformité, triste sort que préfigure ce mot long et lourd. Il impressionne autant qu'il obscurcit la prose. Commode, abstrait, imprécis, il désigne ce qui « fonctionne mal », « ne marche pas bien », « pose un problème » ou, pour dépasser les limites de la convenance, « déconne ».

Joyau de la littérature grise, *dysfonctionnement* ombrage la prose politico-administrative³. On pouvait lire sur une pompe à essence municipale : « La station est en état de dysfonctionnement. » Voulait-on dire : *en panne* ?

Vocable d'apparence technoscientifique, *dysfonctionnement* évince pas moins de trente-cinq mots de bonne facture. Utilisez-les en fonction de la situation, de leurs nuances, de votre état d'énervement. Les voici : *problème*, *difficulté(s)*, *insuffisance*, *anomalie*, *incident*, *couac*, *accroc*, *anicroche*, *aléas*, *aria*, *cactus*, *os*, *tracas*, *défaut*, *panne*, *hors service*, *défaillance*, *dérangement*, *dérèglement*, *malfaçon*, *rupture (de stock)*, *loupé*, *raté*, *bavure*, *désorganisation*, *perturbation*, *gêne*, *malaise*, *trouble*, *désordre*, *pagaille*, *cafouillage*, *panade*, *foutoir*, *bordel*.

Et les plus littéraires d'entre vous diront *cahin-caha*, *couci-couça*, *tant bien que mal* ou évoqueront les *écuries d'Augias* ou la *cour du roi Pétaud*, d'où nous vient *pétaudière*, quarante et unième équivalent. Qui dit mieux ?

Avéré faux et révélé vrai

Issu du latin *verus*, « vrai », *avéré* signifie « reconnu vrai, donné comme certain » : *c'est un fait avéré*. « Avéré faux » constitue un oxymore inacceptable et « avéré vrai » un pléonasme risible.

Dites : *ce n'est pas avéré*, ou, tout simplement, *ce n'est pas prouvé, c'est faux, c'est inexact*.

Nombre d'écrivains et non des moindres, bravent la règle : Yourcenar, Mauriac, Montherlant...

La locution erronée résulte d'une confusion fréquente et regrettable entre *avérer* et *révéler*.

Se révéler, du latin *revelare*, « découvrir », formé sur *velum* « voile », signifie « se dévoiler, être porté à la connaissance, se manifester par un signe, un symptôme » : *sa prédiction s'est révélée fausse*.



Confusion à éviter, différence à respecter



💡 L'analphabète et l'illettré

Venu du grec *analphabêtos*, via l'italien *analfabeto*, l'*analphabète* « ne sait ni A ni B » (ni *alpha* ni *bêta*). Ignorant l'*alphabet*, il ne sait donc pas lire, ni n'a jamais appris à lire. Au sens péjoratif, c'est quelqu'un d'*inculte*, de *complètement ignare*. *Ceux qui maîtrisent aussi mal l'anglais que le français sont des analphabètes bilingues.*

Du latin *illiteratus*, « ignorant », l'*illettré* était un ignorant en « lettres », c'est-à-dire en littérature. Maintenant, c'est une personne qui a fréquenté l'école primaire, mais n'a pu ou su y maîtriser les trois enseignements de base : lire, écrire, calculer.

Il n'est pas rare de lire « illétré » (avec deux é !) au lieu d'*illettré*. Signe des temps !

👉 Curieux qu'*analphabète* n'ait pas pour antonyme *alphabète*. Et, quoique le mot-valise le justifie, n'écrivez pas « analphabête » !

💡 Les bessons franco-latins

« Besson » est un synonyme de « jumeau ». Eclos d'un même œuf, d'une racine commune, ces jumeaux sont soit de formation savante, soit d'origine populaire. Ils furent créés par déformation, tassement, agglutination, contraction phonétiques. Les

populaires ont été formés jusqu'au XII^e siècle, les savants du XIV^e au XVI^e siècle (période dite de relatinisation tardive).

Voici une liste de bessons franco-latins, où le doublet populaire figure en premier :

appréhender/apprendre (<i>apprehendere</i>)	hôtel/hôpital (<i>hospitalis</i>)
avoué/avocat (<i>advocatus</i>)	hurler/ululer (<i>ululare</i>)
bourre/bure (<i>burra</i>)	jumeau/gémeau (<i>gemellus</i>)
calomnie/challenge (<i>calumniari</i>)	loyal/légal (<i>legalis</i>)
cheptel/capital (<i>capitalis</i>)	métier/ministère (<i>ministerium</i>)
chétif/captif (<i>captivus</i>)	millième/millésime (<i>millesimus</i>)
cheville/clavicule (<i>clavicula</i>)	moule/module (<i>modulus</i>)
communier/communiquer (<i>communicare</i>)	nager/naviguer (<i>navigare</i>)
conter/compter (<i>computare</i>)	Noël/natal (<i>natalis</i>)
droit/direct (<i>directus</i>)	nourricier/nutritif (<i>nutritio</i>)
écouter/ausculter (<i>auscultare</i>)	octroyer/autoriser (<i>autorisare</i>)
épaule/spatule (<i>spatula</i>)	on/homme (<i>homo/hominem</i>)
essaim/examen (<i>examen</i>)	outil/ustensile (<i>ustensilia</i>)
étroit/strict (<i>strictus</i>)	pavillon/papillon (<i>papillo</i>)
évier/aquarium (<i>aquarium</i>)	poison/potion (<i>potio</i>)
fade/fétide (<i>fetidus</i>)	poitrail/pectoral (<i>pectorale</i>)
fléau/flagelle (de <i>flagellum</i>)	raison/ration (<i>ratio</i>)
foison/fusion (<i>fusio</i>)	rançon/rédemption (<i>redemptio</i>)
froid/frigide (<i>frigidus</i>)	recouvrer/récupérer (<i>recuperare</i>)
gourde/courge (<i>cucurbita</i>)	sanglier/singulier (<i>singularis</i>)
grave/grief (<i>grevis</i>)	sevrer/séparer (<i>separare</i>)
hiberner/hiberner (<i>hibernare</i>)	tremblement/trémulation (<i>tremulus</i>)

Il existe même des triplets **étymologiques**, tels pédestre, piètre et pitre, de *pedestris*, ou gaine, vagin et vanille formés sur *vagina*.



1. Magnifique équivalent de « brainstorming ».
2. Virgule, point-virgule, point, point d'interrogation, point d'exclamation, tirets, parenthèses, crochets, deux-points, points de suspension, trait d'union, barre de fraction.
3. Sur les multiples inconvénients du parler « techno-bureaucratique », consulter *Le Français administratif. Ecrire pour être lu* d'Alfred Gilder, deuxième édition, Glyphe, 2009.

CHAPITRE TROISIÈME

Mesurer le temps

Cela semble bizarre, quand on y pense, de dire « Je n'ai pas le temps ». En vérité, c'est le temps qui nous a, non l'inverse. On ne le possède pas, on ne le maîtrise pas, on l'arrête encore moins. Il ne suspend jamais son vol. Il fuit inexorablement, hélas ! Présomptueux celui qui se croit le maître des horloges. Seul Josué, dans la Bible, peut clamer « Soleil, arrête-toi sur Gabaon ! », où il voulait que la nuit n'intervînt pas, le temps de vaincre ses ennemis, les Amorites.

Hormis ce cas surnaturel, songez au vieux Corneille disant à la jeune marquise, qui avait repoussé ses avances :

« Le temps aux plus belles choses
Se plaît à faire un affront,
Et saura faner vos roses
Comme il a ridé mon front. »

Allons plus loin et voyons le curieux oxymore « *temps matériel* ». On devrait, logiquement, dire : *je n'ai pas le temps* ou *le temps nécessaire me manque* ou encore *cela m'est matériellement impossible*. Car le temps, par nature, est une chose immatérielle, que symbolisent l'aiguille d'une montre, le sablier, le tic-tac de la pendule ou, mieux encore, la merveilleuse horloge à eau nommée clepsydre au mécanisme complexe et subtil que le grand souverain de Bagdad Haroun al-Rachid offrit en 807 à Charlemagne.

A tout prendre, ayez du *temps spirituel*. Consacrez-le à veiller au sens des mots, à leur bon usage, aux tournures correctes, objets de ce livre.



▲ Dans une poignée de secondes, il sera sept heures passées de huit minutes

Le temps n'est pas une chose matérielle que l'on puise dans la corbeille des heures. Les journalistes de radio tiendraient-ils les fractions de minute au creux de leur main ? On le croirait à force d'entendre cette chose étonnante sur les ondes : « Dans une poignée de secondes, nous recevrons notre invité du jour... »

Cette locution figurée calque à s'y méprendre l'anglais « handfull of seconds ».

Quelque imagée qu'elle soit, rien ne vous empêche de recourir à d'autres expressions, qui ne sont ni paradoxales ni d'un banal désolant : *dans quelques instants, d'un instant à l'autre, dans une minute, tout de suite.*

Autre expression en vogue sur des radios privées : « sept heures passées de huit minutes ». Elle vous réveille en donnant l'heure sous cette forme longuette. C'est, à l'évidence, le décalque de la locution anglaise *It's eight minutes past seven.*

Curieuse façon de s'exprimer. Le temps d'antenne est limité. Il coûte cher. Les annonceurs de réclames le savent. Les journalistes devraient pareillement économiser leurs paroles. Là, ils le gaspillent. En disant : *Il est huit heures sept*, ils iraient au plus court, sans agacer les oreilles vétilleuses.

☞ L'adverbe fréquent dans la bouche des « intervieweurs » est *rapidement*, ce qui ne manque pas de surprendre quand les questions sont complexes.

☠ L'avenir du futur

Voilà deux substantifs allègrement confondus. L'Académie recommande de veiller à leur différence : « L'adjectif *futur* et la locution adjectivale à *venir* sont souvent synonymes : *Les années futures* ou *les années à venir*, *le futur gouvernement* ou *le gouvernement à venir*. Il n'en est pas exactement de même pour *futur* et *avenir*. *Avenir* désigne une époque que connaîtront ceux qui vivent aujourd'hui, alors que *futur* renvoie à un temps plus lointain, qui appartiendra aux générations qui nous suivront. Employer

en ce sens *futur*, au lieu d'*avenir*, est un anglicisme à proscrire. »

Évitez *futur* pour évoquer la situation à *venir* d'une personne ! Parlez de son *avenir*.
Si vous hésitez toujours, dites : *de demain. L'école de demain.*

Et ne soyez pas pessimiste, ne dites pas : *en raison de son manque d'intérêt, l'avenir est supprimé.* Soyez optimiste, dites : *l'avenir m'intéresse, je compte y passer mes prochaines années.*

▲ Au jour d'aujourd'hui

En une saynète désopilante, l'humoriste Fernand Raynaud expliquait que le marchand de fruits placardant « Ici, on vend de belles oranges pas chères » commettait cinq pléonasmes d'un coup.

Ici, nous en mettons deux au piquet. La redondance que cache *aujourd'hui* (formé de « jour » et de « hui », du latin *hodie*, « en ce jour ») ne suffisait apparemment pas. Aussi, des hurluberlus inventèrent-ils le double pléonasmes « au jour d'aujourd'hui » ! Grottesque incongruité, qui se propage à la vitesse du feu dans la garrigue.

N'hésitez pas à la remplacer par à *ce jour*. Variez les plaisirs. Dites aussi : à *présent, de nos jours, maintenant*, ou encore *par les temps qui courent*, surtout qu'ils courent vite et qu'on aurait bien du mal à les rattraper, même si on le tente *au jour le jour*. Sinon, « au jour du jour d'aujourd'hui », est-ce pour bientôt ?

☠ D'ici demain

On est parfois si pressé d'arriver au lendemain qu'en chemin et dans la précipitation, on avale les mots. Style télégraphique aidant, on bazarde la syntaxe la plus élémentaire.

Dites *d'ici à demain*.

Et préférez *le lendemain* ou *le jour suivant* au « jour d'après », calque de l'anglais *day after*.

△ A partir de dorénavant et jusqu'à désormais

Le plaisantin qui a lancé cette drôlerie pléonastique ne se doutait pas qu'il ferait école. Paraîtrait-on plouc en employant *dorénavant* sans y adjoindre la béquille à *partir de*, qui la précède ?

Ce même farceur a peut-être créé l'injonction « tout de suite et même avant ! »

Trêve de balivernes, des puristes voient une nuance entre *dorénavant* (contraction du vieux français *d'or* au sens de *d'ore(s)*, c'est-à-dire « maintenant », et « *en avant* ») qui aurait un sens négatif ou menaçant (« *dorénavant, je ne tolérerai pas que...* ») et *désormais* qui envisagerait l'avenir de façon plus positive : « Désormais, on ne nous verra plus ensemble » (Charles Aznavour).

N'en tenez pas compte. Recourez indistinctement à l'un ou l'autre de ces deux adverbes. Faites *comme il vous plaira*, dirait Shakespeare.

💀 A très vite !

Ellipse à jeter à la poubelle. La préposition « à » appelle ici un complément circonstanciel de temps, comme dans « à plus tard » ou « à demain ».

De surcroît et d'un point de vue logique, « à très vite » est aussi absurde que « à très lentement ».

Dites : à *bientôt, au plus vite possible, à la revoyure...* à moins de sous-entendre à *jamais !*

💀 En une heure de temps

Pléonisme absurde. Une heure, c'est forcément une mesure du temps, rien d'autre à quoi elle pourrait se rapporter.

Dites : *en une heure* ou *pendant une heure*.

⚠ Halte au *non-stop* !

Que d'équivalents à l'inutile anglicisme « non-stop » !

Préférez : *sans arrêt, sans halte, sans cesse, sans répit, sans trêve, sans relâche, sans accalmie, sans fin, à répétition, à jets continus, incessant, infiniment, sans désemparer, sans débrider, sans interruption, ininterrompu, d'affilée, en continu, sans discontinuer, en permanence, permanent, sempiternel, perpétuel, à perpétuité, à l'infini, inlassable, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, toujours et toujours* et j'en oublie peut-être.

Au lieu de « vols non-stop », dites : *vols directs, vols sans escale* ou *d'une (seule) traite*.

A « info non-stop », préférez *info permanente* ou *info continue*. Le média qui la diffuse se nomme *chaîne d'information continue* ou, péjorativement, *robinet d'informations*.

💡 Au final

Cette locution se répand comme la mauvaise herbe. Sa facilité de compréhension contribue à son succès. Il n'empêche. L'Académie la condamne. On fait, dit-elle, de l'adjectif *final* un substantif.

Elle est dans l'air du temps, qui désavantage l'exactitude grammaticale au profit du parler rapide. Mais les fautes d'aujourd'hui deviennent parfois les tournures normales de demain.

En attendant, dites : *finalement, à la fin, en définitive, en dernier ressort, en dernière analyse, en dernier lieu, pour finir, pour conclure, en somme, tout compte fait, tout bien considéré*. Point final !

💀 A un certain moment donné

Encore un pléonasme absurde ! Evitez-le, sauf si vous avez l'intention de vous ridiculiser en le colportant.

Les adjectifs *certain* et *donné* font ici double emploi. Dites : *à un certain moment* ou *à un moment donné*.

Préférez la tautologie croustillante de Raymond Barre, Premier ministre de Valéry

Giscard d'Estaing : « Le moment est venu quand l'heure est arrivée. »

⚠ Incessamment sous peu

Ce cliché plaisant suinte le pléonasme. Quel besoin d'ajouter des mots qui n'apportent aucune nuance ni ne renforcent le sens ?

Incessamment est de trop. Au demeurant, cette locution est imprécise : sous peu, c'est quand ? Dans huit minutes ou dans huit jours ? Elle n'introduit qu'un brin d'ironie, voire de la désinvolture.

Dites soit *sous peu*, soit *incessamment*. Ou alors : *au plus tôt, dès que possible, bientôt, prochainement, dans pas longtemps, ça vient, c'est pour bientôt, c'est dans les tuyaux.*

A ceux qui s'impatientent, dites : *attendez une seconde ou minute, papillon !*

Un conseil : *hâtez-vous lentement*, pour ne pas confondre vitesse et précipitation.

💀 Renvoyer aux calendres grecques

A la différence de *calendes* et de *calandre*, le mot « calendres » ne figure dans aucun dictionnaire¹. Les *calendres grecques* n'existent pas plus que la « fourmi de dix-huit mètres avec un chapeau sur la tête » dont parle Robert Desnos dans *Chantefables et Chantefleurs*.

Curieuse expression qui renvoie à l'antique Athènes. Or, les *calendes* étaient latines. *Calendae* désignait à Rome le premier jour de chaque mois, où les débiteurs devaient rembourser leurs dettes. Le livre d'enregistrement des créances s'appelait *calendarium*, qui donna *calendrier*. Les Athéniens, eux, se fichaient de ce qu'ils devaient ; ils s'en moquent d'ailleurs tout autant maintenant.

Renvoyer aux calendres grecques (de *remittere ad kalendas græcas*) est souvent mal compris. Cela ne signifie pas « renvoyer à plus tard », mais « remettre à un temps qui n'arrivera jamais », reporter à la Saint-Glinglin, en quelque sorte. Rabelais : « L'arrêt sera donné aux calendres grecques, c'est-à-dire jamais. »

💀 Loin s'en faut

Loin exprime une distance, *faut* (du verbe « falloir ») une quantité. Partant, confondre les kilomètres et les kilogrammes, c'est mélanger les choux et les carottes.

La logique, comme la grammaire, induit *loin de là*. *La situation ne s'améliore pas, loin de là*. *Cette idée me traversa-t-elle l'esprit ? Loin de là*.

Dites aussi : *tant s'en faut* ou *il s'en faut de beaucoup*, raccourci en *il s'en faut*. *Nous ne sommes pas assez nombreux, tant s'en faut*. *Je n'ai pas réuni cette somme, il s'en faut*.

Faites le choix raisonné et raisonnable de *loin de là* et *tant s'en faut*.

L'expression « loin s'en faut » est illogique autant que fautive. Evitez-la, même si une célèbre romancière, Amélie Nothomb, écrit dans *Ni d'Eve ni d'Adam* : « les six jours que je venais de passer au pays du Soleil-Levant, après seize années d'absence, n'avaient pas suffi, loin s'en fallait, à réactiver mes souvenirs enfantins de cette langue ».

💀 Mise à jour ou au jour

Mettre à jour, c'est actualiser, mettre en ordre pour n'avoir aucun retard : *j'ai mis à jour mon agenda*.

Mettre au jour, c'est d'abord « exhumer » et « découvrir » : *la mise au jour du tombeau de ce pharaon permettra aux égyptologues de mettre à jour leurs connaissances*. C'est enfin « divulguer » : *mettre au jour un scandale, un complot, des écoutes téléphoniques illégales*.

💡 Faire long feu

Faire long feu, c'est « rater son coup » et non, comme on le pense d'ordinaire, le réussir. L'expression date des premières armes à feu, lesquelles devaient être chargées avant chaque tir. Les coups étaient longs à partir. Le feu était long, long, trop long. Si la poudre était humide, si elle s'éteignait ou mettait trop de temps à se consumer, alors les fantassins et les artilleurs rataient leur coup. Le *long feu*, c'était donc l'équivalent du pétard mouillé, du coup raté, de la tentative poussive, mais loupée, en d'autres termes,

du coup manqué

Par métaphore, on dit *faire long feu* à propos d'un fait, d'une action, d'une circonstance qui traîne en longueur pour, au bout du compte, se solder par un échec.

Donc, on ne *fait long feu* que lorsqu'une chose s'éternise sans succès. Ceux qui connaissent le sens exact de l'expression l'emploient surtout négativement. *Cela n'a pas fait long feu*, autrement dit : n'a pas duré longtemps. Raymond Queneau, dans *Loin de Rueil* : « Toto Sépulture ne fit pas long feu ; au deuxième round Jacques l'étendit à terre d'un direct à la mâchoire de derrière les fagots. »

🦋 Actuellement en cours

N'enchaînez pas ces deux locutions, sauf à vouloir nager dans les pléonasmes insensés. Dites : *actuellement* ou bien *en cours*.

Comme le *présentement* cher aux gendarmes, l'adverbe *actuellement* signifie – faut-il le rappeler ? – « au moment présent, à l'heure actuelle » : *il est actuellement en voyage*.

Même motif, même traitement pour *en cours*, qui, ici, veut dire « en train de s'accomplir » : *une perquisition est en cours au domicile du suspect*.

💡 Pour le moment

Calquée sans doute sur *for the moment*, cette locution mélange *pour l'heure* et *en ce moment*, qu'elle contracte.

Bonne occasion de revivifier certaines locutions ou vocables délicieux de nos provinces :

<p><i>à belle heure</i> ou <i>à point d'heure</i> : tardivement, à des heures indues</p> <p><i>à cœur de temps</i> : à longueur de temps</p> <p><i>à la brunante</i>, <i>à bord de nuit</i>, <i>à l'embrunie</i> : au crépuscule</p> <p><i>à la piquette du jour</i> : à l'aurore, dès</p>	<p><i>asteure</i> : maintenant, de nos jours</p> <p><i>avant-midi</i> : deuxième partie de la matinée</p> <p><i>bout d'an</i> : fin de l'année</p> <p><i>mérienne</i> : début de l'après-midi</p> <p><i>par nuit</i> : pendant la nuit</p>
--	--

potron-minet

à noir quart d'heure : entre chien et loup

s'amatiner : se lever de bon matin

s'annuiter : s'attarder jusqu'à la nuit

☠ Atteint par la limite d'âge

A l'Elysée, où il ne se plaisait guère – il l'appelait « boîte à chagrins » –, le général de Gaulle présidait avec majesté le conseil des ministres. Lors d'une séance mémorable, il entendit le ministre de la Défense annoncer : « L'amiral X atteint par la limite d'âge est remplacé par le contre-amiral Y... »

En ces temps heureux où les chefs de l'Etat se souciaient du bon usage du français, le Grand Charles l'interrompit et lui dit : « La limite d'âge n'atteint personne ! »

Réplique justifiée. L'expression est, en effet, illogique. Car *on atteint la limite d'âge...* et on ne peut rien contre ça.

⚠ Retards intempestifs

Cette locution figée et ressassée vaut son pesant d'interrogation.

Intempestif, du latin *intempestivus*, signifie « qui se produit ou agit à contretemps » : *un zèle intempestif*. Léon Daudet, dans *Entre-deux-guerres* : « Avec cela, il est intempestif, survenant à point nommé quand on n'a aucun besoin de lui. » Les retards étant toujours des contretemps et *retard* ayant ici une valeur négative, l'expression *retards intempestifs* peut être considérée comme incongrue.

Mais *intempestif* a un autre sens. C'est « ce qui contrarie le cours d'un événement par une intervention imprévue ». Sainte-Beuve, dans *Pensées* : « Il s'excusait sur l'intempestif de la démarche. » Ou ce qui tombe mal à propos, est importun, inopiné, inconvenant, déplacé, gênant : *une gaieté intempestive*. Vue sous cet angle, la locution *retards intempestifs* est acceptable.

S'agissant des retards qui perturbent ou paralysent la circulation dans les transports publics, on gagnerait à parler de *retards imprévus*, de *retards involontaires*, d'*horaire perturbé* par des défaillances techniques, ou de *retards causés* par des intempéries, des dégâts matériels. Ou par une grève, pendant laquelle le voyageur peste : pour lui, c'est

Vive la fin de semaine !

Au début du xx^e siècle, l'habitude se prit outre-Manche de cesser le travail le samedi à midi, commencement du « week-end ». Faisant de même, nous parlâmes d'abord de *semaine anglaise* ou de *samedi anglais* : Henri Calet, dans *La Belle Lurette* : « Le samedi anglais, je mettais mon costume du dimanche. »

Bien enraciné dans l'usage, « week-end » est tout de même curieux puisqu'on ne dit ni *beginning of the week* ni *midweek*, mais *début* ou *milieu de semaine*.

Si *fin de semaine* cher aux Québécois vous agace, dites *findsem*, comme Audiberti dans *Dimanche m'attend* : « Findsem, si vous le voulez bien. Sinon, gardez votre vocable anglais. Je ne me battraï pas pour le français provençal moribond. » Dites aussi : *congé de semaine*, *samedim*, *jours de relâche* (que suivent les *jours de reprise*) ou, comme aux Antilles, *dominique*.

Avec un lundi chômé, dites *pont* ou, si c'est un vendredi, *vsd* ; avec un vendredi et un lundi : *viaduc*. Quand deux jours ou plus encadrent le samedim, il s'agit de *vacancelles*, mot aussi agréable que les *jours de battement* qu'il désigne.

E t *entre-semaine*, antonyme d'*en semaine*, serait logique. *Partiras-tu à Honfleur pendant l'entre-semaine ?*

☞ Dans les trois religions monothéistes, la semaine commence le dimanche et finit le samedi. C'est ainsi qu'en arabe, le dimanche se dit *al-wahal*, c'est-à-dire « le premier ». La République est laïque ; le *double-jour* de repos est sacré. Au surplus, les fins de semaine, c'est la chose la plus agréable dans le salariat. D'ailleurs, comme l'affirmait Pierre Dac, quand on ne travaillera plus le lendemain de jours de repos, et qu'à titre de compensation, on se reposera la veille et l'avant-veille, alors, la fatigue sera vaincue. Ainsi, le « week-end » sera la fin de semaine, mais aussi le début et le milieu. De quoi donner plus de temps de vivre. Venons-y.



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 Ah, le temporel !

Connaissez-vous *Bal chez Temporel* ? Chanson grisante sur des paroles d'André Hardellet. Patachou en rendait toute la nostalgie poétique dans les années 1960. Comme cet air, *temporel* est joli. Seulement voici : il ne se confond pas avec *temporaire*, lequel ne dure qu'un moment, à l'instar des plaisirs d'amour dans une plus vieille chanson, tout aussi grisante.

Temporel s'oppose à *éternel*. Il se rapporte au domaine du temps, des choses qui passent. Il désigne aussi les choses matérielles : *les biens temporels*. Bernanos : « Saint Louis, c'est aussi [...] l'administrateur du temporel. »

☞ Et, attention ! *Temporal*, c'est ce qui est relatif aux tempes.

💡 Dès potron-minet

La *fine pointe de l'aube* (Platon, *Criton*), le *point du jour*, les *premières lueurs du jour* inspirent les poètes, et d'abord le premier d'entre eux, Homère, évoquant *l'aurore aux doigts de rose*.

Et pour dire *de grand matin* ou *de fin matin*, il est une vieille expression aussi

charmante que l'animal visé : *dès potron-minet*. Comment s'explique-t-elle ? On disait jadis *dès (le) potron-jaquet* (*potron*, de l'ancien français *poistron* : « cul, derrière » ; *jaquet* « écureuil »). Le chat (*minet*) remplaça l'écureuil. Or, ces deux bêtes se lèvent très tôt. A l'heure où blanchit la campagne, l'un comme l'autre va au ravitaillement. Les paysans apercevaient alors leur postérieur ; autrement dit, ils voyaient poindre leur *popotin*. Georges Duhamel dans *Biographie de mes fantômes* : « [...] dès le potron-minet, j'étais assis, seul et libre, sur le talus, au bord de l'étang. »

A propos des lève-tôt, goûtez les subtiles différences entre :

- *Matinal* : ce qui est du matin. *La fraîcheur matinale. Le coq est matinal. Le matinal se lève de bonne heure. Vous êtes bien matinal aujourd'hui.*

- *Matineux* : celui qui a l'habitude de se lever tôt, contrairement au *nuitilleux* qui est du soir : *Les gens du monde ne sont pas matineux*. La Fontaine, dans « L'âne et ses maîtres » : « Les coqs, lui disait-il, ont beau chanter le matin / Je suis plus matineux encore. » Patrick Roegiers, dans *Le Bonheur des Belges* : « Les doigts des matineuses béguines [...] égrenant pieusement le rosaire sur leur chapelet de buis. »

- *Matinier* : ce qui appartient au matin : *la messe matinière*. Montaigne, cité par Littré : « brouée matinière ». Cet adjectif se rencontre surtout dans la locution *l'étoile matinière* (Vénus). Dans *Le Docteur Pascal*, Emile Zola : « Maintenant, elle si active, si matinière, se levait tard, ne paraissait guère que pour le second déjeuner. »

- *Matutinal*, de *Matutina*, déesse de l'aurore, synonyme de *matinier*. Mot prisé des littérateurs, Grevisse l'estime « plutôt poétique ». « Les paresse matutinales » (Francis de Miomandre, *Ecrit sur de l'eau*). « Les rendez-vous matutinaux » (Francis Ambrière, *Les Grandes Vacances*). Mot religieux aussi, relatif à l'office des *matines*, dont le livre de prières s'appelle le *matutinaire*.

- *Matinalier* : journaliste assurant la présentation d'une *matinale* à la radio ou à la télévision. Ce mot est entré au *Petit Larousse 2018*. « Jean-Jacques Bourdin est le *matinalier* de RMC. »

☞ Ne confondez pas *aube*, « première lueur du soleil qui blanchit l'horizon », et *aurore*, « lueur brillante et rosée qui suit l'aube et précède le lever du soleil », ni *aubade*, « concert donné de grand matin », avec *sérénade*, « musique jouée dans la soirée ou à la tombée de la nuit ».

 **En prorogeant, on prolonge**

L'un est bien connu, l'autre intrigue.

- *Prolonger* veut dire « rendre de plus longue durée le temps qu'on avait fixé pour faire quelque chose » : *le mandat de cette assemblée a été prolongé.*

- *Proroger*, c'est « éloigner, remettre, renvoyer à une date ultérieure » : *proroger une échéance. L'état d'urgence a été prorogé six fois.*

- *Prolongation* se situe dans le temps : *les deux équipes jouent les prolongations ; prolongement*, dans l'espace : *le prolongement de la rue.*

- Et attention ! Mis au pluriel, *prolongement(s)* signifie « suite d'une affaire, conséquences d'un événement ».

On hiberne en hiver

Voici deux paronymes souvent confondus parce que tous deux concernent l'hiver.

Hiberner, c'est « passer l'hiver dans un état naturel de vie ralentie, de torpeur, d'insensibilité, d'engourdissement ». *L'estivation*, c'est la même chose, mais l'été. *La marmotte des Alpes hiberne, comme le font l'ours, et, dans les grottes, la chauve-souris.* *L'hibernation artificielle* consiste à refroidir un corps humain dans un but thérapeutique ou chirurgical. Et souvenez-vous d'Hibernatus, congelé pendant soixante-cinq ans et revenant parmi les vivants.

Hiverner, c'est « passer l'hiver à l'abri, dans un lieu quelconque et protégé en attendant le retour de la belle saison, comme le bétail que l'on garde à l'étable ou à l'écurie ». *Les oiseaux migrateurs hivernent dans les pays chauds. Pendant la froide saison, j'aime hiverner dans ma campagne, les pieds bien au chaud devant une flambée en lisant un bon livre.*

De suite, ce n'est pas tout de suite ou tout à l'heure

« La concierge revient *de suite* », lit-on à certaines heures sur la porte de sa loge. Or, la locution signifie « l'un après l'autre », « sans interruption ».

Quand notre sympathique bignole passe l'aspirateur dans l'entrée et dans l'escalier, puis distribue le courrier, elle fait ces choses-là *de suite*.

Mais quand elle met sur sa porte la pancarte d'absence, conseillez-lui d'écrire « *La gardienne revient tout de suite* », c'est-à-dire « immédiatement, sur-le-champ, incontinent ».

☞ Détail amusant : autrefois, *tout à l'heure* signifiait « tout de suite, immédiatement, sur-le-champ ». Molière dans *L'Avare* : « Hors d'ci tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. » Ou Charles Perrault dans l'un des *Contes de la mère l'Oye*, intitulé « Les fées » : « Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. » Et La Fontaine dans *Le Loup et l'Agneau* :

« La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons montrer tout à l'heure. »

💡 Ceci n'est pas cela et réciproquement

Cela se rapporte au passé, *ceci* à l'avenir, l'un indique ce qui précède, l'autre ce qui suit. *Voici* contient aussi l'idée de proximité relative : *me voici*, ou d'avenir imminent : *voici ce que j'ai envie de vous dire*.

Voilà désigne l'antérieur ou l'éloignement relatif : *voilà ce que je voulais vous dire* ; *voilà bien longtemps*. Racine fait la subtile distinction. Dans *Britannicus*, Agrippine déclare : « Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire. »

Si l'on vous lance « Alors, ça vient ? », ne répondez pas « Voilà, voilà ! », mais *Voici, voici !* A la rigueur, dites *Voili, vilou !*

Nous sommes ici en pleine temporalité. Saint Augustin distinguait trois formes de présent : le présent du passé, temps de la *mémoire*, le présent du présent, temps de l'*action*, le présent du futur, temps de l'*attente*. Or, la puissance de l'actualité, l'obsession de l'immédiateté nous feraient oublier que le présent, c'est du passé en préparation.

☞ Le français courant limite l'emploi des temps grammaticaux aux seuls présent, passé composé et futur. Les autres temps (passé simple, futur antérieur et subjonctif...) tombent en désuétude. Dire *vous allâtes* fait pédant. Aussi dit-on : *vous êtes allé*. Et le recours aux verbes semi-auxiliaires évite l'emploi du passé composé (*je viens de faire cela*) comme du futur (*je vais faire ceci*).

💡 Tout à coup, tout d'un coup, tout par un coup, du coup

Une incompréhension légitime ou une confusion d'emploi peuvent naître des subtiles distinctions entre ces quatre locutions adverbiales.

- *Tout à coup* signifie « soudainement ». Il signale l'apparition d'un phénomène qui surgit : *tout à coup, l'orage éclata*. Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « Tout à coup une porte s'ouvre ; entre silencieusement le vice appuyé sur le bras du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché. » Et Flaubert dans *Madame Bovary* : « L'amour, croyait-elle, devait arriver tout à coup avec de grands éclats et des fulgurations. »

- *Tout d'un coup* signifie « en une seule fois, en même temps ». Se dit d'un événement qui se déroule d'un trait : *le chien a mangé sa pâtée tout d'un coup*. Proust, dans *Les Plaisirs et les Jours* : « Tout d'un coup, un bruit léger s'éveilla comme une inquiétude. »

- *Tout par un coup* est un synonyme peu usité de « tout d'un coup ». Il s'entend encore en Bourgogne et en Provence. Giono, dans *Regain* : « On a entendu tout par un coup, en bas, comme une noix qu'on écrase entre les dents. »

- *Du coup* « exprime l'idée d'une cause agissant brusquement » (Grevisse). Alphonse Daudet, *Les Lettres de mon moulin* : « Ah ! mon Dieu... Elle aussi ! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle. »

💡 Du bihebdomadaire au centennal

- Est *bihebdomadaire*, ce qui se produit deux fois par semaine, *bimensuel*, ce qui a lieu tous les quinze jours et *bimestriel*, ce qui se produit tous les deux mois.

- *Biennal* (et non « bisannuel » ou « biannuel ») veut dire, non pas deux fois l'an, mais tous les deux ans : *la biennale de Venise*.

- *Semestriel*, c'est tous les six mois, *quadrimestriel* tous les quatre mois.

- Est *centenaire* ce qui dure cent ans : *le nombre de centenaires ne cessera d'augmenter*, tandis que le *centennal* se produit tous les cent ans : *une crue centennale*.

💀 Décade ou décennie ?

Voici un cas de parasitisme de l'anglais. Même si de bons auteurs confondent les deux mots, ne succombez pas au charme délétère de ce faux ami !

La durée d'une *décade* n'est pas celle d'une *décennie*. Dix jours d'un côté, 3 652 jours de l'autre, compte tenu des années bissextiles, ce n'est pas la même chose. Une *décade* dure dix jours, une *décennie* dix ans.

C'est Fabre d'Eglantine qui, sous la Révolution, propagea *décade*, venu du grec *deka*, « dix », via le latin *decas*. Ce poète créa le nom des mois du calendrier républicain (en vigueur de 1792 à 1806). Les mois révolutionnaires comptaient chacun trois semaines de dix jours appelés *primidi*, *duodi*, *tridi*, *quartidi*, *quintidi*, *sextidi*, *septidi*, *octidi*, *nonidi*, *décadi*. Les cinq ou six jours restant pour faire une année complète – appelés *sans-culottides* – étaient consacrés aux fêtes républicaines.

Les rappels qui suivent ne sont pas inutiles.

- Une *olympiade*, ce n'est pas les jeux Olympiques, mais la période *quadriennale* qui en sépare deux.
- Un *lustre* dure cinq ans (le *lustrum* était chez les Romains une cérémonie purificatrice organisée tous les cinq ans). Rousseau : « Mes douze lustres. »
- Est *bissextile* une année qui comprend un 29 février.
- Un *jubilé*, c'est le cinquantième anniversaire d'un événement, notamment religieux. Qualifier ainsi d'autres durées qu'un demi-siècle est contestable.

💀 Pendant, ce n'est pas durant !

Prises l'une pour l'autre, ces deux prépositions ne sont pourtant pas interchangeables.

Pendant ou *pendant que* exprime la simultanéité de deux actions. Moustaki chantait : « Pendant que je dormais, pendant que je rêvais... pendant que je t'aimais... ».

Durant, c'est tout au long d'une action donnée, d'une période considérée : *durant l'Occupation, on instaura des cartes de rationnement*.

« Durant toute l'Occupation » est, autant qu'un souvenir pénible, un pléonasme affreux.

💡 Le fugace est fugitif et réciproquement

La nuance entre ces deux adjectifs est subtile.

- *Fugace*, du latin *fugax*, de *fugere*, « fuir », est « ce qui s'enfuit, qui s'échappe », en parlant au départ des animaux (*ferae fugaces*, « bêtes qui fuient par timidité, frayeur »). C'est aussi « ce qui dure peu » et, en ce sens, un synonyme de passager, d'éphémère : *odeur fugace*, *lueur fugace*, *souvenir fugace*. Dans une de ses lettres à la duchesse de Portland, botaniste émérite, Rousseau parle d'une « petite et fugace plante ».

- *Fugitif* est à la fois adjectif et substantif. Il vient du latin *fugitivus*, « fuyard ». Il signifie « de brève durée, évanescent, qui passe, s'enfuit, s'écoule rapidement, disparaît vite, s'éloigne vite ». *Une sensation fugitive. Les fugitifs ont été rattrapés par la patrouille.* Berlioz : « Les impressions de la musique sont fugitives et s'effacent rapidement. »

💡 Médiéval ou moyenâgeux ?

Voici deux adjectifs allègrement confondus. On ne devrait pas.

- *Médiéval*, du latin *medium aevum*, « moyen âge », se rapporte au Moyen Age en tant que période historique qui dura mille ans : *château médiéval*, *légende médiévale*, *art médiéval*. Riche en événements et en nouveautés, l'*ère médiévale* va de la chute de Rome à l'époque des grandes découvertes, donc de 476 à la fin du xv^e siècle. *Notre-Dame de Paris est un livre médiéval de Victor Hugo.*

- *Moyenâgeux* se rapporte aux caractéristiques du Moyen Age, à ses côtés pittoresques : *un décor moyenâgeux*, *une reconstitution moyenâgeuse*. Mais, par une extension péjorative de sens, il qualifie quelque chose d'antique, démodé, dépassé, désuet, obsolète, rétrograde, suranné, vétuste, vieillot. De manière encore plus négative, l'adjectif est synonyme de barbare, inculte, tyrannique, mauvais, en parlant du Moyen Age. Michelet : *le sombre Moyen Age*. Cette appréciation est injuste, erronée même. Car l'ère médiévale, ces mille ans d'histoire, fut à tous égards une période brillante, du moins autant, voire plus, que les époques précédentes ou suivantes¹.

💡 Jadis, naguère, antan

Ah, ces petites nuances perdues, le distinguo entre ces trois adverbes itou !

Verlaine, s'il était encore parmi nous, intitulerait-il *Autrefois et récemment* son sublime recueil *Jadis et naguère* ?

L'étymologie de *jadis*, *naguère*, *antan* explique leurs sens différents.

- *Jadis*, du vieux français *y a dis* (*y a* : « déjà », *dis* : « jours » pour *il y a des jours et des jours*, *beaucoup de jours*, *il y a longtemps*. Villon : *Ballade des dames du temps jadis*. Aragon : « Il était resté Hubert pour ses compagnons de jadis. » On dit plus souvent *autrefois* que *jadis*.

- *Naguère*, contraction de « il n'y a guère », correspond au passé récent. Victor Hugo : « On arrive à haïr ce qu'on aimait naguère. » Se remplace par : *il y a peu de temps*, *récemment*.

- *Antan*, du latin *ante annum*, « année dernière », signifie « il y a environ un an ». Villon chante « Mais où sont les neiges d'antan ? »

☞ *Antan* fait songer ici à *antenais*, « mouton d'environ un an », ou au futur cheval de course né dans l'année, communément appelé *yearling*.

💡 Le changement climatique n'est ni climatologique ni climatothérapique, encore moins climatérique

Les difficultés et les pièges, les nuances et les subtilités du français en font le charme. Démonstration :

- *Climatique* se rapporte au temps qu'il fait : *le réchauffement climatique*, *une station climatique*.

- *Climatologique* dérive de la *climatologie*, « science qui étudie les climats ».

- *Climatothérapique* se rapporte au « traitement des maladies par utilisation des propriétés propres aux divers climats ».

- *Climatérique* concerne certains âges de la vie considérés comme critiques : la puberté, la ménopause, le quatrième âge.



1. Ne pas confondre non plus avec les *calanques* de Corse ou d'ailleurs.

2. Voir Loïc Depecker, *Les Mots des régions de France*, Belin, 1992.

CHAPITRE QUATRIÈME

Vivre

La vie ? Un rien l'amène, un rien l'anime,
un rien la mine, un rien l'emmène.

Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*

Les temps de la vie se reflètent dans le langage. Ils passent par lui, nécessairement ; jusqu'à l'instant où commence le sommeil éternel. Ils disent l'humaine condition. Ils *ébruitent le charnel* (Saint John Perse). Comment pourrait-il en être autrement ? Les mots ressemblent aux humains. Ils désignent nos actes, nos états, nos émois, notre joie, notre désarroi, notre souffrance, notre plaisir... Comme nous, ils naissent, grandissent, changent, et peuvent mourir, ne subsistant plus qu'à l'état de souvenirs, les archaïsmes notamment.

Dans tous les moments de notre vie, les mots nous accompagnent. Ils sont nos premiers liens au monde, à autrui. Il importe donc de bien se faire comprendre. C'est pourquoi les mots doivent être justes comme le *la* du diapason.



Si l'on ne « vivait pas au quotidien », vivrait-on à la semaine, au mois, au trimestre, à l'année ? Ou, par hasard, un jour sur deux ?

Cette monstruosité pléonastique est un signe de détérioration du bon usage, de mauvaise maîtrise du vocabulaire, de nécrose du langage.

Au cas particulier, les linguistes parleraient de redondance linguistique. Plus il y a de mots, moins il y a de sens. Et quand il y en a un, on n'en dit pas davantage, comme lorsqu'on dit « demander à ce que » plutôt que *demander que*.

A la redondance s'ajoute l'enflure. Combien de politiciens parlent, mais ne disent rien ! Que ne leur lance-t-on, comme le perroquet Laverdure de *Zazie dans le métro* : « Tu causes, tu causes, c'est tout ce que tu sais faire » ?

△ Ça m'interpelle quelque part au niveau du vécu quotidien

Phrase agaçante commençant par une imprécision et se terminant par un pléonasme.

Rejetez cette scorie de la langue évasive et pédante !

Ce *quelque part*, « lieu que l'on ne peut ou ne veut préciser », introduit une nuance d'ironie, de mystère, dérisoires.

A ceux qui glissent dans la conversation leur « quelque part », on aimerait demander : « Votre “quelque part”, c'est où exactement ? »

Préférez, de Raymond Devos : « Le besoin d'aller voir ailleurs, il doit bien venir de quelque part. » Et de Pierre Dac, ce bref dialogue dans *Du côté d'ailleurs* :

« — [...] Monsieur, j'ai la vague impression de vous avoir déjà rencontré quelque part.

— C'est possible, répondit l'autre, j'y vais souvent. »

Dites : *en un sens, d'une certaine manière, dans une certaine mesure, en quelque sorte, à certains égards.*

☞ Le verbe transitif *interpeller* (ou *interpeler*) signifie « adresser la parole à quelqu'un pour lui demander quelque chose ou le prendre à partie ». Réservez-le aux interruptions brusques de la parole d'autrui, aux questions que les parlementaires posent au gouvernement, aux opérations de police : *l'assassin présumé a été interpellé.*

La gardienne de notre langue déconseille de donner à *interpeller* le sens d'« attirer l'attention, émouvoir, inciter à réagir ».

☠ Commémorer un souvenir

Pléonasme inadmissible, maintes fois entendu ou lu.

Commémorer, du latin *commemorare*, « se rappeler, évoquer », c'est « rappeler le souvenir d'une personne ou d'un événement, le marquer par une cérémonie ». *On commémore un haut fait d'armes, une victoire, une défaite, un événement historique glorieux ou tragique. On commémore la prise de la Bastille, la Saint-Barthélemy, la mort de Louis XVI.*

« Commémorer une fête ou un anniversaire » est grammaticalement incorrect. Car la fête ou l'anniversaire sont déjà des commémorations.

On ne *fête* que les événements joyeux : *fêter un anniversaire, une naissance*.

En cas d'hésitation entre *commémorer* et *fêter*, dites : *célébrer un anniversaire, un événement*.

On *fête un anniversaire*, on *commémore un événement*, on le *célèbre*. Au Mont-Valérien, on *commémorera* en 2020 l'appel du 18 juin 1940 à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

☠ Codicille

Un *codicille*, du latin *codicillus*, « tablette », est un acte postérieur à un testament. Il le modifie, le complète ou l'annule, rien que cela : *une disposition codicillaire*. Et chaque *codicille* doit satisfaire à des obligations légales identiques à celles du testament original.

Laissez donc *codicille* aux testateurs, aux héritiers, aux notaires. Par là même, « *codicille testamentaire* » est un affreux pléonasma.

Ne qualifiez jamais de *codicille* une stipulation ajoutée à un contrat civil ou commercial... à moins que vous ne vouliez tuer l'affaire. Dites : *ajout, avenant, clause supplémentaire, disposition ajoutée*.

☠ Le meurtrier commit un assassinat prémédité

Eviter ce pléonasma.

- Un *assassinat* est un homicide commis avec une circonstance aggravante : la préméditation, passible jusqu'en 1981 de la peine de mort, mais pouvant bénéficier de la grâce présidentielle. L'assassin a le dessein mûr et réfléchi de tuer sa victime.

- Un *meurtre* est un crime perpétré avec l'intention d'attenter à la vie de son prochain, mais ne suppose pas la préméditation.

- Un *crime* est un « délit ». Il est souvent assimilé au meurtre (*un crime de sang*), mais cette acception est fautive.

Les jurés de cour d'assises sont moins sévères pour les meurtres que pour les assassinats.

Un « assassinat prémédité » est sinon un crime de langage, du moins un pléonasma.

A noter qu'on lit parfois dans la presse la phrase euphémique « la victime a été exécutée ». C'est là reprendre la parlure de la pègre. Il faut dire « assassiné » lorsque l'acte abominable ne se rattache pas à une décision de justice.

⚠ J'ai crevé en voiture

Serait-ce parole d'outre-tombe ? Si c'était « vraiment vrai », le conducteur ne pourrait même pas déplorer son état fatal, étant crevé. L'étrange propos, fréquemment tenu, contient pourtant sa part de vérité : dans notre société motorisée, l'automobile est un tel prolongement de l'homme que le déclarant voit juste. D'une certaine manière, les quatre pneus font partie de nous-mêmes, la roue de secours aussi, en cas de crevaison.

Mais la réalité peut rejoindre la fiction. A l'entrée de Vannes était autrefois un vulcanisateur, réparateur de pneus, si vous préférez. Pour se signaler au chaland, il affichait sur son garage : *Vous pouvez tous crever !*

Ne confondez pas le *vulcanisateur*, qui rafistole les pneus, avec le *vulcanologue*, qui étudie le traitement des caoutchoucs et des substances analogues, ni avec le *volcanologue*, qui, lui, s'intéresse aux phénomènes volcaniques. Le dieu du feu, Vulcain, vous en saura gré.

💀 Encourir un risque

Le bon sens – d'un mot – serait-il la chose la mieux partagée ? On « n'encourt pas un risque », on le court. On *court un danger* ; on *s'expose à un risque*.

Encourir signifie « être en situation de subir quelque chose de fâcheux » : *on encourt un blâme, une réprimande, la critique, un reproche, le mépris, l'indignation, la disgrâce, la haine, la vengeance...* Ainsi peut-on courir le risque d'encourir un reproche. *Encourir*, c'est aussi : « s'exposer à une peine, à une sanction émanant d'une autorité » : *il encourt une peine affligeante ; il encourt la réclusion à perpétuité.*

☠ Omar m'a tuer

De cette faute d'accord – la reine des fautes ! –, tirée d'un fait divers fameux de 1991, on a fait une rengaine pour donner un titre accrocheur : *Sarko m'a tuer*, *Edouard m'a tuer*², *Chirac m'a gracier*, *lagauchematuer*... La répétition lasse.

L'inscription correcte eût été, bien sûr, *Omar m'a tuée* (la victime étant une femme).

On songe ici au sapeur Camember. Prenant sa pause-déjeuner, il laisse un mot sur sa guérite : « J'ai été mangé » (au lieu de « J'ai été manger »). Et comme un lion s'est échappé du zoo, tout le monde le croit avalé par le fauve, le pleure, s'étonne en le voyant revenir.

Les fautes d'accord les plus fréquentes et graves, sur les blogs et les forums Internet notamment, montrent qu'on ne possède pas les acquis de l'école primaire et indiquent un défaut de pensée.

Un moyen mnémotechnique simple permet d'éviter l'erreur : il suffit de remplacer le verbe douteux par un verbe du troisième groupe, par exemple « battre ».

▲ Faire son deuil

Ellipse de « faire son travail de deuil » (du latin *dolere*, « souffrir »), locution forgée par Freud. Le « travail » en question est le processus psychique par lequel on parvient à se détacher de la personne disparue, à donner du sens à cette perte cruelle.

L'expression aurait dû rester à l'usage des psychanalystes. Elle n'a rien de choquant, mais son travestissement « psy » agace. L'Académie française estime qu'« on l'entend trop souvent employée, par un effet de mode, dans des situations où elle n'a pas de nécessité ni de justification ».

On « fait son deuil » de tout, de la perte d'un être aimé, d'un poisson rouge crevé dans l'aquarium, d'un stylo volé, d'une envie gourmande, d'un feuilleton télévisé manqué...

S'appliquant au plus grand des malheurs comme à la plus petite des contrariétés, l'expression remonte à loin. Dans *Messieurs les ronds-de-cuir*, Courteline écrivait : « Et tout de même, il avait bien fallu qu'il s'inclinât, qu'il fît son deuil de ses projets... »

Or, on ne « fait » pas son deuil, on le porte, pour toujours. Il crée un vide, que rien ne comble. Comme le dit Malherbe : « Ta douleur, Du Périer, sera donc éternelle [...] ? » Avec le temps, la douleur s'atténue. Mais on garde au cœur le chagrin ; le deuil ne

s'efface pas, ne prend jamais fin. La cicatrice reste gravée en soi, la blessure de l'âme se rouvre en certaines circonstances : souvenirs, dates anniversaires, Noël, fête des mères...

Dans les situations autres que la mort d'un être humain, dites sans emphase ni exagération : *se résigner, prendre son parti, se faire à l'idée, s'y faire.*

Inhumer en terre

Les mots ressemblent aux produits dangereux, dont il vaut mieux lire la notice avant usage. En cas d'hésitation, vérifiez-en le sens dans un dictionnaire.

Pour *inhumer*, le consulter préserverait du pléonasme. *Inhumer*, du latin *inhumare*, formé sur *humus*, « sol », signifie « mettre en terre » : *Chopin fut inhumé au Père-Lachaise.* Le médecin ne délivre pas un « permis d'inhumer en terre », mais un *permis d'inhumer.*

Si *inhumer* vous dérange, dites *porter en terre, enterrer, ensevelir.* Par euphémisme, on emploie *reposer* : *des résistants assassinés par les Allemands reposent au Mont-Valérien.*

Voire même est-il pléonastique ? Oui et non.

Dans l'ancien français, *voire*, du latin *verus*, « vrai », était à la fois un nom féminin signifiant *vérité* et un mot-phare voulant dire *vraiment*. Il équivalait à un *oui* très net, employé pour renforcer une assertion, une idée. Ainsi, au XII^e siècle, Chrétien de Troyes écrit dans *Erec et Enide* : « Sa mère est-elle ? — *Voire*, sire. » Aujourd'hui, dans la langue littéraire, *voire* exprime ironiquement quelque chose comme *j'en doute* ou même *non*.

Le sens de *voire* évolua à partir du XVII^e. Il se mit à signifier *et même*. Depuis lors, *voire même*, employé plus souvent que *voire*, est critiqué comme pléonasme et subit les foudres des puristes. Cette condamnation est contestable. On peut alléguer en faveur de *voire même* son ancienneté. Vaugelas ne le trouvait pas d'un excellent usage parce que relevant de la langue familière, mais il ne le condamnait pas. Il était d'emploi fréquent. François de Sales, par exemple, dit dans *Introduction à la vie dévote* : « [...] paraîtra en vos yeux, en votre bouche, en vos mains, *voire même* en vos cheveux morte et enterrée ». *Voire même* reçoit l'approbation de l'Académie française depuis 1835 et de Littré. De bons auteurs l'utilisent, tels Musset dans ses contes ou Théophile Gautier dans *Le*

☠ Sortez-vous dehors ou entrez-vous à l'intérieur ?

A ces pléonasmes, préférez des oxymores loufoques du genre « monter en bas » ou « descendre en haut ».

On cède facilement au truisme quand on ignore le sens d'un mot. On dira « un individu *mal* fagoté », ne sachant pas que *fagoter*, c'est « s'habiller mal, s'accoutrer avec un mauvais goût » : « Qui vous a fagoté comme cela ? » (Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*).

Sont tout aussi pléonastiques : agapes *fraternelles*, qui le sont par définition puisqu'elles réunissent des convives liés par un sentiment de fraternité, aubade *matinale*, sérénade *nocturne*... ou la mauvaise traduction de *Fluctuat nec mergitur* par « Il flotte mais ne sombre pas », *fluctuat* signifiant « Il est battu par les flots ».

Même des écrivains renommés commettent des bourdes. Stendhal : « C'est ce que je demande, s'écria-t-elle, en se levant *debout*... » (*Le Rouge et le Noir*). Mérimée se ravisa après *Chronique du temps de Charles IX*, mettant comme nouveau titre *Chronique du règne de Charles IX*.



▲ Le tri sélectif

Élément de la dose carabinée de pléonasmes agaçants que voici, où les mots inutiles sont en italique. En cas d'insomnie, récitez-les : le sommeil vous viendra vite.

tri <i>sélectif</i> (dire : collecte sélective) en outre, vous devez <i>également</i> je crois <i>pour ma part</i> que <i>petit</i> détail agglomération <i>urbaine</i>	collaborer <i>ensemble</i> <i>jeune</i> fillette tollé <i>général</i> recommencer <i>de nouveau</i> projets <i>d'avenir</i>
---	---

achever *entièrement*
ajouter *en plus*
cadeau *gratuit*
il serait l'auteur *présumé*
cauchemar *affreux* (il n'en est point
d'agréables)
talonner *de près*
commencer *d'abord*
refaire *encore*
enfin *pour finir*
caserne *militaire*
faux ou *fallacieux* prétexte
crier *fort*
prévoir, prévenir à *l'avance*
joindre, réunir *ensemble*
c'est *très* excessif
il suffit *simplement*
rentrer *de nouveau*
s'entraider *mutuellement*
vieux briscard
donc *par conséquent*
s'entretuer *réciiproquement*
perfection *absolue*
petit nain
petite maisonnette
puis ensuite
paroles *verbales*
interlocuteurs *en présence*
applaudir à *deux mains*
trafic *illicite*
aspect *visuel* d'un paysage
exterminer *jusqu'au dernier*
au *grand* maximum
principal protagoniste
ciel constellé *d'étoiles*
fausse perruque (vrais cheveux ?)
assez satisfaisant

campus *universitaire*
milieu *ambient*
arc-en-ciel *de couleurs*
réserver à *l'avance*
panacée *universelle*
il n'a *seulement* qu'à se montrer
premier *prototype*
monopole *exclusif*
être contraint *malgré soi*
un *certain* quidam
dont *leurs* (dire : dont les)
hasard *imprévu*
maîtrise de l'hégémonie
claquer *bruyamment* la porte
grand géant
elle *n'est* réservée *qu'aux*
tous sont *unanimes*
c'est lourd *comme poids*
c'est cher *comme prix*
l'état *de la situation*
copie d'un extrait
absolument essentiel
tout à fait unique
un mètre *de long*
rien qu'un *seul*
plus extrême
maximum de son apogée
contraint *malgré soi*
refaire *encore*
rempli *de beaucoup*
faire chauffer de l'eau *chaude*
c'est grand *comme dimension*
lord *anglais*
parfaite identité de vues
bas étiage
îlot *isolé*
mirages *trompeurs*

base *fondamentale*
petit opuscule (est-il *microscopique* ?)
percer *un trou*
mosquée *musulmane*
abolir *entièrement*
auquel je n'y comprends rien
préférer *mieux*
autorisation *préalable*
méandres *sinueux*
bourrasque *de vent*
secousse *sismique* (*séisme* suffit)
Chez Maxim's, chez Sotheby's (pléonasmes
franco-anglais)
fluctuations *successives*
étapes, phases *successives*
le chas *d'une aiguille*
modalités *d'application*
se dépêcher *vite*
rassembler *en commun*
bilan *total*
peut-être faisable
allumer *la lumière*
gai luron
progresser *en avant*
surprendre à *l'improviste*
plus pire
même pied d'égalité
étude *actuellement* en cours
abîme *sans fond*

tempête *orageuse*
première initiative
très exactement
répéter *deux fois*
entendre *de ses oreilles*
réalité *des choses*
labyrinthe *inextricable*
rétrograder *en arrière*
synagogue *juive*
donner *gratuitement*
chauffage *thermique*
en passe *de devenir*
courte allocution
bref résumé
s'esclaffer *de rire*
autoentrepreneur
altitudes *élevées*
don *inné*
chute *verticale*
geler *de froid*
l'orthographe *correcte*
échevin *municipal*
kidnapper *un enfant*
enfant nouveau-né
deux jumeaux
bip *sonore* (en est-il de muets ?)
congère *de neige*
préférer *volontiers*
allumer *la lumière*
taux d'alcoolémie
ruche *d'abeilles*

Quant à Belle-Ile-en-Mer, qu'elle soit *belle* est une information, qu'elle soit *en mer* ne nous surprend guère.

Laissons la palme à Arletty : « Fermer les maisons closes, c'est plus qu'un crime, un pléonasme. »



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 Agonir ou agoniser ?

Ne vous y trompez pas, même si de bons auteurs confondent ces deux verbes. L'étymologie et le sens d'*agonir* et d'*agoniser* diffèrent. *Tandis que j'agonise* de William Faulkner ne signifie pas que le narrateur est en pétard ni qu'il insulte ses lecteurs, auquel cas il les aurait *agonis*.

- *Agonir*, c'est « accabler de reproches, de sottises, d'insultes, d'injures, de malédictions ». C'est aussi « invectiver, outrager, traîner dans la boue, honnir ». Ce verbe, du deuxième groupe, ne se conjugue pas comme *agoniser*. On écrit : *que j'agonisse, j'agonissais*.

- *Agoniser* signifie « être au moment de mourir, être à l'article de la mort » : *la prière des agonisants*. Mme de Sévigné écrit : « L'abbé se meurt : il agonise. »

💡 Entériner, ce n'est pas enterrer

De leur proximité sonore résulte une confusion entre ces deux verbes de sens contraire.

- *Entériner* vient de l'ancien français *entérin* (déformation de « entier ») voulant dire

« complet, achevé ». Il ne veut dire ni *enterrer* ni... *mettre dans une terrine*. Au sens juridique, *entériner* signifie « approuver un acte, un rapport, une décision, les rendre définitifs et valides », non les enterrer pour ne pas décider. *Le tribunal entérine la requête. Les décrets préparés par le gouvernement ont été entérinés par le Conseil d'Etat.* Dans ses *Pensées sur le pape et l'Eglise*, Pascal dit : « Si le parlement entérine sans le roi, ou s'il refuse d'entériner sur l'ordre du roi, ce n'est plus le parlement du roi, mais un corps révolté. »

Par extension, *entériner*, c'est « admettre ou consacrer » : *on entérine un usage, une pratique, un événement*. Selon le sujet, *entériner* est synonyme de *confirmer, valider, homologuer, ratifier, sanctionner, enregistrer, avaliser*. Mais pas d'enterrer.

- *Enterrer*, au sens abstrait, c'est *abandonner*. *Le rapport de la commission a été enterré.*

☠ Appuyer sur la gâchette du revolver

Non ! Il a *appuyé sur la détente*. Plus exactement : *sur la queue de détente*, cette détente étant la languette qui sort de l'arme. On appuie dessus pour déclencher la gâchette, qui est un mécanisme intérieur de l'arme. Celle-ci actionne le chien, lequel, en se rabattant, appuie sur le percuteur, qui fait partir le coup. On devrait donc dire plutôt : *un tueur à gages a la détente facile*. Mais la « gâchette facile » est l'expression consacrée, immédiatement compréhensible, alors que « la détente facile » s'oppose à la comprenette lente.

Le « revolver », du latin *revolvere*, « tourner », est une *arme à barillet... auxiliaire indispensable de la roulette russe*.

L'« automatique » possède un chargeur. On parlera de *pistolet, parabellum, feu, pétard, flingue* ou *rigolo... lequel n'est pas drôle du tout*.

1. Pour s'en convaincre, lire, d'Alfred Gilder, *101 Citations qui ont fait l'Histoire de France*, Glyphe, 2017.

2. Titre d'un article du *Monde* de février 1993 dans lequel André Rousselet, P-DG démissionnaire de Canal+, fustigeait Edouard Balladur, alors Premier ministre.

CHAPITRE CINQUIÈME

Savoir vivre

Raffinement des mœurs et politesse des mots vont de pair. La courtoisie, la civilité, l'urbanité, les bonnes manières, formes abouties de l'élégance, exigent la correction de la langue ; le respect des convenances la nécessite. Autrefois, une erreur de langage passait pour une faute de bienséance. Parler « comme il faut », c'était se comporter de façon convenable, et des manuels du bon usage y invitaient. La bonne société était vétilleuse sur ce point, elle en faisait même un critère de sélection de ses membres.

Aujourd'hui, écorcher la langue semble à certains un signe de modernité.



💀 Hé, coco, je te cause !

S'il est impoli de ne point écouter celui qui vous parle, il serait non moins incorrect qu'il vous lance « Hé, je te cause ! », comme de meilleur ton qu'il dise : *Je te parle*, locution populaire en usage depuis une éternité.

Le verbe *causer* est intransitif. Il est, si je puis dire, la cause d'une faute courante : son emploi au lieu de *parler*.

En effet, *causer* signifie « s'entretenir familièrement avec quelqu'un ». On ne cause qu'avec autrui. Une causerie tout seul surprend, quoiqu'il arrive à chacun d'entre nous de parler tout seul.

☞ Et attention : On ne cause pas à quelqu'un, on cause *avec* lui.

☠ On est partis

On conseillait autrefois aux enfants d'éviter l'emploi du prénom personnel indéfini, avec cet avertissement grammatical : « On, prénom imbécile, se rapporte à celui qui l'emploie », complété par le vieil air « On n'est pas des imbéciles au lycée Papillon ».

L'imbécillité, toute relative, se répand à vive allure, mais sous une autre forme, où se commet une grossière erreur de syntaxe. En effet, rien ne va plus lorsqu'on écrit « On est partis » pour « Nous sommes partis ». A la rigueur, cette locution est tolérable à l'oral, et à l'écrit lorsqu'il s'agit de transcrire un parler relâché.

D'aucuns feront valoir que « on » s'analyse comme un pluriel collectif, comme *beaucoup*, *peu* ou *la plupart*. Mais on peut leur objecter que dans « *on est* » le verbe reste au singulier, tandis qu'on dit « *beaucoup, peu, la plupart sont* ».

☠ Vous n'êtes pas sans ignorer que...

Quand on maîtrise mal le français, on produit ce genre d'énoncés filandreux. Mais à force d'étirer l'énoncé, on se prend les pieds dans le tapis. On laisse croire à son interlocuteur que tel point essentiel ne saurait lui échapper. Or, on aboutit au résultat inverse, peu flatteur : on l'irrite, on le vexe.

De même qu'en algèbre deux signes négatifs valent un signe positif quand on multiplie (« moins par moins égale plus »), en grammaire deux négations juxtaposées valent une affirmation. « Vous n'êtes pas sans ignorer que » signifie : « Vous ignorez que ».

Si vous tenez vraiment à la double négative, dites : *vous n'êtes pas sans savoir que* ou *vous n'ignorez pas que*. Soyez simple. Donnez la préférence à *vous savez que* ou *comme vous le savez*. Si votre interlocuteur l'ignore, vous lui donnerez l'illusion de le savoir. La diplomatie verbale n'a jamais fait de mal.

▲ Je m'excuse

Tant qu'à faire, pourquoi pas « je me remercie » ou « je m'aime » ?

On ne s'excuse pas soi-même, sauf à vouloir se disculper ou s'arranger avec sa conscience. La courtoisie veut que ce soit autrui qui vous excuse, surtout si vous êtes dans votre tort. C'est aux autres de nous pardonner, d'absoudre nos fautes, de nous décharger des reproches que nous méritons, d'alléger notre culpabilité.

Au surplus, à une époque où la « repentance¹ » sévit, il est recommandé de dire : *Pardon, excusez-moi, je vous prie de m'excuser*. En langage soutenu, on dira : *Veillez m'excuser, je vous demande pardon*. En termes plus châtiés, on s'autorisera le quasi obséquieux : *Je vous prie de bien vouloir accepter mes excuses*. Il y a plus exquis, mais tragique. Sur l'échafaud, Marie-Antoinette, marchant sur le pied du bourreau qui s'apprête à lui couper la tête, lui dit : « Monsieur, je vous demande excuse, je ne l'ai pas fait exprès. » Ça vous la coupe, hein ? Et Pierre Dac disant : « Pardonnez-moi si je vous prie de m'excuser. »

Certains ajoutent la mauvaise prononciation à l'impolitesse en disant « je m'escuse »... sans s'« escuser » d'avoir écorché le mot.

Si l'on veut exprimer une opposition, il serait en revanche correct de dire : « Je m'excuse, mais... » On trouve là un autre sens du verbe pronominal *s'excuser*. En l'occurrence, il s'agit non de présenter des excuses, mais d'opposer son point de vue, de réfuter un argument, quelque chose comme « Objection, votre honneur ».

☠ Je vous serais gré

Évitez le piège de la proximité phonétique de « serais » et « saurais », comme de la parenté sémantique avec « je vous serais reconnaissant ».

« Être gré » n'existe pas ni ne saurait exister, pas plus que « être » et « savoir » ne se confondent.

Les cancrenards recopieront cent fois les déclinaisons de *savoir gré* : *Je vous sais gré, tu lui as su gré, il vous saura gré, il lui en sait mauvais gré, sachons gré, nous vous saurions gré, vous lui savez le meilleur gré du monde*, etc.

La belle locution est millénaire. Elle figure dans un des tout premiers textes français, *La Vie de saint Alexis*, écrit au XI^e siècle. On y lit : « Un fil lor donet, si l'en sovrent bon gret » (« Il [Dieu] leur donna un fils. *Ils lui en surent bon gré*. »)

Si vous trouvez la formule trop distinguée, dites : *je vous serai reconnaissant de, je vous remercie* ou, plus expéditif, *merci*.

☞ *Gré* vient du latin *gratum*, « chose agréable, qui plaît », et signifie « gratitude, reconnaissance » : *bon gré, mauvais gré, de gré ou de force*.

△ **Votre attention, s'il vous plaît !**

La traduction littérale de « Your attention, please ! », locution pléonastique ressassée dans les grands magasins, se substitue désavantageusement à *Attention !* ou *Attention, s'il vous plaît !*

Bien meilleure est cette mise en garde dans le métro ou le train contre les vols à la tire ou les colis suspects : *Attentifs ensemble !*

☛ **Autant pour moi !**

Orthographe erronée quand il s'agit, non de l'adverbe de quantité, mais de la formule d'excuse. Ecrivez : *Au temps pour moi* ou *Au temps !*

L'expression est d'origine militaire, reprise dans les exercices de gymnastique ou d'escrime. De quoi est-il question ? D'un commandement à soi-même pour revenir au temps initial, avant de recommencer le mouvement mal exécuté.

Les « temps » correspondent aux positions successives du fusil, quand on le manie dans la cour des casernes. Le soldat qui se trompe fausse l'opération de la troupe. L'exercice doit alors être repris depuis le début. Pour s'excuser de sa fausse manœuvre, de n'être pas dans le temps, le bidasse prononce la formule. Colette, dans *La Vagabonde* : « Au temps ! crie Brague. Tu l'as encore raté, ton mouvement ! »

△ **La civilité ne serait plus le contraire de l'incivilité !**

Vaugelas, réveille-toi, les responsables publics ne savent plus le français ! Les

formulaire administratifs comportent une étrange rubrique : « Civilité », plutôt que *monsieur* ou *madame*, *mademoiselle* étant interdit d'usage, même pour une fillette de sept ans (son pendant : *damoiseau*, devenu péjoratif, est aboli).

Les dictionnaires ne donnent à *civilité* que deux sens, lesquels renvoient à *civil*.

Au singulier, *civilité* se rapporte à la manière convenable, polie, courtoise, de se comporter en société : *la civilité puérile et honnête*.

Au pluriel : ce sont les manifestations de cette politesse : *présenter ses civilités*.

Civilité ne peut, en aucun cas, être synonyme d'*état civil* ou substitué à *sexe*, *titre* ou *qualité*.

D'une aberration à l'autre, *incivilités* sert d'euphémisme à la puissance cube. Le mot désigne à présent des grossièretés, des agressions, des dégradations : pied posé sur les banquettes de métro, de train, souillure des trottoirs, « caillassage » d'un autobus, mobilier urbain détruit... Derrière le voile pudique jeté par cet euphémisme sur des méfaits intolérables, lesdites « incivilités » mettent à mal le « vivre-ensemble », violentent l'ordre public, insultent le respect d'autrui. Et quand on incendie une école ou une voiture de police, ce ne sont plus des « incivilités » mais un *crime*, compte tenu du danger de mort d'homme.

Pousser des cris d'orfèvre

Même si les orfèvres manient de l'or frais, cette locution est erronée, quelque amusante qu'elle soit. *Pousser des cris d'orfraie*, c'est protester violemment en vociférant. Par un tel chahut, on réagit de manière disproportionnée par rapport à la cause de l'irritation, on marque sa réprobation, souvent sans réelle justification.

Que vient faire l'*orfraie* là-dedans ? Ce rapace crépusculaire ne pousse pas des cris perçants, mais des cris « aigres et sinistres ». Il vole et capture ses proies en silence, sans pousser des hurlements stridents. L'expression viendrait de voyageurs de nuit en forêt, *effrayés* par les ululements de cet oiseau énigmatique.

Alors pourquoi pense-t-on que cet oiseau vocifère ? Sans doute y eut-il jadis un rapprochement phonétique ou une confusion entre l'*orfraie*, l'*effraie* (*la chouette effraie*) et *effrayé*.

☞ Ne pas confondre avec *orfroi*, « parement, broderie d'or ». Dans *Odyssée*, Homère écrit : « [*Nausicaa*] ceignit ses reins de l'orfroi le plus beau. »

💡 Comment prononcer mœurs ?

Faut-il faire entendre le s ou non ?

Au Grand Siècle, la consonne finale était muette. On prononçait « aou » pour août, « di » pour dix... Une exception toutefois pour *mœurs*.

Prononcez la consonne finale de *mœurs*. Cela évite la funeste confusion avec « meurt ». La prononciation du s final résulte à la fois du nombre exclusivement pluriel du mot et de la relation, toujours ressentie, avec l'étymologie latine de « mœurs », venu de *mores*, pluriel de *mos*. Faites entendre le s en sachant que, dans sa première *Catilinaire*, comme dans quatre autres discours, Cicéron, s'indignant du relâchement moral, lança le fameux *O tempora, o mores !* : « O temps, ô mœurs ! »

💀 Souhaiter des vœux

Au seuil de l'an nouveau, madame le maire de Paris « souhaite des vœux » (*sic*) aux Parisiens ! L'intention est louable, la formule incorrecte. Que la locution saugrenue fleurisse à chaque nouvelle année ne tient pas lieu d'excuse.

Au sens religieux, *vœu* désigne une promesse par laquelle on prend quelque engagement. Les religieux font des *vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance*. Mais au sens profane, un vœu, c'est un souhait. « Souhaiter des souhaits » est imbécile, pour n'en pas dire davantage.

Quand on connaît le sens des mots, on *présente ses vœux, on les forme, on les adresse*.

En Belgique, on les *réciproque*, autrement dit : on « rend la pareille ». Dommage que *réciproquer* ne soit pas en usage chez nous : *J'ai réciproqué mes vœux au maire de Paris en lui souhaitant de prendre en compte ma remarque*.

💀 Il vitupéra contre les malappris

Emprunté au latin *vituperare*, « blâmer », *vitupérer* est un verbe transitif direct : *l'opposition vitupère le gouvernement*.

Je *vitupère* ceux qui complètent *vitupérer* avec « contre ». Colette, dans *Les Vrilles de*

la vigne, n'est pas du nombre : « La voix de Marthe vitupère le zèle maladroit des domestiques » ; André Chamson itou : « Il vitupérait le Prince et la Monarchie. »

Apprenons les quasi-synonymes : *blâmer, réprimander, admonester, morigéner, chapitrer, reprendre, reprocher, récriminer, houspiller, invectiver, vilipender, tancer, gourmander, incendier, semoncer, fustiger, enguirlander, engueuler.*

Pour terminer ce chapitre de la vie quotidienne avec le sourire :

Il est expressément interdit aux hommes de pénétrer dans le bassin des dames

Cette interdiction fut placardée à l'entrée d'un établissement de bains de mer. S'introduire en ce lieu réservé aux femmes sans y être autorisé eût été incorrect. L'énoncé de l'interdiction l'était également. Cela s'appelle un *janotisme*, une faute de construction ; le mot vient de *Janot*, surnom autrefois des sots. Dans *Janot, ou les battus paient l'amende*, comédie-proverbe de Dorvigny jouée en 1779, se trouve cette réplique : « Pardonnez-moi, monsieur, j'ai pris un bon pot-au-feu pour demain dîner avec vot' compère, qui est tout de la tranche, qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout. »

En voici un florilège :

- Je viens chercher un sirop pour mon père qui est malade dans une petite bouteille.
- C'est un poulet acheté chez le boucher qu'on a fait cuire.
- Comme indiqué dans les certificats de leur naissance, j'ai donné le jour à des jumeaux que vous trouverez dans l'enveloppe ci-jointe.
- Il a été arrêté au volant d'une voiture volée par les gendarmes.
- Croisant un chien-loup tenu en laisse par son maître, il a été mordu par ce dernier.
- Le docteur Schmurz-Kloupff est l'auteur de prescriptions médicales pour les femmes enceintes dont on fait encore usage.
- Le garagiste vérifie la voiture de ma femme qui ne veut pas démarrer.
- Elle prend bien soin du cheval de son mari qui est le meilleur étalon du voisinage.
- Je vais m'occuper du vieux chien de ma belle-mère qu'on ne va pas tarder à faire piquer.

• C'est la cheminée appréciée par ma femme que je n'ai pas ramonée depuis trois ans.



Confusions à éviter, différences à respecter



💀 **Merci de ou merci pour ?**

Même si l'Académie française n'en dit rien, merci de bien distinguer :

- *Merci de*, qui se rapporte à ce qui s'est produit : *merci de votre envoi*. Quand un orateur finit sa péroraison, il dit souvent à ceux qui l'ont écouté : « Merci de votre attention. » Et lorsque *merci* précède un verbe à l'infinitif, il est toujours suivi de la préposition *de* : *merci de venir*.

- *Merci pour* se rapporte à une chose à venir, qu'on espère ou que l'on prescrit. Invitant l'assemblée à être attentive, l'orateur précité dira : *merci pour votre attention*.

💡 **Malpoli ou grossier ?**

« Monsieur, vous êtes malpoli !

— Non, répondit l'autre, je suis impoli ; la “malpolitesse” n'existe pas. »

Et toc !

Malpoli est familier. *Les gens malpolis sont mal dégrossis*. Dites plutôt *impoli*, *mal élevé*, *grossier*, *discourtois*, *incivil*, *rustre*, *butor*, *malotru*, *malappris*, *goujat*, *manquant d'éducation*, *choquant la bienséance*.

Réservez *mal poli* (en deux mots) aux objets plutôt qu'aux êtres humains. Sinon vous feriez une impolitesse à la langue, qu'il faut polir.

Néanmoins, *malpoli* est un très vieux mot. Dans son *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes* – œuvre qui lui valut d'être exclu de l'Académie française –, Furetière écrivit en 1690 : « Les vices d'un pédant sont d'être malpoli, féroce, chagrin, critique opiniâtre, et de disputer sur tout avec acharnement. »

▲ Madame le ou la ministre ?

Au rebours du latin, de l'allemand ou de l'anglais, notre langue ignore le genre neutre. L'Académie française considère que le masculin porte le neutre lorsqu'un mot ne possède pas de féminin. Cela vaut pour certains titres, emplois ou fonctions.

En français, le genre se marque habituellement par : *madame le ministre, madame le maire*.

De nos jours, cette règle est contestée : c'est confondre sexe des humains et genre des mots. On ne saurait subordonner les règles du français aux droits des femmes, deux ordres de préoccupations distincts. Leur mélange est discutable, la controverse autorisée.

Pour alimenter le débat, voici la position de l'Académie. En son nom, deux sommités, Georges Dumézil et Claude Lévi-Strauss, émirent cet avis lumineux, tendant à dissiper cette querelle d'orthographe :

« En français comme dans les autres langues indo-européennes, aucun rapport d'équivalence n'existe entre le *genre grammatical* et le *genre naturel*. Le français connaît deux genres, traditionnellement dénommés “masculin” et “féminin”. Ces vocables hérités de l'ancienne grammaire sont impropres. Le seul moyen satisfaisant de définir les genres du français eu égard à leur fonctionnement réel consiste à [...] distinguer [...] les *genres respectivement marqué et non marqué*.

» Le genre dit “masculin” est le genre non marqué, qu'on peut appeler aussi extensif en ce sens qu'il a capacité à représenter à lui seul les éléments relevant de l'un et l'autre genre. Quand on dit “tous les hommes sont mortels”, “cette ville compte 20 000 habitants”, “tous les candidats ont été reçus à l'examen”, etc., le genre non marqué désigne indifféremment des hommes ou des femmes. Son emploi signifie que, dans le cas considéré, l'opposition des sexes n'est pas pertinente et qu'on peut donc les

confondre. En revanche, le genre dit couramment “féminin” est le genre marqué, ou intensif. Or, la marque est privative. Elle affecte le terme marqué d’une limitation dont l’autre seul est exempt. A la différence du genre non marqué, le genre marqué, appliqué aux êtres animés, institue entre les sexes une ségrégation. Il en résulte que pour réformer le vocabulaire des métiers et mettre les hommes et les femmes sur un pied de complète égalité, on devrait recommander que, dans tous les cas non consacrés par l’usage, les termes du genre dit “féminin” – en français, genre discriminatoire au premier chef – soient évités ; et que, chaque fois que le choix reste ouvert, on préfère pour les dénominations professionnelles le genre non marqué.

» Seul maître en la matière, l’usage ne s’y est d’ailleurs pas trompé. Quand on a maladroitement forgé des noms de métier au féminin, parce qu’on s’imaginait qu’ils manquaient, leur faible rendement (dû au fait que le cas non marqué contenait déjà dans ses emplois ceux du cas marqué) les a très vite empreints d’une nuance dépréciative : *cheffesse, doctoresse, poétesse*, etc. On peut s’attendre que d’autres créations non moins artificielles subissent le même sort, et que le résultat aille directement à l’encontre du but visé. »

☠ Mr ou M. ?

Renouant d’une certaine manière avec le langage des télégrammes, les SMS battent des records d’abréviation, tels « bjr » pour *bonjour*, « cdt » pour *cordialement* ou « mdr » pour *mort de rire*.

Pour s’en tenir aux abréviations classiques, l’anglaise « Mr » (pour « Mister ») est courante, mais erronée. En français, *madame, mesdames, monsieur, messieurs* s’abrègent *Mme, Mmes, M., MM.* Et tant que l’emploi du mot sera autorisé, *mademoiselle* s’écrira *Mlle* et *mesdemoiselles Mlles*. Feu *mon damoiseau* eût donné *Md* !

Maître se raccourcit en *Me*, *monseigneur* en *Mgr*, *messeigneurs* en *Mgrs* et *Son Excellence* en *S.E.* (pour un ministre ou un ambassadeur).

- Ne dites pas « Monsieur X est mort », mais *X est mort*, la qualité de « monsieur » ou « madame » ne se donnant que du vivant de la personne, sauf si, comme ci-après, on veut rappeler qu’il ou elle portait ce titre.

- Ecrivez : *feu Unetelle* est décédée, *feu Madame Henriette* est morte (cf. *Feu la mère de Madame*, titre d’une pièce de Feydeau), mais *ma feuë mère*, *la feuë reine*. Ce synonyme vieilli de *défunt* se met au pluriel, avec un *s* : *les feus bonapartistes, les feus rois de Suède* et

de Danemark.

☞ Attention ! *Feu* ne s'emploie que pour une personne morte récemment.

💡 Embrasse-moi sans me baiser

Quand les mots glissent, les dérives abondent. La glissade entraîne parfois un dérapage verbal. Un mien oncle britannique demanda à une danseuse du Lido venue s'asseoir sur ses genoux et qu'il désirait bécoter : « J'aimerais vous baiser. » Hilarité générale.

Embrasser quelqu'un ou *quelque chose*, c'est l'entourer de ses *bras*, lui faire une accolade. Mais *embrasser* a subi un glissement de sens puisqu'il signifie maintenant « faire la bise ».

Baiser a encore plus dérapé. Si je dis : « Je vous baise, madame », honni soit qui mal y pense ! L'ambiguïté remonte au xv^e siècle.

De Louise Labé, dite la Belle Cordière (1524-1566), dans « Baise m'encor » :

« Baise m'encor, rebaise-moi et baise ;
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise... »

A la Renaissance, Brantôme (vers 1537-1614), auteur des *Vies des dames galantes* :

« Ce petit homme tant joli
Toujours cause et toujours rit
Et toujours baise sa mignonne... »

Flaubert passerait pour pudibond quand il range dans sa collection d'idées reçues ceci : « Dire embrasser, plus décent. Doux larcin. Le baiser se dépose sur le front d'une jeune fille, la joue d'une maman, la main d'une jolie femme, le cou d'un enfant, les lèvres d'une maîtresse. »

Verlaine : « Baiser ! rose trémière au jardin des caresses ! » (*Poèmes saturniens*).

Et, à la Belle Epoque, ce couplet coquin :

« Elise, viens que je te bise.

Domage, monsieur, que je ne m'appelle pas Thérèse. »



1. Voir *repentance*, chapitre quatorzième.

CHAPITRE SIXIÈME

Paraître

Soyons *tendance*, pardon, *up to date*, mieux encore : *in*. Soyons à la page, au goût du jour, du dernier chic. L'air du temps l'impose, les coquettes ne sauraient s'en passer ni les coquets s'en priver. Exhibons le bidule clinquant, la futilité qui époustoufle, la dernière trouvaille qui sidère ceux qui ne la possèdent pas ou pas encore.

Aimons à la folie la mode au point d'en changer sans cesse, parlons comme dans les revues féminines au papier glacé. Et, au moment de lâcher les mots magiques, plaçons les doigts de chaque côté de la tête et remuons-les compulsivement : dire *entre guillemets* ne suffit plus, il faut le geste.

Vite, un nouveau La Bruyère ! Qu'il nous régale avec ses *Caractères* moqueurs, ses railleries sur les façons d'être et de paraître. Il dirait que c'est là quelque chose de semblable aux feuilles mortes que le vent d'automne emporte. En attendant cet hypothétique pourfendeur des frivolités d'un jour, des us et costumes pour ainsi dire, le français souffre. C'en est triste comme les regrets d'arrière-saison.

Réputée hier dans le monde entier, la mode de chez nous a pris un coup de vieux, mondialisation oblige. Et son prêt-à-parler nouveau défrise, colportant des « franglaiseries » invraisemblables, tels *pin's* hier et *it bag*¹ aujourd'hui, expressions charabiatiques en anglais. Passez-vous sans difficultés de ces vocables pareils à des fraises tristounettes, que le snobisme pare d'une rougeur appétissante. Pour dire la chose, notre abondance lexicale ne nuirait pas. L'esthétique de nos mots vaut celle des vêtements. Le petit assortiment qui va suivre tient lieu de défilé.



△ Le look a mauvais genre

Dans *La Vie mode d'emploi*, Georges Perec campe un personnage truculent, Cinoc, qui exerce un métier insolite : tueur de mots. Ce « moticide » en élimine des milliers. Du même coup, il fait tomber en désuétude leurs sens multiples, extermination au carré. C'est ce qui se passe avec « look ».

Accusé, levez-vous ! Christian Dior à la barre ! Succès immédiat de sa gamme vestimentaire, et du mot, quand il créa en 1947 sa collection New Look, avec le tailleur Bar et la robe en corolle, qui donnèrent à la femme élégante une nouvelle silhouette. Aussitôt, Carmel Snow, directrice du *Harper's Bazaar*, de s'extasier : « It's such a new look ! », et Marlene Dietrich, Lauren Bacall ou Rita Hayworth d'accourir chez « l'architecte du vêtement² ».

Naquit alors et entra au dico un faux anglicisme.

Les Britanniques n'emploient « look » que pour faire allusion au *regard* de quelqu'un (« I don't like his look » : « Je n'aime pas son regard »).

Est-ce grave ? Oui, parce qu'il faut préserver, aussi, la biodiversité lexicale. Oui, parce que pour dire cette *regardure*, nous avons : *air, mine, apparence, aspect, allure, impression (générale), dégaine, profil, galbe, face, faciès, image, silhouette, maintien, prestance, genre, style, ligne, présentation, physionomie, habitus³, visage, figure, minois, bouille, frimousse, frime* (visage en argot), *bobine, binette, gueule*.

Au total, trente et un mots : autant que de jours dans un mois. Pas mal, non ?

Quant à « relooker », passez-vous-en aussi. Dites : *re-styler, remodeler, reconfigurer, changer d'apparence, refaire, modifier, rajeunir, moderniser, faire du neuf avec du vieux*.

△ People

Peuple, que d'âneries commet-on avec ton nom ! « People », quel terme pompeux pour désigner les *célébrités* ou les *vedettes* !

Si populaires qu'ils soient, les *pipoles* ne font pas peuple du tout. Ils en sont même le contraire par leur notoriété, leur train de vie, leurs extravagances. Des snobinards parlent de « yacht people ».

Le pseudo-anglicisme inutile nous vient de « news people », « press people » ou « people journalism », qu'incarnent chez nous les magazines *Gala* et *Voici*.

Le mot a chassé « establishment », dont il représente la portion spectaculaire,

médiatisée, internationale. Naguère, on disait « jet-set », raccourci de « jet society », qui avait lui-même évincé « high society ».

Les anglicismes se démodent – raison de plus de vous en passer, d’autant mieux que vous pouvez dire : *célébrités, gotha, gens célèbres, gens en vue, gens du monde, mondains, (gens de) la haute, élite supersonique, haute gomme* ou les *crottés* (au Québec), la *fleur de l’élégance* – mot de Balzac, que reprit Stefan Zweig.

▲ Vintage, millésimé ou d’époque ?

L’affectation de modernisme donne au mot *vieux* un sens négatif, péjoratif. D’où le succès de « vintage », qui donne l’idée de jeune, rajeuni, à la page. De quoi est-il question ?

Jadis, lorsqu’ils franchissaient la Manche, nos mots étaient, parfois, mélangés et foulés comme le raisin dans le pressoir sous les pieds des vigneron. Le produit de cette vinification à l’anglaise donna « vintage ». La mixture se forma pour partie sur *vinetier*, « vigneron » (du latin *vinitarius*), devenu en langue de Shakespeare « viniter » puis « vintner », et pour partie sur *vendange* (du latin *vindemia*, d’où *vendémiaire*) ».

Par « vintage » les Britanniques désignent en particulier les grands vins de porto (« a vintage porto »).

Vendangez dans le bon vocabulaire, employez des mots gouleyants, dites un vin *millésimé*, un *grand cru*, une *cuvée prestige*, une *grande bouteille...* de derrière les fagots.

Pour les Français au babil chic, « vintage » – prononcé « vinn’tédje » ou « vinn’téudje » – désigne ce qui est représentatif d’une époque révolue : pantalons pattes d’eph, rouflaquettes d’Elvis Presley, disques vinyle...

Quelque chose de « vintage » n’est pas la copie moderne d’un objet ancien ; c’est ce qui, par son authenticité, son originalité, son faible nombre, prend de la valeur, se bonifie avec l’âge comme les grands vins : film des années 1950, vieille voiture, cliché de Cartier-Bresson...

Suivez l’Académie française, qui donne l’équivalent parfait : *d’époque*.

Dites aussi : *rétro* ou *néo-rétro* (pour le style), *rareté* (pour l’objet) ou, comme écrit sur l’enseigne des boutiques de vieux livres : *rare & ancien*.

💡 **Body, tee-shirt, short**

Haro sur le *body* qui ébaudit ! Dépouillons-nous, en l'ôtant, du faux anglicisme. Les Britanniques disent *body-short*, *body stocking*, *body-suit* ou *bodice*. Ils n'auraient pas l'idée farfelue d'appeler « corps » (traduction de « body ») un sous-vêtement pareil à celui des danseurs, élément indispensable de gymnastique. Ils ne confondraient pas le contenu et le contenant.

Pour désigner cette pièce intime de l'habillement, notre langue offre rien de moins que cinq mots adaptés et expressifs : *corset* (« body-suit »), *justaucorps*, *moulant*, l'excellent *tout-en-un* et le magnifique *dessus-dessous* : tant d'équivalents évocateurs, c'est beau, dis ! On ne saurait trop les recommander aux échotières de la mode féminine, si friandes de termes qui épatent autant que les fringues affriolantes.

« Short » est un faux anglicisme : les Anglais disent « (pair of) shorts » et les Américains désignent par ce mot un caleçon court pour homme. Cette *culotte courte*, de sport ou de vacances, que Marcel Aymé, Roger Nimier et Raymond Queneau eurent la bonne idée d'écrire *chorte*, se nomme *flottant*, *bermuda*, *cuissard* (pour les cyclistes), *boxette* (de « boxer short », pour les boxeurs).

C'est le romancier américain Francis Scott Fitzgerald qui lança en 1920 « tee-shirt ». Le mot, écrit aussi « t-shirt », veut dire littéralement *chemise en forme de T*. Il se remplace par *tricot*, *maillot* (de corps, de coton) ou *marcel*, tenue favorite des joueurs de pétanque. Dans le film *Le Salaire de la peur*, Yves Montand, camionneur, porte un marcel. On peut dire encore *maillot-souvenir*, qui rappelle un lieu, un événement ou qui porte un slogan.

A la différence de *gaminet* créé par le linguiste Jacques Cellard, *maillot* et *marcel* se sont bien implantés dans l'usage.

Les Wallons disent *camisole* ou *camisette*, les Québécois *chandail* ou *gilet*, voire *gaminet*, les Congolais de Kinshasa *singlet*.

A la rigueur, écrivez, comme San-Antonio, *ticheurte*. Osez le mot-valise *tricoton*. *Sur son joli tricoton, on lit* : Parlons français, bordel !

💡 **Has-been**

Raccourci de « one who has been », « quelqu'un qui a été », « has-been » est un faux anglicisme. Que de mots pour le dire ! Au choix et pêle-mêle : *personnalité éclipse*,

*oubliée, déchuée, « hérodiée » (érodée et vieille comme Hérode), diva délaissée, ex, ci-devant, acteur fini, dépassé, au rencart, d'un autre temps, passé de mode, hors de course, son avenir derrière lui, décati, vieille gloire, vieille taupe, ringard, croulant, rangé des voitures... Ou baderne, « personne hors d'état de rendre des services », et bedole, de même sens. Maupassant l'emploie dans *Bel-Ami* : « As-tu vu le patron ? Il n'y a rien de plus drôle que cette vieille bedole. »*

▲ Fashion victim

L'anglais, c'est du français mal prononcé, ironisait non sans raison Clemenceau. Environ la moitié des mots anglais viennent du français ; un bon tiers, du vieil allemand ; le reste, des langues locales parlées par les indigènes, Angles et autres.

Ainsi, nos mots sont souvent estropiés, toujours déformés dans les gosiers britanniques. *Façon* et *victime* l'attestent, qui secrètent « fashion victim ». Un couturier américain d'origine dominicaine, Oscar de la Renta, aurait lancé l'expression. Fichtre !

Chez certaines, c'en est compulsif, jusqu'à rejet du paiement par carte de crédit. Ces personnes *accros de la mode, toquées du dernier style*, multiplient les excentricités jusqu'à mettre des bottes fourrées en été ou s'exhiber jambes nues en hiver. Ces « fashionistas », appelons-les *victimes de la mode*, mieux encore : *esclaves de la vogue, prisonnières du luxe, proies des boutiques chics, dingues des fringues, obsédées de la vêtue, entichées des accessoires clinquants* (sacs, chaussures, bijoux), quoi d'autre ?

Supplanté par *modeuse, modeux*, « fashion victim » subit le sort de l'anglicisme pour dire *démodé* : « old-fashioned ». Mais voici que surgit « fashion week », locution démodable.

▲ Smart

Parmi les idées fausses, il en est une, tenace, selon laquelle nous manquerions de mots pour exprimer ce qui nous vient d'outre-Manche ou d'outre-Atlantique. Le cas de « smart » afflige. Comme si nous n'avions pas *élégant, chic, chicos, classe, classieux, distingué, seyant, coquet, pimpant, sémillant, clinquant, bien sapé, tiré à quatre épingles,*

*habillé comme Brummell, beau comme un saint Georges*⁴...

Après avoir signifié en anglais, au XVIII^e siècle, *bien mis, net, soigné (d'apparence), chic, élégant*, « smart » s'est mis à aussi vouloir dire outre-Manche et outre-Atlantique : *habile, malin, rusé, roublard* ou *intelligent*. Les dérivés de « smart » reçoivent tous une belle et bonne traduction : « smart bomb », littéralement : *bombe intelligente* – en quoi une bombe serait-elle intelligente ? La chose terrifiante se nomme *bombe guidée* ; « smart money » : *argent futé* ; « smart chip » ou « smart card » : *puce* ou *carte à puce*.

Et « smartphone » se remplace par un mot-valise que j'avais créé et que l'Académie française accepta : *ordiphone* (ordinateur + téléphone) : il s'emploie peu, hélas !

☞ Laissez donc Smart, avec une majuscule, à la petite voiture du même nom !

▲ Désignons *design* autrement

Les Anglais combinèrent *dessin* et *dessein* pour nommer « design » un projet ou des formes nouvelles. Les Espagnols disent *designio*, les Italiens *disegno*. Disons *disaine* !

« Design » est flou. Le concept englobe et mélange trois séries de préoccupations : fonctionnelles, esthétiques, commerciales. L'équivalent officiel est *stylique*. On dit aussi *esthétique industrielle, domotique, stylique* qui améliore l'environnement domestique, *fonctionnalisme*, pour le mobilier, *graphisme*.

Selon sa spécialité, le *disaineur* se nomme *graphiste, décorateur, modéliste, fonctionnaliste, ensemblier, concepteur, créateur, stylicien, styliste*.

▲ S'autophotographier, drôle d'idée

C'est la nouvelle vogue digitale contagieuse. Le mot « selfie » se répand. Il vient d'Australie (« self » : soi + « ie », suffixe argotique).

*Je selfie donc je suis*⁵, écrit Elsa Godard, qui titre ainsi son essai sur les métamorphoses du moi à l'ère du virtuel. Cette psychanalyste parle d'*eidolon moïque* (« image éphémère de soi ») à propos du nouveau joujou de l'*Homo connecticus*.

A chose nouvelle, mot nouveau. Comment la nommer en français ? *Autoportrait* renvoie plus à la peinture qu'à la photo numérique. Les Québécois disent *egoportrait*.

Egophoto ou *autocliché* collent davantage à la chose.

Pour désigner parfaitement cette sorte d'amour de soi, son caractère égotiste, surdimensionné, narcissique, décomplexé, pour exprimer le geste compulsif, qualifié par Elsa Godard d'« onanisme selfique », pourquoi pas *photomatronche* ?



CHAPITRE SEPTIÈME

Soigner

L'anatomie, l'hygiène, la santé et la médecine occasionnent plus souvent qu'à leur tour des impropriétés de termes, des confusions cocasses, des perles, telles que *l'infirmier rua dans les brancards* ou *les kinés se sont massés devant la préfecture*. L'ignorance, excusable, du vocabulaire spécialisé justifie les bourdes. Ainsi, une dame écrivit à un *généalogiste* parisien : elle l'avait pris pour un *gynécologiste* ou un *généraliste*. Au lieu de *pneumothorax*, un monsieur parlait sans blaguer de *plume au thorax*. Un autre prit le *laudanum* pour du *lait d'ânon*. On se trompe aisément sur des termes plus pointus. Ainsi, *l'herpétologie* ne désigne pas une branche de la médecine consacrée à l'étude ou aux soins de *l'herpès*, mais celle de la zoologie consacrée aux reptiles. On comprend mieux *gargouillis d'intestin* que *borborygme*. Et *maladie de Charcot* dit plus que *sclérose latérale amyotrophique*.

Les mots des maux peuvent prêter à rire. Comme dans cette anecdote paradoxale :

Un quidam demande au pharmacien : « Auriez-vous quelque chose pour ma *myoclonie phrénoglottique* ? »

Le pharmacien : « Vous voulez dire le *hoquet* ? »

Le client : « Oui, c'est ça, mais à chaque fois j'oublie le nom. »

Louis Farigoule, alias Jules Romains, fait dire au docteur Knock dans le livre du même nom, sous-titré *Le Triomphe de la médecine* et célèbre par l'apostrophe « Est-ce que ça vous chatouille ou est-ce que ça vous gratouille ? » que popularisa Louis Jovet : « La santé est un état précaire qui ne laisse présager rien de bon. » Le français aussi. En voici des échantillons, avec les soins langagiers adéquats.

☠ En ce domaine comme en d'autres, quand un mot est ignoré ou mal compris, on

croit bon d'y ajouter un autre de même sens, pour faciliter la compréhension, comme dans cet énoncé : on fit une **mammographie des seins** à cette malheureuse, qui eut une **hémorragie de sang** à cause de son **ongle incarné dans la chair**, alors qu'elle souffrait d'une **hémiplégie d'un seul côté**.

Pourquoi « mammographie des seins » puisque *mammographie* veut dire « radiographie des mamelles » ? Pourquoi « hémorragie de sang » ? *Hémorragie* (du grec *haima*, « sang ») signifie « écoulement de sang », comme *incarné* veut dire « qui pénètre dans la chair ». Et, conformément à l'étymologie, un *hémiplégique* est « frappé d'un côté », atteint du côté gauche ou du côté droit de la tête. Le cumul des quatre pléonasmes s'évite comme suit : « On fit une **mammographie** à cette malheureuse, qui eut une **hémorragie** à cause de son **ongle incarné**, alors qu'elle souffrait d'une **hémiplégie**. »



▲ Il eut une montée d'adrénaline

L'*adrénaline* (du latin *ad renes*, « près du rein ») est « une hormone sécrétée par les glandes surrénales en réponse à un état de tension, de traumatisme, ou lors d'une activité physique intense, entraînant une accélération du rythme cardiaque, une hausse de la pression artérielle, une dilatation des bronches et des pupilles ». Rien de moins que ça !

Quoique correcte et imagée, l'expression devient agaçante à force d'être ressassée, même si vous variez votre vocabulaire avec *poussée*, *décharge* ou *explosion d'adrénaline*.

Dites, simplement : *son émotion fut intense et soudaine, il se fâcha, il perdit son sang-froid, il se sentit rougir de colère, la moutarde lui monta au nez*.

☞ L'imagination étant sans limites, on dit maintenant d'une dame brusque d'allure : « Elle manque de folliculine. » Et d'un macho : « Il souffre d'un excès de testostérone. »

☠ Un individu gravement blessé

Formés sur le latin *grevis*, qui donna les doublets « grave » et « grief », *gravement* et *grièvement* sont de même sens.

L'usage a cependant établi une nuance dans l'emploi des deux adverbes. On dit : *gravement malade*, mais *grièvement blessé*, *grièvement brûlé*. On dit moins *grièvement atteint*, *grièvement touché*. Et l'on n'entend plus, comme jadis, *offenser grièvement Dieu* ou *quelqu'un*.

☠ Zandicapé

Que les handicapés soient des accidentés de la vie ne suffit pas à leur malheur. Encore faut-il l'accroître en écorchant le mot qui les désigne.

Rappel : *handicapé*, de l'anglais « hand in cape », comporte un *h* aspiré.

Évitez un « *n*-andicapé », des « *z*-andicapés », il était « *t*-handicapé ». Sinon, vous iriez jusqu'à dire des « *z*-haricots », des « *z*-homards », des « *z*-héros » à faire pousser des « *z*-hurlements ».

Au besoin, consultez le dictionnaire. Le « *h* » aspiré y est toujours précédé d'un signe, en règle générale un astérisque.

☠ Rabattre les oreilles

Non, c'est le lapin qui *rabat* ses oreilles ! L'homme *rebat* les oreilles. Autrement dit : il répète à satiété quelque chose à quelqu'un, au risque d'abîmer les oreilles de l'interlocuteur interloqué : *les oreilles rebattues de propos outranciers*, *une histoire rebattue*. Dans *Pour une fois écoute, mon enfant*, Roger Ikor écrit : « Tu prétends connaître toutes mes histoires, dont je t'aurais rebattu les oreilles. »

On confond ici *rebattre les oreilles* et *rabattre le caquet à quelqu'un*, qui veut dire « l'obliger à se taire, le remettre à sa place ».

Moyen mnémotechnique : *il me rebattait les oreilles, aussi lui ai-je rabattu le caquet*.

☠ Aller au docteur

Locution impropre. La correction grammaticale exige que l'on dise : *on va chez le docteur*, qui est quelqu'un, comme *on va au cabinet médical*, qui est quelque chose.

Docteur est un titre, médecin un métier.

Dites : *bonjour, docteur*. Ou : *bonjour, professeur*, s'il l'est. Ne dites pas « docteur ès médecine », mais *docteur en médecine* ou *docteur ès sciences*, ès étant la contraction d'« en les ».

On dit, selon le registre :

- familier : *doc, médico, toubib* (de l'arabe « tabib »), *bobologue, blouzeux, redouteux, guérisseur* ;
- savant : *praticien, omnipraticien, thérapeute, Esculape* (dieu guérisseur des Romains, l'Asclépios des Grecs), *physicien* (au Moyen Age) ;
- technique : *pyjama vert, SAMU* ;
- hospitalier : *interne, clinicien, blouse blanche, patron, mandarin* ;
- péjoratif : *médicastre, charlatan, Diafoirus, Purgon*⁶ ;
- insultant : *merdicus*, déformation de *medicus*, « médecin ».

☠ Les orteils du pied

Oh, le vilain pléonasma ! Il n'est d'orteils que des membres inférieurs. En revanche, *doigts de la main* n'a rien de pléonastique puisqu'il y a les *doigts de pied*, chacun ayant cinq orteils.

Il est étonnant que le pied ait un nom pour qualifier l'ensemble des doigts alors que la main n'en a pas.

☠ Bâillant la bouche ouverte, cet individu avait des lèvres lippues

Comment pourrait-on « bâiller bec fermé » ?

Bâiller signifie « ouvrir involontairement la bouche ».

Lippe désigne « la lèvre inférieure épaisse et proéminente ». Est *lippu* « celui qui a de grosses lèvres » : *une bouche lippue, un individu lippu*.

L'expression figée *lèvres lippues* est un pléonasme.

Récrit correctement, l'énoncé ci-dessus est : *cet individu à la bouche lippue bâillait*.

Pour vous en souvenir, pensez à *franche lippée* et à *faire la lippe* : boudier, faire la moue.

☞ Ne confondez pas *bâiller* avec *bayer*, « perdre son temps en regardant niaisement en l'air » (*bayer aux corneilles*), et *bailler*, « donner ».

☠ Le tendron d'Achille

Le point faible du héros grec de la guerre de Troie était le *talon*, confondu à tort avec le *tendron*. La légende d'Achille vaut d'être brièvement racontée. Sa mère, Thétis, le plongea dans le Styx, fleuve des Enfers, afin que son corps devînt invulnérable. Elle le tint par une *cheville*, qui ne fut pas trempée dans l'eau. Le talon resta celui d'un mortel. D'où le *tendon d'Achille*, gros tendon du talon, appelé aussi *tendon calcanéen*. Il reçut là la flèche funeste de Pâris, guidée par Apollon. L'expression *talon d'Achille*, pour exprimer une faiblesse, vient, bien sûr, de là.

☞ Le point faible d'Achille, son point vulnérable n'était pas davantage le *tendron*, « jeune fille en âge d'être aimée, relativement à un homme bien plus âgé qu'elle ».

☠ Jeter un œil

Non, l'œil n'est pas un produit jetable. Mais au pays des borgnes linguistiques, les aveugles langagiers sont rois.

Pour elliptique qu'elle soit, ou influencée par *jeter le mauvais œil*, la locution est fautive... sauf si on ne tient pas à la prunelle de ses yeux ou que l'on veuille appliquer à la lettre cette parole de l'Évangile : « Si votre œil droit vous est un sujet de scandale, arrachez-le » (Matthieu, XVIII, 9 ; Marc, IX, 47). Sinon, *jetez un coup d'œil*.

☠ Bouchons d'oreilles jetables

Le boucan des moteurs d'avion gêne le sommeil des passagers durant les vols long-courriers. Aussi la compagnie Air France distribua-t-elle des « bouchons d'oreilles jetables » (*sic*). Mot à mot, cela se comprend comme : après utilisation, jetez l'oreille !

Même si l'on saisit le sens, mieux vaut dire « bouchons jetables d'oreilles ».

On est rassuré d'apprendre que certains fabricants préfèrent commercialiser des *protections auditives jetables*. Mais la locution pousse-au-crime court toujours.

☠ Il développe une pathologie inquiétante

Par abus de langage ou erreur d'étymologie, on substitue de plus en plus « pathologie » à *maladie*. A ce compte-là, les médecins s'appelleront bientôt des *pathologues*.

Pathologie, « examen des passions » en grec, est formé sur *pathos*, « passion » (*la passion du Christ*), « souffrance », puis, par extension, « affection, maladie ». Ce mot désigne « la science qui a pour objet l'étude des maladies, leurs causes, leurs manifestations, leurs conséquences : lésions, troubles... » : *pathologie mentale, pathologie moléculaire, pathologie clinique, physiopathologie...*

Cependant *-logie* désigne aussi des spécialistes : *cancérologue, dermatologue, pneumologue...*, concurremment à *-atre* (du grec *iatros*, « médecin ») : *gériatre, pédiatre, psychiatre...*

Quoi qu'il en soit, le mot savant se répand comme un feu de broussailles. Le politologue Alain Duhamel dévergonde encore plus le mot. Sa dissertation sur le mal français s'intitule *Les Pathologies politiques françaises*. Et, dans *Le Figaro* du 8 avril 2017, une normalienne parle d'une « pathologie de la démocratie ». Préférons *grand corps malade*.

☞ Le suffixe *-logie* a été désinvesti de sa signification première. Il désigne à présent autre chose que « l'étude, la science de ». Tout a commencé avec *technologie* pour dire « techniques, techniques de pointe, techniques avancées ».

☠ Jouis d'une mauvaise santé

A l'inverse, souffre-t-on d'une bonne santé ?

On *jouit* d'une belle vue, d'une bonne situation, de ses rentes, de ses biens, de ses facultés intellectuelles, de son corps, jamais d'une mauvaise santé, sauf à être masochiste ou détraqué. Beaumarchais : « Posséder est peu de chose ; c'est jouir qui rend heureux. »

Dites : *souffrir d'une santé médiocre, en pâtir, être en mauvaise santé, affecté par telle maladie, maladif, égroting, cacochyme, valétudinaire.*

Venu du latin *gaudere*, « se réjouir », *jouir* n'implique que des choses positives, heureuses, délectables – en un mot : jouissives. C'est avoir du plaisir, se procurer des sensations agréables, tout le contraire de la souffrance. C'est Eros contre Thanatos, dirait Freud. Songez à *godemichet*, de *gaude mihi*, « réjouis-moi ».

☠ Infractus du myocadre

Cette locution est doublement fautive.

Sous l'influence de « fracture » circule le barbarisme *infractus*, prononcé, voire écrit, à la place d'*infarctus*, qui signifie « lésion d'une artère coronaire ».

L'*infarctus*, du latin *fartus*, « ce qui remplit », est un « infarcissement » (de *farcire*, « remplir ») des artères nourricières du muscle cardiaque, le *myocarde* (du grec *mus*, « muscle », et *kardia*, « cœur »). Ces artères coronaires sont obturées par une « farce » faite de sang coagulé.

On dira, bien sûr, *infarctus du myocarde*.

▲ Le faiseur de pas

Invention capitale, nom explicite. Ce *faiseur de pas* (« pace maker ») règle la marche du palpitant, rythme ses battements en cas d'insuffisance, sauve la vie.

Au lieu de « pacemaker », dites : *stimulateur cardiaque* ou *stimulateur, pile cardiaque* ou *pile*.

Les chirurgiens et les médecins l'expriment techniquement : *défibrillateur automatique implantable* ou *DAI*.

Les poètes aimeront la métaphore *sentinelle du cœur*, les amateurs de néologismes *acticœur*, antonyme de *pète-cœur*, « crise cardiaque ». Et *requincœur* devrait vous plaire.

☠ **Un type borderline**

Sortez de son contexte un terme étranger. Cuisinez-le à différentes sauces. Faites-en quelque chose d'indéfini comme *schmilblick*, en moins drôle. Vous impressionnerez. Dites : ce type est « borderline ». En anglais, cela signifie *ligne de démarcation, frontière, limite*. Pourquoi ne pas dire « ce type est limite », ce qui n'est déjà pas bien correct (limite n'est pas un adjectif). Car à partir de l'image d'un *homme qui marche sur la crête* entre deux précipices, on a déduit l'idée de *brindezingue*.

Même si le type « borderline » reste fréquentable, dites, pour être compris, qu'il est à *deux doigts de franchir la ligne jaune, de dépasser les bornes, d'outrepasser le convenable, déroger à l'acceptable, bousculer les choses convenues, enfreindre la bienséance, heurter la bien-pensance...* Ou de *marcher à côté de ses pompes, péter un câble, fumer la moquette, bouillir de la cafetière, onduler du trottoir, être fêlé du melon, atrophié du bulbe...*

Laissez aux psychiatres d'outre-Atlantique « borderline case ». Cette notion s'applique à un malade souffrant d'un trouble de comportement grave, caractérisé par une instabilité émotionnelle prononcée. Dites *état-limite* pour qualifier ce trouble psychique, situé à mi-chemin entre la névrose et la psychose (d'où l'image de l'homme sur la crête).

☠ **A-t-il retrouvé la vue ?**

Non, il l'a *recouvrée*. Le latin *recuperare* a donné, presque tel quel, *recupérer*, doublet savant de *recouvrer*. On *recouvre* la santé, mais, en cas de rechute, on *retrouve*, au besoin, l'hôpital.

☞ On abuse des verbes en les faisant précéder de *re* ! A n'employer que si l'action se répète ou si l'on retourne à la situation initiale ou habituelle : *on rouvre le magasin* (et

non « réouvre »). Hormis le cas de duplication, évitez « rajouter », « rallonger », « remplir », « rentrer » ou, pire, « re-rentre » ! Dites : *ajouter, allonger, emplir, entrer*.

Pour rentrer quelque part, il faut d'abord en être sorti : *rentrer la langue dans la bouche*. Bon modèle, le discours d'André Malraux au Panthéon, en 1964 : « Entre ici, Jean Moulin, avec ton terrible cortège... »

☠ Des sentiments mitigés

Est-ce à cause du *mitigeur* qui règle la température de l'eau pour en atténuer la chaleur, la rendre supportable à la peau, qu'on se méprend sur le sens de *mitigé* ?

Venu du latin *mitis*, « doux », *mitigé* s'emploie comme terme médical, signifiant « ce qui adoucit, calme, atténue, tempère une douleur ».

Par extension : « ce qui édulcore, rend plus doux, supportable, moins rigoureux », « ce qui est tiède ». Dans *La Chartreuse de Parme*, Stendhal parle de « demi-mots pour mitiger l'annonce fatale ». Dans une *Lettre à Alain Bosquet*, Roger Caillois écrit : « La contradiction que j'ai tenté de mitiger ou de dissimuler. » Et le Code pénal ordonne : « Nul crime ou délit ne peut être excusé, ni la peine mitigée, sauf dans les cas ou dans les circonstances où la loi permet de lui appliquer une peine moins rigoureuse. »

On tient à tort *mitigé* pour un équivalent chic de « mélangé », « mêlé », « varié », « contradictoire », « fluctuant », « partagé ».

☠ Dans la solution de continuité, il n'y a pas de continuité

Le sens des mots n'est pas toujours celui auquel on pense. *Solution de continuité* le montre.

En médecine, la *solution de continuité* est la « séparation de tissus normalement contigus », telle la rupture des ligaments ; en chimie, l'action qui consiste à dissoudre un solide dans un liquide, comme lorsqu'on absorbe un café sucré. Quand le nez coule, on prend du *soluté physiologique*.

Comprenons bien l'expression. « Solution » signifie « rupture, action d'interrompre,

de séparer, de couper ». La *solution de continuité* est donc une *rupture de continuité*. Le mot vient du latin *solutum*, de *solvere*, « rompre » (*pontem solvere* : « rompre un pont »), d'où *dissous*, *dissolu*, *dissolution*. C'est « l'interruption de la continuité des choses », qu'elles soient concrètes ou abstraites, et non leur continuation. Le philosophe Henri Bergson écrivait : « Il faut une solution brusque de continuité, une rupture avec la mode. »



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 J'ai une affection sans infection

Au sens médical, l'*affection* est « un processus morbide, donc une maladie, quelle qu'elle soit, considéré dans ses manifestations actuelles plutôt que dans ses causes ». Une *affection de longue durée*. Le diabète est une *affection chronique*. Elle peut être *maligne* ou *bénigne*.

L'*infection* est « une pénétration dans l'organisme de germes pathogènes, avec les troubles qui en résultent ». C'est une *contamination*, une *souillure infectieuse*. *Infection microbienne*, *infection virale*, *foyer d'infection*.

☞ Cependant, un lieu n'est pas « infecté » mais *infesté* de moustiques.

💡 Courbatu ou courbaturé, que dire ?

On disait jadis d'un cheval épuisé par sa course qu'il était *battu de court*, raccourci en *courbatu* (de *courbattre*, verbe disparu). Dans la galopade, l'adjectif perdit un *t*.

Le sens de *courbatu* s'étendit aux hommes. Une fatigue douloureuse éprouvée après un effort physique prolongé ou violent, ou résultant d'un état fébrile, s'appela *courbature*, qui donna *courbat(t)urer*.

Dites *je suis courbatu* ou *je suis courbaturé*. André Gide, dans *La Porte étroite* : « Le jour suivant, je me réveillai courbaturé. »

💡 Accident et incident

Pris parfois l'un pour l'autre, ces deux mots diffèrent par le sens :

- un *accident*, du latin *accidens*, « ce qui survient », est un événement fortuit provoquant des dommages ;
- un *incident*, du latin *incidens*, « ce qui tombe dedans », est également un événement fortuit, mais qui aurait pu provoquer un dommage ;
- un *incident critique* est celui qui a failli provoquer un accident. En aéronautique, c'est un *risque de collision*.

👉 *Accidentologie* est formé à l'aide d'*accident* et du très productif suffixe grec *-logie*, « étude, science ». L'*accidentologie*, c'est l'étude des accidents de la circulation dans leurs différents aspects. Ne donnez pas à ce nom le sens restreint de « statistiques concernant les accidents ». Evitez également la propension actuelle qui en fait un synonyme pompeux autant qu'erroné d'« accident ».

💡 Mettez-vous sous la dent ceci :

Vous ferez dans la dentelle en distinguant :

- *dentition* : formation des dents, leur processus d'éruption (sortie naturelle) et d'évolution : *cet enfant présente un retard de dentition* ;
- *denture* : ensemble des dents d'un homme, d'un animal : *la denture d'un requin* ; découpeure en forme de dents : *la denture d'un timbre de collection, d'une scie, d'un engrenage, d'une pièce mécanique*¹ ;
- *dentisterie* : étude et pratique des traitements médico-chirurgicaux des dents (appelées aussi *odontologie*, discipline distincte de l'*odontostomatologie*) ;
- *dentellerie* : fabrication et commerce de la dentelle.

💡 Le cervical n'est pas cérébral

En se creusant le cervelet, on distingue :

- *cervical* – du latin *cervix, cervici*, « cou, nuque » –, « ce qui appartient à la nuque, à la région du cou, ce qui s'y rapporte » : *muscle cervical, vertèbres cervicales, arthrose cervicale* ;
- *cérébral*, de *cerebrum*, « ce qui a rapport au cerveau, à l'intellect, aux idées » : *l'écorce cérébrale, une congestion cérébrale, les mots croisés sont un loisir cérébral* ; « ce qui est vivant par l'esprit, les idées » : *cet intellectuel est un cérébral pur.*

💡 Le fœtus est-il un embryon ?

On confond souvent ces deux mots, ainsi définis :

- *embryon* : chez la femme enceinte, produit de la segmentation de l'œuf jusqu'à la huitième semaine du développement dans l'utérus ;
- *fœtus* : chez les êtres vivants, produit de la conception qui se développe dans l'utérus à partir de la neuvième semaine.

💡 L'énigme du sphincter

Langues universelles, le latin et le grec présentent l'immense avantage que les médecins du monde entier puissent parler de la même chose.

Ainsi, dans le système digestif, on trouve, après l'estomac, le *duodénum*, le *jéjunum* et le *cæcum*, le *rectum*, du latin médical *intestinum rectum*, « intestin droit ». Ce dernier constitue la partie terminale du gros intestin, avec au bout l'*anus*, dont l'orifice s'appelle *sphincter*, lequel se ferme en se contractant. *Sphincter anal. Sphincter vaginal.*

Court dialogue conjugal :

- Chérie, j'ai mal aux yeux. Je vais au yeutiste.
- On ne dit pas « yeutiste », mais oculiste.
- Je sais où j'ai mal.

☠ Une overdose

Cet anglicisme court les rues. On sait qu'il désigne la *prise excessive* de drogues dures, mais aussi, accidentellement ou non, de médicaments, d'alcool, d'aliments à effets toxiques, avec risque d'empoisonnement, voire volonté de suicide.

Dites : *surdose, abus, au-dessus de la dose normale, quantité autorisée dépassée.*

D'un excès de travail, dites : *surrégime*. Pour le reste : *ça suffit ! basta !*

☠ La morbidesse n'est pas macabre

- *Morbide* signifie « maladif », « malsain » : *une curiosité morbide*. Par extension : « ce qui flatte les goûts dépravés » : *des goûts morbides, un spectacle morbide*.

- *Macabre* se rapporte à la mort ou l'évoque : cadavres, squelettes, représentations. *La Danse macabre* de Saint-Saëns.

Confusion explicable par le fait que l'on entend « mort » dans « morbide ». Or, on occulte la mort. On l'évite autant que le trépas, que l'on craint. On périphrase : *il a rendu son dernier soupir, il nous a quittés* ou, double périphrase, *il s'est éteint des suites d'une longue maladie* au lieu de : « il est mort d'un cancer »... quoiqu'on ne meure, techniquement parlant, que d'un arrêt du cœur.

La Rochefoucauld l'a écrit : « Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement. » Plus gai, le cinéaste Melville, à qui l'on demandait un jour quel serait son plus grand désir, répondit : « Devenir immortel, et puis mourir. »

☠ Le symptôme du syndrome

Mot à la mode confondu avec *symptôme*, *syndrome* s'emploie à propos de tout et de n'importe quoi. Syndrome par-ci, syndrome par-là.

Qu'est-ce au juste ?

Médicalement parlant, un *symptôme* est une « lésion ou un trouble ressenti par une personne : vertige, douleur... » tandis qu'un *syndrome* est « une association de plusieurs *symptômes*, un ensemble de signes ou d'anomalies caractérisant une affection et formant

une entité clinique reconnaissable » : *syndrome clinique, syndrome biologique*.

Au sens figuré, un *syndrome* est un ensemble de signes révélateurs d'une situation jugée mauvaise : le *syndrome de Stockholm* (phénomène psychologique qui voit des otages développer de l'empathie pour leurs geôliers).

💡 Tension ou pression artérielle ?

Les deux substantifs disent ici la même chose.

- *Pression* : « force qui agit sur une surface donnée ».
- *Tension* : « force qui agit de manière à séparer, à écarter les parties d'un corps ».

C'est pourquoi les médecins les emploient indistinctement.

La *pression* ou *tension* artérielle « mesure la force exercée par le sang pompé par le cœur contre les parois des artères ».

On prend la *tension artérielle*. Elle se mesure au *sphygmomanomètre*, couramment appelé *tensiomètre*.

💀 Cachet, comprimé, tablette, pastille, capsule, gélule, pilule, est-ce du pareil au même ?

Vers 180 après J.-C., un médecin de l'Antiquité grecque, Galien, établit la première classification des médicaments. On appelle *galénique* l'art de « mettre en forme » leur substance active. Cette mise en forme se présente comme suit.

- *Cachet* : « enveloppe de pain azyme dans laquelle on enferme un médicament en poudre », littéralement *cacheté*.
- *Comprimé* : « pastille pharmaceutique faite de poudre comprimée » avalée, croquée ou dissoute dans l'eau. Sa consistance solide s'obtient en agglomérant par *compression* des particules de poudre.
- *Capsule* : enveloppe soluble de médicaments liquides.
- *Tablette* : médicament solidifié, présenté en petites plaques de forme rectangulaire.
- *Pastille* : petit comprimé rond et sucré, qui fond dans la bouche.

- *Pilule* : médicament façonné en forme de petite boule destinée à être avalée.

- *Gélule* ou *capsule dure* : forme obtenue par répartition des poudres dans une enveloppe de forme cylindrique à base hémisphérique renfermant une unité de prise du médicament.

- *Capsule molle* : elle est constituée d'une enveloppe épaisse, d'un seul bloc et de forme variable, renfermant une unité de prise. L'enveloppe est faite d'une gélatine élastique. Le contenu est pâteux ou liquide, conservé à l'abri de la chaleur.

☠ **Drastique ou draconien ?**

Ces deux mots passent à tort pour synonymes. Leur proximité de sens y contribue.

- *Drastique* signifie « ce qui purge » : *l'aloès et la coloquinte sont des purgatifs drastiques*. Malencontreusement, c'est l'acception anglaise qui prédomine pour signifier : « énergique » ou « contraignant ».

- *Draconien* désigne « ce qui est très dur » ou « d'une excessive sévérité » en parlant des lois. Le mot renvoie au septième siècle avant J.-C. et au législateur athénien Dracon. Ses textes prévoyaient pour la plupart des punitions la mort, et pour la plus douce la mise en esclavage.

☠ **Déodorant/désodorisant**

Ne vous trompez pas d'endroit ! Le déodorant, c'est pour les aisselles ; le désodorisant, pour les toilettes et autres lieux qui peuvent puer. Même s'ils relèvent du même verbe (*désodoriser*) et du même nom d'action (*désodorisation*), le premier s'applique aux odeurs corporelles, le second aux mauvaises odeurs dans un local.

A *déodorant*, les publicitaires préfèrent *anti-transpirant*, *antiperspirant* ou *antisudoral*. Les Québécois disent *antisudorifique*.

Quant au *désodorisant*, les marchands de réclames recourent à *vaporisateur d'atmosphère*, euphémisme doublé d'un pléonasme.

Pour désinfecter ou parfumer une maison, brûlez du *papier d'Arménie* !

☠ Venimeuse ou vénéneuse ?

Belle sonorité, adjectifs funestes : empoisonnement ou morsure ?

Les deux viennent du latin *venenosus*. Au sens propre, *vénéneux* signifie « qui contient un poison », « dont l'ingestion empoisonne », et *venimeux*, « qui a du venin » : *les plantes vénéneuses, l'araignée venimeuse. Venimeux* se dit au figuré d'une personne méchante ou haineuse : *un confrère venimeux*.

Songez à l'expression figurée *in cauda venenum* : « le venin dans la queue [du scorpion] », saillie perfide à la fin d'un discours ; et à ce conseil que donnait Cavanna : « Il est dangereux de se baigner moins de trois heures après avoir mangé des champignons vénéneux. »

☠ Une maladie psychiatrique

C'est fou, cette expression ! On la comprend, bien qu'impropre.

Dites *maladie psychique*. Celle-ci se soigne, le cas échéant, mais pas nécessairement, dans un *hôpital psychiatrique*.

☞ Dans un hôpital psychiatrique, on *soigne* (*iatros*, « médecin » en grec) *l'esprit* (*psychè*). Autrefois, on disait *asile d'aliénés* ou *asile* : *on va t'enfermer à l'asile*.

Alphonse Allais affirmait que, dans un asile, la seule différence entre les *internes* et les *internés*, c'est un accent aigu.

💡 Psychologue, psychiatre, psychanalyste, psychothérapeute

Ces quatre types de professionnels de la santé mentale se distinguent par les conditions d'accession au métier et les domaines de compétence. On hésite sur leurs fonctions respectives puisque ces « psys » peuvent les cumuler, les psychologues-thérapeutes en particulier.

- Le *psychologue* n'est pas médecin. Il ne peut prescrire des médicaments. Outre une compétence psychothérapeutique générale, il peut être spécialisé en thérapie familiale,

cognitivo-comportementale ou interpersonnelle, ou en psychanalyse.

- Le *psychiatre* est d'abord un médecin habilité à prescrire n'importe quel médicament et à délivrer une feuille de soins pour une prise en charge. Spécialisé en psychiatrie, il traite des maladies mentales sérieuses : schizophrénie, maladie bipolaire ou psychose maniaco-dépressive, autres psychoses... C'est un spécialiste en l'âme à tiers... !

- Le *psychanalyste* est un psychiatre ou un psychologue de formation, avec parfois une formation avancée en sciences humaines (philosophie, sociologie), voire cette seule formation. Il utilise des techniques d'analyse des paroles rapportées par l'*analysant* (et non le *patient*²) pour les décrypter selon son école d'origine (Freud, Jung, Lacan...).

- Le *psychothérapeute* peut faire une psychothérapie.

- Seuls les psychiatres et les psychologues cliniciens détiennent un titre de psychothérapeute, les autres doivent attester d'une formation telle que définie par un décret.

Une douleur oppresse, un tyran opprime

Gardez-vous de confondre ces deux verbes : *Opprimer* a un participe passé substantivé : *opprimé* (les opprimés), et *oppresser* donne un substantif : *oppression*.

Les deux verbes se rejoignent, au propre et au figuré, pour signifier « étouffer ». Proches par l'étymologie, ils diffèrent cependant par leurs autres sens.

- *Opprimer* vient du latin *opprimere*, « presser, comprimer », mais aussi « faire pression sur, accabler ». *Opprimer*, c'est « accabler par violence, par abus d'autorité, soumettre à une autorité excessive et injuste ». C'est asservir, assujettir, écraser, tyranniser : *on opprime les hommes, la conscience, la liberté. Staline opprima les Russes.*

- *Oppresser* est tiré d'*oppressum*, du même verbe latin *opprimere* : *une douleur lui oppresse la poitrine. Oppresser*, c'est « gêner, tourmenter » : *le poids des souvenirs l'opprime.* Dans le langage médical, il signifie « serrer dans la région de la poitrine de manière à gêner la respiration » : *la trop grande chaleur l'opprime, la crise d'asthme l'a opprimée toute la nuit.* Par extension, *oppresser* signifie « accabler » : *un violent chagrin l'opprime.*

Opprimer demande pour sujet des personnes ou des institutions. Il évoque l'autorité tyrannique exercée par ces personnes, ces institutions : *un tyran opprime ses sujets, lesquels vivent sous l'oppression.*



Circonvolution ou circonlocution ?

Encore une source d'hésitation et un cas fréquent de confusion des termes.

- Une *circonvolution* constitue « un enroulement ou une sinuosité autour d'un axe central » : *décrire des circonvolutions*. Le mot est connu surtout à cause des planches d'anatomie, où l'on montre les *circonvolutions du cerveau*, c'est-à-dire « les replis sinueux du cortex, en forme de bourrelets ».

- Une *circonlocution*, c'est une manière de parler par périphrase, avec des ambages, par des détours prudents, de façon indirecte, enveloppée, alambiquée. Bref, c'est tourner autour du pot.

Voici une façon mnémotechnique de distinguer ces deux substantifs : *les politiciens ont le chic pour mobiliser les circonvolutions de leur cerveau pour balancer les circonlocutions de leurs discours*.



-
1. Ce barbarisme signifierait « sac qu'il faut posséder ».
 2. A lire : *Dior* par Mats Gustafson, Rizzoli, 2017.
 3. Mot latin signifiant « manière d'être ». On l'emploie au sens médical d'« apparence générale du corps en tant qu'indication d'un état général de santé ou de maladie », et, au sens sociologique, de « manière d'être d'un individu, liée à un groupe social, se manifestant dans l'apparence physique (voix, maintien, vêtements) ».
 4. Parce qu'on le représente vêtu de beaux habits terrassant le dragon.
 5. Albin Michel, 2016.
 6. Surnom des deux mauvais médecins, complaisants et pédants, que ridiculise Molière dans *Le Malade imaginaire* : *Diafoirus* : formé sur le grec *diaphoros*, « différent, qui surpasse les autres », et *foireux*, du latin *foria*, « diarrhée »). *Purgon* : allusion aux *purges* et *purgatifs*.

CHAPITRE HUITIÈME

Manger

Lors d'un dîner officiel à l'Élysée, une dame est assise à côté d'un haut personnage africain francophone. Devant le premier plat, elle dit à son voisin : « Y a bon miam-miam ? » L'interpellé ne répond pas, politesse et diplomatie obligent. Puis le sommelier sert un prestigieux château-margaux. La Française lance alors : « Y a bon glouglou ? » L'Africain flegmatique se tapit de nouveau dans son mutisme. C'est alors que le chef de l'État présente cet hôte étranger et l'invite à dire quelques mots. Le dirigeant africain se lève et improvise un discours éblouissant dans un français parfait. Il se rassoit sous les applaudissements nourris et admiratifs. Il adresse enfin la parole à la malotruie et lui dit : « Y a bon bla-bla, n'est-ce pas ? » C'était Léopold Sédar Senghor, normalien, agrégé de lettres et académicien.

Le miam-miam et le glouglou occasionnent le bla-bla, beaucoup de bla-bla. Parlons-en, justement.



Avez-vous grand faim ou très faim ?

Pour commencer, un peu de grammaire historique. En vieux français, l'adjectif « grand », du latin *grandis* (même forme au masculin et au féminin) et *grande* (neutre), qualifiait le substantif. D'où *grand-mère* et non « grand'mère », puisqu'il n'y a pas

d'élision du « e », et des *grands-mères* au pluriel, et non, comme on l'écrivait jusqu'au ^{xx}e siècle, « grand'mères ». Cf. Charles Perrault dans *Le Petit Chaperon rouge* : « La bonne Mère-grand, qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria : “Tire la chevillette et la bobinette cherra³.” »

Ecrivez, avec un trait d'union : *grand-faim*, *grand-soif*, *grand-peine*, *grand-messe*, *grand-œuvre* ou la *grand-place* de Bruxelles.

Très est un adverbe d'intensité. En français ancien et classique, il qualifiait seulement des adjectifs, des participes passés ou des adverbes : *très bon*, *très assuré*, *très facilement*. Ou encore des expressions employées adjectivement : *très au courant*, *très collet monté*. Mais il s'employait aussi devant un adjectif substantivé : *il fait très froid*, *j'ai très mal*. Ce n'est qu'en français moderne qu'un élargissement se fait à certains substantifs dans la langue courante et chez les meilleurs écrivains, comme Proust, qui n'hésitaient pas à enfreindre la vieille règle : *très faim*, *très soif*, *très sommeil*, *très envie*.

Conclusion : libre à vous de dire : *j'ai très faim*, surtout si c'est vrai.

Mange ton assiette !

Combien d'enfants de France subirent cette injonction ! Les parents attentionnés étaient ô combien soucieux de voir leur progéniture grandir en bonne santé. Suivi à la lettre, l'ordre aurait eu des conséquences dommageables : dents cassées, pire, une occlusion intestinale.

Ces parents bienveillants eussent mieux dit : *mange ta soupe !, vide ton assiette !, finis tout !*

On *mange la soupe* ; issue du latin tardif *suppa*, la soupe est étymologiquement une « tranche de pain trempée dans du bouillon ». *Tremper la soupe*, c'est verser le bouillon sur les morceaux de pain.

Le *potage* se mange aussi : il contient des aliments cuits dans un « pot ». Mais *on boit un velouté*, lequel est liquide.

Saupoudrer de sel le riz pilaf macéré dans du vinaigre de vin en mâchant du chewing-gum

Des pléonasmes se cachent parfois derrière des mots « démotivés », autrement dit ayant perdu leur sens originel.

- *Saupoudrer* signifie « poudrer avec du sel ». Par extension, on peut saupoudrer de sucre, de farine, de chapelure, etc.

- *Pilaf* signifie « riz » en turc⁴. Nul ne le sachant, le pléonasme n'apparaît pas. *Pilaf* suffirait, ou *riz à l'ottomane*, pour désigner ce plat de riz revenu dans l'huile avec des oignons, cuit ensuite au four ou à la cocotte, accompagné de viandes et de légumes. Succulent !

- *Vinaigre de vin*, c'est, évidemment, du « vin aigre ». Or, on trouve du *vinaigre de cidre*, *de bière*, *de miel*, *de framboise*... Le pléonasme se transforme ici en oxymore masqué.

- *Mâcher du chewing-gum*, c'est, mot à mot, « mâcher de la gomme à mâcher ». Dites comme les Suisses et les Belges : *mâcher un chiclet*.

💡 Cari ou curry ?

Souvenir de trois siècles d'Indes françaises, le mot tamoul « caril » s'orthographiait *cari* dans mon *Larousse universel* de 1922. J. M. G. Le Clézio écrit *cari d'agneau*.

Ce sont les restaurants indiens qui ont répandu en France, à tort, la graphie anglaise *curry* pour désigner ce mélange d'épices séchées et moulues ainsi que les plats préparés avec.

👉 Le *cari* est indien, la *Curie* romaine et *Curie* (Marie) polonaise.

💀 Soulever un lièvre

Les chasseurs *lèvent le lièvre* : ils le débusquent de son gîte, le premier qui le voit ayant le plus de chances d'abattre la pauvre bête.

Par extension de sens et métaphore : *on lève un lièvre* quand on voit avant les autres une difficulté imprévue, une chose ennuyeuse, un casse-tête, une question embarrassante, qu'on soulève à l'improviste. Jadis, on disait, joliment : *C'est là que gît le lièvre*.

🔦 Œnologie comme économiste

A la différence du digramme⁵ soudé *œ* lorsqu'il est immédiatement suivi d'un *u* (bœuf, cœur, manœuvre, mœurs, œuvre, sœur...), *œ* suivi d'une consonne dans un mot d'origine grecque se prononce « é » et non pas « eu » : *cœlacanthe*, *cœlioscopie*, *fœtus*, *œcante*, *œcuménique*, *œsophage*... *Idem* pour les noms propres : *Œdipe*, *Œta*, *Phœnix*, *Phœbé*...

Tout le monde fait la faute en disant « *eucuménique* », curés compris. Comme souvent, l'usage a bousculé la règle. Du coup, certains dictionnaires donnent les deux prononciations. Ils admettent, par exemple, « *eunologue* » au lieu de « *énologue* » (pour *œnologie*) ou « *eudème* » au lieu de « *édème* » (pour *œdème*).

En revanche, « *œ* » se prononce « eu » dans des mots germaniques (*læss*, *rœngten*...), alémaniques (*fœhn*, *rœsti*) et nordiques (*œrsted*...).

🔦 Ce n'est pas ma tasse de thé !

L'humoriste Pierre-Jean Vaillard disait : « Je sais maintenant pourquoi les Anglais préfèrent le thé : je viens de boire leur café. »

Était-ce l'ambassadeur de France à Londres qui, vers 1900, popularisa *Ce n'est pas ma tasse de thé* ? Ou un hommage à la perfide Albion ? L'expression bizarre surprend dans la bouche des Français pour dire *ce n'est pas mon domaine (préféré)*, *ce n'est pas ce que je préfère*, *ce n'est pas mon truc*.

Selon nos goûts, notre âge ou l'heure, nous portons à nos lèvres une tasse de café ou de chocolat, un verre de vin, de gnôle ou d'anisette, une coupe de champagne, une chope de bière...

Ce n'est pas mon verre de beaujolais ferait davantage couleur locale.

La bizarrerie se double parfois d'une anomalie : certains utilisent la locution britannique de façon erronée pour dire : *c'est le cadet de mes soucis* ou *ce n'est pas le plus tendre de mes soucis*.

🔦 Prendrez-vous un bitter ?

Et si l'on disait *amer*, comme l'amer Picon® ou l'amer Zoulou d'avant-guerre, puisque le *bitter* est une *boisson amère* ?

D'origine néerlandaise, *bitter* signifie « liqueur apéritive fabriquée à partir de l'infusion de plantes amères ». Or, en anglais, il désigne un type de bière, la « pale ale », brassée avec des malts clairs et du houblon, le tout concocté avec des levures de haute fermentation.

Dans un pub, si vous demandez un *bitter* on vous servira non pas un Americano® ou un Campari® mais une bière blonde dorée, une *ale* !

💀 Le boucher est fermé

Serait-il obtus... ou constipé ?

Pour surprenante qu'elle soit, l'expression se comprend. Il n'en demeure pas moins que sa tournure elliptique est ambiguë. Surtout, elle est grammaticalement fautive puisque l'adjectif se rapporte au sujet (le boucher) et non à l'objet (la boucherie).

Il faudrait donc, logiquement, dire : *la boucherie est fermée*.

💡 To beef or not to beef

Même si l'anglicisme *beefsteak* a été francisé à moitié et que *bifteck* a acquis une autonomie par rapport à l'animal dont il procède, dire « bifteck de cheval » s'avère sinon absurde, du moins une curiosité puisque le mot vient de *bœuf* et de *steak* (tranche).

La « tranche de bœuf de cheval » enrichit la gamme des oxymores. Existerait-il des « horse-steaks de bœuf » ? Et, *rosbif* étant la francisation de « roast-beef », trouverait-on des « rosbifs de mouton » ?

Exigez, si vous en raffolez, une *tranche de cheval* pareille à une *tranche de bœuf* (« bifteck »). Mais ne demandez pas un « bifteck de viande », sauf à commettre un pléonasme puisque bifteck a exclusivement rapport à la bidoche.

☠ La sujétion du jour

Au restaurant, il n'est pas rare que le patron ou la serveuse vous annonce non la *sug-ges-ti-on* mais la « sujétion » du jour. Il vous prive alors du libre choix, quand bien même il a la charité de vous coller le menu imposé. Mais soyons honnête. La *sujétion* offre deux avantages considérables. Vous ne pouvez ni hésiter entre bœuf carottes... et bœuf carottes, ni, une fois servi, envier l'assiette du voisin. Et ça facilite beaucoup le travail du cuisinier.

Faisons une « *sug-gestion* » : que les serveurs et les maîtres queux prononcent bien !

☞ La *sujétion* se définit, notamment, comme « la situation d'une personne qui n'est pas libre d'agir à sa guise ».

☠ Le roblochon n'existe pas

Jadis, les paysans des alpages situés au-dessus d'Annecy étaient excédés de se faire traire comme des vaches à lait. Ils trouvèrent une échappatoire pour payer moins de droits de fermage sur leur production. L'astuce consista à ne tirer sur les pis qu'à moitié, la deuxième traite se faisant à l'insu des propriétaires et des maltôtiers.

Traire une vache se dit en savoyard *blocher*, la traire une deuxième fois *reblocher*. L'onctueux fromage de lait cru et entier à pâte pressée, non cuite, et à croûte lavée, produit de la deuxième traite, s'appela donc *reblochon*.

On entend « roblochon » sous l'influence de *polochon*, *cochon*, *cabochon*.

💡 Chabichou vient-il de l'arabe ?

Parmi les fausses étymologies, on trouve celle-ci. Le chabichou est un fromage de chèvre entier à pâte molle, et le sobriquet des Poitevins.

Une légende veut que le mot vienne des Sarrasins. Défaits à Poitiers en 732, certains des envahisseurs seraient restés sur place, avec leur *smala* et leur « vache du pauvre », à laquelle convenaient les pâturages du Poitou. Ils auraient, dit-on aussi, nommé le fromage fait avec le lait de la biquette chabichou, venant de « cheblis », prétend-on.

C'est une galéjade. Car *chabichou* vient du limousin *chabrichou*, formé sur *chabro*, « chèvre », lui-même dérivé du latin *capra* (cf. *cabrecou* en occitan, *cabecou* dans le Lot-et-Garonne).

💡 **Sable-t-on ou sabre-t-on le champagne ?**

L'un ou l'autre se dit ou se disent. Mais les deux expressions n'ont pas le même sens.

- *Sabler le champagne* signifiait, au Grand Siècle, boire d'un trait, faire cul sec. Par extension : « boire en abondance, boire trop ». La métaphore s'explique. De même que le fondeur jetait rapidement le *sable* dans le moule, on jette, non moins vite, le vin dans le gosier. A partir de la ressemblance entre « jeter du sable » et « sabler un verre », on fit une expression applicable aux buveurs sans soif.

- *Sabrer le champagne*, c'est ouvrir sauvagement la bouteille, en donnant un rapide et énergique coup de sabre, lequel casse le goulot d'un revers de lame le long de la paroi de la bouteille à décapiter. C'était de tradition dans les régiments de cavalerie en Europe, en particulier chez les hussards de la Garde impériale. Les officiers, retour de bataille, célébraient de cette manière spectaculaire la satisfaction d'être encore en vie, la victoire et la virilité⁶.

💡 **La cerise sur le gâteau**

Cette métaphore pâtissière s'avère plaisante. C'est le calque sémantique de *the cherry on the top* (la « cerise sur le dessus », les Britanniques disant plutôt *icing on the cake*, « glaçage sur le gâteau »).

Pour varier votre vocabulaire, vous pouvez tout aussi bien dire : *la touche finale* (celle qui parachève une œuvre), *le petit plus* (prononcé « plusse »), *l'avantage supplémentaire*, ou, par ironie, *le comble*, *le bouquet*, *le pompon*.

💡 **Grève de la faim ?**

Pour protester de façon terrible, spectaculaire et sans autre violence qu'à soi-même, on refuse de se nourrir. On le fait savoir en cherchant à marquer les esprits.

A y bien réfléchir, l'expression s'avère absurde. La *faim*, c'est « l'envie ou le besoin de manger » ; la *grève*, « l'arrêt d'une activité, la cessation volontaire et collective du travail ». Dès lors, si les mots ont un sens, faire la « grève de la faim » revient à s'alimenter en abondance afin de supprimer la sensation de faim ! *Grève du manger* serait plus logique.

Pourquoi donc l'absurdité verbale ? Parce que *grève* induit l'idée d'une lutte, d'un « combat contre une injustice », et le mot juste, *jeûne*, est écarté car il évoquerait le devoir d'un pratiquant.

Pour ôter toute ambiguïté, on ferait œuvre d'imagination en disant *jeûne protestataire* ou *jeûne de protestation*, *refus public de manger*, *inanition ostentatoire*, *désalimentation-spectacle*, *auto-privation médiatisée de (la) nourriture*.

On entend parfois, confondant l'acte avec le résultat, « crève de la faim ». Sauf à vouloir faire un jeu de mots, l'expression est bien fautive.



Confusions à éviter, différences à respecter



Nourritures terrestres

Nourrissons-nous de mots utiles. Ici, deux adjectifs viennent du bas latin *nutritio*, de *nutrire*, « nourrir ».

- *Nutritif* : ce qui contribue à l'alimentation ordinaire ou se rapporte à la nutrition : *les sucs nutritifs*.

- *Nutritionnel* : inventé par les diététiciens pour parler de leur art : *des troubles d'ordre nutritionnel* ; mais *nutritionnel* est aussi synonyme de *nutritif*. De quoi vous laisser sur votre faim.

- *Nourricier*, du bas latin *nutricia* : « ce qui fournit, procure la nourriture » : *la terre nourricière* ; « ce qui contribue à la nutrition » : *sève nourricière, artères nourricières*.

Yaourt à manger avant la date de préemption

Non, c'est *avant la date de péremption* qu'il faut le manger !

Phonétiquement proches, les deux mots ne doivent pas être confondus.

- La *péremption*, du bas latin *peremptio*, « destruction, suppression », c'est l'état de ce qui est périmé, qui ne peut plus être consommé, qui a perdu sa valeur : *poulet sous*

cellophane à consommer avant la date de péremption qui figure sur l'emballage.

• La *préemption*, du latin médiéval *preemptio*, « achat d'avance », c'est autre chose. Cela consiste à acquérir, avant tout autre personne ou organisme, un objet ou un bien, le droit de préemption étant, pour un individu ou une collectivité, le pouvoir de le prendre ou de le revendiquer : *la mairie de Paris exerce son droit de préemption pour construire des HLM dans les beaux quartiers.*

💡 **Alcoolique ou alcoolisé ?**

Ces deux adjectifs passent pour synonymes. On néglige la différence entre ce qui « contient naturellement de l'alcool » (*alcoolique*) et ce qui est « additionné d'alcool » (*alcoolisé*), comme lorsqu'on verse une rasade de rhum dans de l'eau chaude additionnée de sucre et de citron : *Le rhum est une boisson alcoolique, un grog est une boisson alcoolisée. Voici des cocktails de fruits non alcoolisés (ou sans alcool). Une liqueur forte en alcool.*

L'Académie accepte l'équivalence et a enregistré ainsi l'usage d'*alcoolique* : « Qui contient de l'alcool. Boisson, liqueur alcoolique. (On dit aussi *alcoolisé*.) »

De celui qui a trop bu, dites, de préférence : *chargé d'alcool, ivre, saoul* ou *soûl, éméché, en état d'ébriété, il n'a plus beaucoup de sang dans son alcool.*

L'*alcoolique* est atteint d'une maladie chronique, l'*alcoolisme*, qui suppose une dépendance à l'alcool.

👉 *Alcoolémie* signifie « taux d'alcool présent dans le sang » et *taux d'alcoolémie*, « taux du taux d'alcool ». Pourquoi ce pléonasme ?

💡 **Le taureau et la génisse**

Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, Flaubert dit du taureau : « Père du veau, le bœuf n'est que l'oncle. »

Le *taureau* est le reproducteur du troupeau. Le *bœuf*, lui, est un mâle castré.

La *génisse* est une femelle qui n'a pas encore vêlé. Elle devient *vache* lorsqu'elle met bas la première fois.

Oh, la vache ! remonterait à la guerre de 1870. *Faites gaffe, voici le wach !* Les prisonniers français voyant passer le surveillant prussien s'écriaient : « Wache ! » (« garde »), mot écrit en toutes lettres sur la porte des postes de garde pénitentiaire. Prononciation déformée, le germanisme devint « vache ». D'où *vachard(e)* et *vacherie*.

Autre explication du mot : jusqu'au XVII^e siècle, les bouviers amenaient les vaches laitières en ville pour vendre le lait frais. Inquiets de voir les ruminants errer dans leur cité, les citadins s'exclamaient : « Oh, la vache ! Passe ton chemin ! Et toi, bouvier, assure-toi qu'elle ne crotte pas plus que de besoin. »

L'insulte *peau de vache* proférée, au départ, contre les gardiens de la paix, est apparue vers 1900. Elle s'explique par la ruade, le coup de sabot que donne la vache, d'où également l'expression *faire un coup en vache*.

💡 Abats ou abattis ?

Facile de se tromper, car, dans les deux cas, c'est de la viande d'animaux *abattus*.

- Les *abats* sont les parties accessoires des animaux de boucherie : langue, cœur, foie, tripes, rate, rognons, gras-double, mamelles, pieds, ris, amourettes.
- Les *abattis* sont les abats de volaille : tête, cou, ailerons, pattes, foie, gésier.

💡 Prendre une biture

Dans la marine, *bitter* signifie « enrouler une amarre autour d'une bitte ». Victor Hugo, dans *Les Travailleurs de la mer* : « Le baril est bitté au poteau avec une chaîne. »

La biture, ou bitture – mot issu de *bitte*, la bitte d'amarrage –, est la longueur de la chaîne de l'ancre élongée de l'avant à l'arrière du guindeau disposée en zigzag sur le pont d'un navire, de sorte qu'elle s'engouffre dans le trou, vite et librement.

Mais quel rapport entre cette chaîne et une cuite carabinée ? L'explication la plus plausible tient à la comparaison que les marins faisaient autrefois entre le mouvement chaloupé de la personne ivre morte et la trajectoire zigzagante de la biture qui file au trou.



-
1. L'Académie admet comme synonymes *dentition* et *denture*.
 2. Il ne s'agit pas de soins mais d'un « parcours », même si Freud parle de « cure ».
 3. Futur du verbe *choir*.
 4. En revanche, pour nommer le riz à grain long, originaire de l'Inde ou du Pakistan, ce n'est pas pléonastique de parler de riz *basmati*, ce mot hindi voulant dire « reine des parfums ».
 5. Assemblage de deux signes.
 6. Dans la cavalerie, on sabre toujours le champagne le 23 avril, avec la formule : *A nos femmes, à nos chevaux, à nos escaliers et à ceux qui les montent. Par saint Georges, vive la cavalerie !*

CHAPITRE NEUVIÈME

Commercer

Le cadet de grande surface

L'inventeur de cette chose pratique et roulante permettant aux clients d'aller de l'entrée du magasin au coffre de la voiture a rendu service aux consommateurs. Mais il a desservi la langue française.

Appelez l'auxiliaire à roulettes des supermarchés non pas « Caddie[®] », mais *chariot*, *chariot des courses*, *chariot de supermarché* ou *poussette* si c'est le client qui apporte l'instrument des courses.

Les anglophones disent « pushcart » ou « shopping cart ».

La marque déposée, qui prend une majuscule, désignait à l'origine le garçonnet chargé de pousser le petit chariot des golfeurs, engin nommé « caddy », du français *cadet*.

Kleenex[®]

Le nom des marques commerciales connues remplace souvent celui des objets qu'elles désignent. En voici quelques-unes, avec leur appellation ordinaire : Abribus[®] : *aubette* ; Bikini[®] : *deux-pièces* ; Caddie[®] : *chariot* ; Carte bleue[®] : *carte bancaire* ; Espresso/Nespresso[®] : *capsule* ; iPhone[®] : *ordiphone* ; K2R[®] : *détachant* ; Klaxon[®] :

avertisseur ; Kleenex® : papier-mouchoir ; K-Way® : coupe-vent ; Pernod®/Ricard® : anisette, pastis ; Post'It® : papillon ; Scotch® : ruban adhésif ; Sopalin® : essuie-tout ; StabiloBoss® : marqueur, surligneur ; Tampax® : tampon périodique ; Tipp-Ex® : efface-encres ; Walkman® : baladeur, etc.

En employant, plutôt que le nom commun, l'appellation commerciale, on fait de la publicité sans être payé. Autre inconvénient de cette promotion gratuite : si les choses se ressemblent, ce ne sont pas forcément les mêmes. Mais, rançon du succès, le nom des marques se banalise. Dans le triomphe, elles perdent parfois leur majuscule, comme *bottin, frigidaire* ou *klaxon*.

Une entreprise risque un procès en usurpation si elle commercialise, sous le nom déposé d'une autre, un produit équivalent. Pour ce motif, *La Croissanterie®* saisit la justice. Un concurrent de JCDecaux eut pareillement des déboires en utilisant la dénomination *Abribus®*. L'appellation donnée à l'édicule est bizarre : on croirait que l'Abribus abrite l'autobus et non ceux qui l'attendent. Raison de plus de dire *aubette*, joli mot.

☠ Satisfait ou échangé

Dans son fameux sketch des « Belles oranges pas chères », le comique Fernand Raynaud disait : « Quand on fait de la publicité, il faut en marquer le moins possible, de manière que ça frappe davantage l'imagination. » Mais à force d'être ultra brefs, les messages peuvent provoquer l'obscurité ou l'incertitude, comme dans l'expression « Satisfait ou échangé ».

Laconique, la formule pourrait laisser penser que le client non satisfait serait échangé.

Blague à part, on comprend que les magasins veuillent « fidéliser » leurs chalands, les bichonner de toutes les façons possibles et imaginables. Parfois même, ils en font un peu trop.

Satisfait ou remboursé serait plus logique et grammaticalement correct.

☠ Enlèvement clients

Autre bizarrerie. Dans certains supermarchés, on voit un écriteau signalant à la clientèle l'endroit où elle peut retirer les marchandises achetées. Seulement voici : la pancarte ci-dessus prête à confusion. Doit-on craindre un *enlèvement des clients* ? De surcroît, sur le plan grammatical, *clients* n'est pas le complément d'objet d'*enlèvement*.

Il faudrait évidemment écrire *enlèvement des marchandises* (sous-entendu *par les clients*), locution opposée à l'indication donnée aux fournisseurs : *livraison des marchandises*.

Un homme-sandwich

Le pseudo-anglicisme inspiré de « sandwich board person » sème le trouble. Pris littéralement, on se croirait chez les cannibales. Et singulière idée d'arpenter le trottoir en prêtant son corps à des placards publicitaires. D'aucuns y verraient une atteinte à la dignité humaine.

L'individu servant de vecteur de communication se met en « sandwich » entre deux panneaux, comme une saucisse se coince entre deux tranches de pain.

Il serait plus seyant et tout aussi évocateur d'appeler le bonhomme *porteur de pancarte*, *porteur de réclames*, *homme-pancarte*, *piéton publicitaire*, et pertinent de créer *porte-réclame*, sur le modèle de *porte-enseigne*, *porte-drapeau*, *porte-glaive*, *porte-parole*.

Pour rire, on pourrait dire *panneau-bipède*.



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 Consommer ou consumer ?

Ces deux verbes sont distincts, même si *consumérisme* (« protection des droits et intérêts du consommateur ») sème quelque doute.

- *Consumer*, du latin *consumere*, « détruire, ronger, miner », est riche de sens. Il veut dire *épuiser complètement les forces de quelqu'un, dissiper complètement* (l'argent, les aliments...), *détruire par le feu* : « Le corps était déjà consumé par les flammes » (Fénelon).

- *Consommer*, du latin *consummare*, « faire la somme », c'est, littéralement, « détruire des choses pour les rendre inutilisables ». *Des bouches inutiles qui consomment sans produire.*

Pour ne pas confondre les deux verbes, souvenez-vous qu'*il faut consommer des aliments pour ne pas se consumer.*

⚠ Magasiner

Que de mots pour remplacer l'imprécis et fade « shopping » ! Ce faux anglicisme a une double signification. Dans le premier sens, on préférera *faire des achats, des courses,*

des commissions, des emplettes, se ravitailler, aller au ravitaillement ; dans le second : faire du lèche-vitrines, et, dans un sens comme dans l'autre, courir les boutiques.

Les Québécois *magasinent* ; les Africains francophones *cadeautent* : un mot au lieu de trois, bravo !

Plutôt que du « téléshopping », faites du *téléachat* ! De toute manière, avec Internet, l'anglicisme tombe en désuétude.

👤 **Le magasin est-il achalandé ou approvisionné ?**

On confond toujours *achalander*, « pourvoir en *chalands*, c'est-à-dire en clients » avec *approvisionner*, « pourvoir en marchandises ». Pourquoi donc ? Parce que approvisionner explique achalander : plus il y a de marchandises, en quantité, en qualité, en variété, en nouveauté, plus les *chalands* affluent. Les grands magasins et les supermarchés le savent. Ils font tout pour qu'il en soit ainsi.

Qu'on se le répète : un *chaland*, c'est un client, un acheteur. *Chaland* vient du verbe *chaloir*, « avoir intérêt à », qui donne *nonchalant* et l'élégant *peu me chaut*, « peu m'importe ». Songez aussi à la *zone de chalandise*, là où l'attraction commerciale aime les *chalands*.



CHAPITRE DIXIÈME

Travailler

Le travail, c'est la santé, pas nécessairement de la langue française, que plusieurs maladies affectent. Outre le parler relâché, le vocabulaire appauvri et la syntaxe incorrecte qui affligent notre langue universelle, sévit le jargon prétentieux, que Robert Beauvais nomma *l'hexagonal*¹. Ce charabia-là manque de drôlerie. Préférons-lui *les gastéropodes à la Charles le Téméraire*, qui signifient escargots de Bourgogne, ou le *concentré de fleurs des abysses*, autrement dit la bouillabaisse. Mais ce n'est pas tout. Sévit aussi *l'angloglotte* chronique aggravée par une *américanite* aiguë. De cette pandémie langagière, on ne meurt pas, mais tous en sont frappés.

Pourquoi cette sorte d'apostasie² ? L'Histoire l'explique : le plus fort impose toujours sa langue. Disons-le tout net : une langue dominante, c'est un dialecte plus une armée. On pourrait multiplier les exemples. Deux suffisent. Si Scipion l'Africain n'avait pas vaincu Hannibal à la bataille de Zama en 202 avant J.-C., tout le pourtour de la Méditerranée parlerait, peut-être, un idiome dérivé du carthaginois. Au XIX^e siècle, la Grande-Bretagne avec son industrie performante, son commerce florissant et sa marine régnant sur toutes les mers, puis, au XX^e, les Etats-Unis vainqueurs de l'Allemagne et du Japon imposèrent tour à tour au monde entier leurs marchandises, leurs techniques, leurs méthodes. Le vocabulaire qui désigne leurs produits, leurs inventions, les nouveautés incessantes, accompagne le mouvement. Ainsi, les mots anglo-américains ont le vent en poupe, la mondialisation leur donnant force 5 ou 6.

Est-ce un bien ? A voir. Le parler qui en résulte dans l'économie, les affaires, les entreprises se révèle souvent une régression plus qu'un progrès. Que de reculs sémantiques, même là où les emprunts ne répondent à aucune nécessité ! Que gagne-t-on à remplacer *laverie*, *blanchisserie*, *teinturerie* par « pressing » ou *opticien* par « optical

center » ? La clarté y trouve-t-elle son compte ? Pas toujours. Prenez l'imprécis « surbooking », mot qui n'existe pas chez les Anglais, lesquels disent « overbooking ». S'agit-il de *sur-inscription* (à une école, une crèche...), de *sur-location* (d'un appartement, d'une voiture...), de *sur-réservation* (de vacances, au théâtre...) ou de *sur-fréquentation* ? « Surbooking » n'est donc pas un bon emprunt mais un mauvais emplâtre.

Parmi des centaines de mots ambigus ou trompeurs³, nous avons l'embarras du choix. Limitons-nous à quelques spécimens gratinés.



▲ Business

Passionnantes, l'aventure des langues et la pérégrination des mots !

Le francique *businia* donna en vieil anglais *bisignes* – devenu *business*, *besogne* en français, *pidgin* en chinois.

Dans *Mignonne, allons voir si la rose...*, Cavanna s'insurge : « Non, tu ne me feras pas écrire business, ça me donne des boutons ! »

Le mot apparaît pour la première fois en 1884 sous la plume de Jules Vallès, dans *La Rue à Londres*, au sens d'« affaires commerciales ». Vers 1900, le populo l'entendit comme *racolage*, *prostitution* dans la locution « faire le business », étant piquant d'observer que, jadis, *besogner* signifiait « forniquer ».

L'anglicisme a été semi-francisé en *bizness*. Dans *Vercoquin et le plancton*, Boris Vian écrit *bizenèce*, transformation achevée.

Remplacez ce mot devenu fourre-tout par *les affaires* – *Les affaires sont les affaires* est une pièce d'Octave Mirbeau. Ou par : *activité*, *occupation*, *devoir*, *tâche*, *entreprise*, *commerce*, *travail*, *besogne*. Au sens figuré, un tantinet péjoratif : *micmac*, *(em)brouillamini*, *sac de nœuds*, *trafic*, *bazar*, *schmilblick*.

« Business(wo)man » se dit : *homme*, *femme d'affaires*.

« Business school » : *école de commerce*, *école de gestion*, *école de management*.

« Big business » : *monde des affaires*, *grand capitalisme*.

▲ La mouche du 🦋 coach

« Coach » ne présente aucun intérêt. Substituez-lui ces vingt et un mots connus, précis, ajustés aux domaines concernés :

tous domaines	<i>assistant, coche, cornac</i>
entreprises	<i>conseiller, mentor</i>
éducation	<i>tuteur, précepteur</i>
formation	<i>formateur, moniteur</i>
sports	<i>entraîneur, sélectionneur</i>
armées	<i>instructeur</i>
tourisme	<i>accompagnateur, guide</i>
musique	<i>répétiteur</i>
religion	<i>directeur spirituel, directeur de conscience</i>
politique	<i>conseiller, maître à penser, gourou, directeur de confiance</i>

Et dans l'armée de l'Air, celui qui n'apporte aucune valeur ajoutée s'appelle un *gonfleur d'hélices*.

🦋 Les vols domestiques

Sont-ce des cambriolages ou des déplacements aériens ?

Domestique vient du latin *domesticus*, de *domus*, « maison ». L'adjectif *domestique* qualifie ce qui a trait à la maison, à sa vie : *tâches domestiques, affaires domestiques, travaux domestiques, animaux domestiques...*

Dans *économie domestique* se cache un pléonasme : l'*oïkos* qui a servi à former « économie » est le synonyme grec de *domus*.

En anglais, « domestic » a un sens second, correspondant à une vision large, où la

nation est assimilée à une habitation vaste : il qualifie ce qui concerne un pays, un territoire dans ses frontières. Outre-Manche, le pays s'assimile à une maison (« home ») à grande échelle, comme il arrive qu'on dise *la maison France*. La métaphore britannique se retrouve dans *Home Secretary*, appellation donnée au ministre de l'Intérieur.

En lieu et place du sens anglais de l'adjectif, dites : *national* ou *intérieur* : *économie nationale, commerce intérieur. Le produit intérieur brut n'est rien sans le bonheur national net.*

👤 Il a une bonne expertise

L'Académie française récuse l'emploi d'*expertise* au sens anglais de *compétence, savoir-faire, qualification(s)*.

Expertise désigne « la qualité d'une personne experte ». Certes, au XIV^e siècle, le mot signifiait « habileté, adresse, expérience ». Montaigne écrit : « On y requeroit anciennement une expertise bellique [*militaire*]. » Mais, dès la fin du Moyen Age, rappelle l'Académie, *expertise* ne signifia plus « compétence », sens qu'il garda outre-Manche.

Réservez le mot à l'*avis d'un expert*, quand est requise l'étude d'une situation, d'un bien, d'une chose de valeur ou l'estimation de son prix : *l'expertise d'un tableau, d'un bijou, d'un vieil instrument de musique. Le juge a ordonné une expertise médicale. Le musée ordonne la contre-expertise de cette toile.*

Le synonyme pédant « know-how » sort de l'usage. Mince consolation.

👉 Au lieu de « qui a de l'expertise », dites : *expérimenté*. Ne pas l'être, c'est faire preuve d'*impéritie*, du latin *imperitia*, de *peritus*, « expérimenté », c'est-à-dire manquer d'aptitude, d'habileté, notamment dans l'exercice d'une fonction. *L'impéritie d'un ministre.*

💡 Tigrons et turions

En 1994, la commission ministérielle de terminologie des finances (j'en étais membre) rejeta ma suggestion de remplacer « start-up », qui venait d'apparaître, par

tigrion. On aurait peut-être étouffé dans l'œuf l'américanisme « start-up », troncation de « start-up company », société qui se lance dans un secteur de pointe. Motif du rejet : le félin est l'hybride d'une lionne et d'un tigre.

Outre son mérite d'être court, *tigrion* eût bien exprimé la chose. L'entreprise visée ressemble à cet animal magnifique : elle est jeune, belle, attirante, en croissance, pleine d'énergie, de puissance, d'agressivité, prête à bondir dans les affaires.

Le terme officiel *jeune pousse* n'a pas pris. Par contre, « start-up » a crû et embelli. La presse économique n'utilise l'équivalent recommandé que pour éviter de trop répéter « start-up ». Au reste, il constitue un pléonasme, la *pousse* étant « un bourgeon naissant ou la partie jeune d'un arbre ou arbuste ». A-t-on jamais vu de *vieilles pousses* ?

Deux équivalents existent : *gazelle*, *entreprise innovante*. On entend aussi *entreprise en croissance* ou *en développement*, quoique ces deux termes n'évoquent pas le côté récent de l'entreprise et qu'ils peuvent s'accoler à n'importe laquelle d'entre elles

L'éminent lexicologue Alain Rey propose *turion* : « bourgeon souterrain ou formé à fleur de terre par une plante vivace », telle l'asperge. Les cent meilleures entreprises du genre formeraient les *cent turions*.

▲ L'accord entre gentilshommes

Cet accord est verbal. Il repose sur la bonne foi des parties et sur leur confiance réciproque. L'arrangement ne nécessite pas un texte écrit, *a fortiori* n'a pas de caractère solennel ou officiel, comme on aime à le faire en France.

Il y a moult façons de rendre « gentlemen's agreement ». Outre *accord de gentilshommes*, dites : *contrat oral*, *consensus verbal*, *engagement moral*, *entente privée*, *confiance réciproque*, *accord tacite*, *contrat de confiance*, *convention d'honneur*, *bonne entente* (québécoisisme), *code de bonne conduite*, *action de concert*, *modus vivendi*...

Si cette gamme d'équivalents ne vous suffisait pas, recourez au beau vieux mot *concorde* : « union des volontés et des cœurs dans une bonne intelligence ». Remettez-le à l'honneur, pour manifester la concorde linguistique entre le français et l'anglais.

▲ Workaholic

Selon Oscar Wilde, le travail est la plaie des classes qui boivent. Circonstance accablante, consommer de l'alcool au bureau est, sinon formellement interdit, du moins fortement déconseillé.

Au lieu du soûlant « workaholic », préférez le truculent mot-valise belge *travaiillolique*.

Sinon, continuez de dire, à défaut de l'être : *bourreau de travail*, *forçat de travail*, *moine bénédictin* (bosser comme un). Ou alors : *bourreau d'ouvrage* (Québec), *ergomaniaque* (autre québécisme), *obsédé du labeur*, *boulimique à la tâche*, *stakhanoviste*, *laborivore*, *labopathe*, *boulot-dépendant*, *siphonné du turbin*, *dingue du boulot*, *frappadingue du burlingue*, *prisonnier du boulot* (qui ne fait pas de vieux os). Le *surtravail* nuit à la santé. Il peut s'ensuivre un *craquement professionnel*. Venons-y.

▲ Burn-out

Entré dans le langage avec la force d'un virus et l'arrogance d'une mode, « burn-out » signifie *brûlé*, *carbonisé*, et, au figuré, *usé*, *éteint*.

Contrairement à ce que l'on propose, *syndrome d'épuisement professionnel* n'en est pas l'équivalent, mais sa définition sommaire.

Disons plutôt *craquement professionnel* ou *effondrement psychique*.

Dans une lettre du 26 avril 1671, Mme de Sévigné raconte le suicide de Vatel au château de Chantilly. Tout à son affaire de régaler Louis XIV, il n'avait pas dormi depuis douze nuits. Ne voyant pas venir la marée, il se trouva, dit-elle, « perdu d'honneur » et se transperça d'une épée. Dirait-on aujourd'hui du maître d'hôtel du Grand Condé qu'il fut victime d'un « burn-out » ?

Dans ce cas, on parlera de *vatélite*. Ce *craquement* combine fatigue profonde, démotivation, sentiment d'incompétence, d'impuissance, d'échec, résultats d'une tension mentale que déclenche, notamment, une surcharge d'activité. L'individu peine à s'adapter à son milieu de travail. Son énergie, sa motivation, son estime de soi déclinent.

Les hauts cadres du secteur privé astreints à des obligations de résultat subissent plus que d'autres ce *surmenage*, cette *usure professionnelle*. Y sont exposés aussi les travailleurs sociaux, les membres du corps médical, et les enseignants. Un équivalent entre dans l'usage : *souffrance au travail*.

Cash-flow

En France, le rapport à l'argent est malsain ; le mot, tabou. On cache son magot dans les lessiveuses. On s'en tourmente comme le savetier de La Fontaine. On en parle par euphémisme, en anglais.

Le « cash-flow » représente dans le monde anglo-saxon les *profits*, les *bénéfices*, les *bénéfices consolidés*. Chez nous, il signifie *liquidités*, *flux de trésorerie*, *fonds de roulement*.

En comptabilité, c'est la *capacité d'autofinancement* d'une entreprise, sa *marge brute d'autofinancement (MBA)* ou *autofinancement*.

Remplacez « cash » par : *espèces*, *numéraire*, *argent liquide*.

A « payer cash », préférez : *payer comptant*, *recta, rubis sur l'ongle*.

Jadis, les aubergistes, lorsqu'ils exigeaient d'être payés comptant, lançaient : *Crédit est mort* (la maison ne fait pas crédit).

Turnover

Passez-vous sans peine ni chagrin de cet anglicisme. Le français vous offre les mots adéquats : *rotation* (des employés), *mobilité* ou *roulement* (du personnel), *remplacement* (des partants), *renouvellement* (de l'effectif), *changement* (de poste).

Le Premier ministre effectue un *remaniement* ministériel et l'administration un *mouvement de personnel* où A remplace B qui remplace C... : *un mouvement préfectoral*.

S'agissant de l'indicateur de mesure, dites *rythme* ou *cycle* de *renouvellement*. Parlez de *taux d'entrée*, *taux de sortie*, le *taux de rotation* étant le rapport entre les deux.

Par sa frénésie, le mouvement s'apparente à une *noria*, voire aux *chaises musicales*. Le secret des structures compétitives réside, paraît-il, dans ces *rondes*. On veut y affirmer ou affermir son pouvoir en faisant changer tout le monde de place. A ce jeu, on perd parfois la sienne. C'est alors une sorte de *roulette russe*.

S'agissant des marchandises, du stock, dites *réapprovisionnement*, les éditeurs et libraires disant *réassort*.

Le métier d'écrire

Ceux qui baragouinent en français prétendent que nous manquerions de mots. C'est vrai, les ressources du français sont maigres. Prenons l'exemple des gens qui font profession d'écrire.

Pour le sens général, nous n'avons le choix qu'entre *rédacteur, auteur, écrivain, littérateur, homme de plume, homme ou femme de lettres, gens de lettres, gendelette, prosateur, versificateur, polygraphe, styliste, scribe*.

Pour les acceptions particulières, notre langue est si indigente qu'elle n'offre que *romancier, nouvelliste, poète, aède, logographe, biographe, essayiste, apologiste, diariste, épistolier, dramaturge, vaudevilliste, mémorialiste, historien, historiographe, encyclopédiste, anthologiste, revuiste, hagiographe, moraliste, fabuliste, conteur, feuilletoniste, chroniqueur, satiriste, pamphlétaire, libelliste, lexicographe, dialoguiste, scénariste, librettiste, chansonnier, bédéiste, polardeux, adaptateur, traducteur, nègre (écrivain-fantôme en anglais), écrivain public*.

Pour la presse écrite : *rédacteur en chef, éditorialiste, critique (littéraire, d'art, de cinéma...), échetier, gazetier, courriériste, rubriquard, nécrologiste, pigiste*.

Et pour qualifier péjorativement un auteur, le français ne dispose que de *plumitif, écrivillon, écrivassier, écrivaille, folliculaire, rimeur, rimailleur, pisseur d'encre, graphomane, gratte-papier, pisse-copie*.

Soixante et onze mots seulement. Oui, la langue française est bien pauvre.

Faire le job⁴

Pied de nez à la langue française.

Chez les sportifs, la rengaine tourne à l'obsession. En lâchant leur mièvre locution, pauvre comme Job !, ils veulent dire : *nous avons bien fait le travail ou notre métier, accompli notre mission, assumé nos responsabilités vis-à-vis du public*.

Le journaliste Didier Pourquery écrit sur cette expression hybride malvenue⁵ : « On sent la pression derrière les trois mots ; ils ont de gros contrats et intérêt à les honorer. D'où cette formule. Ne vous en faites pas, chers supporters, nous ferons le spectacle, nous jouerons un bon football. En sous-texte, il y a quand même l'idée que cela se fera sans génie ou sans éclat. *Faire le boulot*, cela vous a un côté un peu terne, quasi service minimum. Mais bon, ça le fera. »

Le sport professionnel, c'est justement le moment d'en parler.



CHAPITRE ONZIÈME

Se divertir

Alors une immense clameur retentit dans le stade... Le sport donne libre cours à l'émotion autant qu'aux exploits. A la façon de dire les choses et à la fantaisie aussi, voire à l'exaltation.

Revers de la médaille : les fautes du langage sportif, jamais exempt d'approximations, d'inexactitudes, de laisser-aller, et, en pagaille, de termes venus d'outre-Manche, où naquirent les sports d'équipe et le noble art, le « fair-play » avec.

Un amoureux du français proposa un jour que, dans les studios, chaque fois qu'un journaliste, de sport ou d'autre chose, commet une faute de syntaxe ou de vocabulaire, une lampe rouge s'allume. Cette méthode de signalement instantané et radical des impropriétés se révélerait inefficace : pour certains contrevenants, la lampe resterait en permanence allumée.

Un tour d'horizon s'impose, carton jaune en bandoulière.



☠ Le PSG a gagné par 3 *buta* à 1 au *Parqueu* des Princes

Même si les questions de phonétique vous importent peu, évitez ces deux fautes de prononciation, à savoir un *e* muet ignoré et un *pataquès*.

Dites le Parc (des Princes) et « Trois buts-z-à-un ».

☠ La championne récidive

Au sens judiciaire du mot, le *récidiviste* (du latin *recidivus*, « celui qui retombe ») est « l'auteur d'une nouvelle infraction pénale, après avoir été irrévocablement condamné », la nouvelle peine étant alors aggravée : *être en récidive*, *escroquerie avec récidive*. Certes, *récidiver* peut signifier ironiquement « réitérer une action remarquable ». Cependant, si les mots un sens, on laisse entendre que la compétition est éclaboussée par des soupçons divers : triche, drogue, corruption...

Dans un tel contexte, l'énoncé donne une image négative de la sportive valeureuse. La championne récidiviste n'a commis ni action répréhensible ni faute blâmable ; elle n'a pas triché. Les athlètes ne sont pas, en principe, des repris de justice.

Donc, il eût été préférable que le commentateur s'exclamât : *la championne a encore gagné la course ; elle a renouvelé son exploit ;* ou, familier, *elle nous a remis ça*.

☞ Au sens médical, la *récidive*, c'est la « réapparition d'une maladie après guérison, due à une nouvelle infection par les mêmes germes » : *une maladie sujette à récidive*.

☠ Poulidor, encore une fois dauphin d'Anquetil !

Cette exclamation renvoie à une sorte de Miss France pour hommes. Que ne l'entendit-on à l'époque où des Français gagnaient le Tour et où la Grande Boucle faisait vraiment le tour de la France !

Par abus de vocabulaire, les commentateurs sportifs qualifient de « dauphin » le *deuxième* d'une compétition depuis que, dans les années 1960, le légendaire Anquetil *coiffait sur le poteau* le populaire Poulidor. Sans doute considérait-on que Poulidor succéderait au *roi* du vélo, la bicyclette étant la *petite reine*.

☞ Le dauphin était depuis Charles V (1338-1380) le fils aîné du roi, appelé en cette qualité à lui succéder. Il recevait en apanage⁶ la province du Dauphiné. A partir de 1349, et par extension de sens, on nomma dauphin toute personne appelée à succéder à une autre, mais jamais, au grand jamais, le *concurrent classé deuxième* d'une course ou

d'une autre compétition.

Font également l'affaire : *le deuxième de la course, dans la roue du vainqueur, sur la deuxième marche du podium, le meilleur des battus.*

☠ Course contre la montre

Bien sûr, tout le monde sait ce qu'est un contre-la-montre. L'expression n'en demeure pas moins absurde. En effet, un cycliste ne lutte pas *contre* une montre. Il se bat *contre* des adversaires et pour lui-même. La montre, elle, ne fait pas d'efforts. Elle comptabilise le temps qui s'écoule. Le cycliste court *avec* la montre pour essayer d'être le plus rapide possible. Inéluctablement, il court au même rythme que sa tocante, c'est une évidence. Sinon, si l'on voulait être dans l'absurde jusqu'au bout, on dirait que l'homme vit en permanence « contre » la montre.

Conscients de l'incongruité, certains disent *course chronométrée*, mais toutes les courses le sont (avec même un classement général).

A tout prendre, préférons le sens figuré, comme chez San-Antonio, dans *Chauds, les lapins !* : « Il faut faire vite, Giuseppe, nous jouons contre la montre. »

L'expression appropriée serait *course individuelle chronométrée* ou, pour faire plus court, *course au chronomètre*, mieux encore *course en solitaire* ou *course-solo*, voire *cyclo-solo*. Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

☠ Le meilleur *performer* mondial du saut en largeur

Pas plus que cette discipline, « performer » n'existe en français, ni comme nom ni comme verbe.

Dites : *c'est le recordman du monde*⁷, *le meilleur* ou *le champion de la discipline*, *l'auteur de la meilleure performance mondiale*. Ou encore : *il a perforé le record mondial*.

Le journaliste dira : *il a effacé des tablettes l'ancien record du monde*.

Parmi d'innombrables chassés-croisés français-anglais, *performance* se distingue. Jadis, nous avions *parformer*, altération de *parfournir*, formé sur *fournir* et voulant dire *parfaire*. Les Grands-Bretons en firent *performance*. Nous reprîmes tel quel leur mot, qui

est de bonne facture. Il apporte une nuance par rapport à *résultat, succès, exploit, prouesse*.

☞ Attention ! *Performatif* (de l'anglais *performative*) ne signifie pas « qui établit une performance ». Ce terme de linguistique signifie « qui constitue simultanément l'acte auquel il se réfère », qui s'exprime ainsi : *quand dire, c'est faire*, comme lorsqu'on dit *Je vous autorise à venir*, qui constitue l'autorisation de venir.

💡 **Desport, recors, parcener...**

D'autres termes sportifs viennent du vieux français, à commencer par *sport*.

- *Sport* : l'ancien *desport*, abrégatif de (se) *desporter*, « s'amuser, se divertir », donna *disport*, « manière de se conduire, jeu, manières déréglées ». Le père de la langue anglaise, Chaucer, lança le mot au XIV^e siècle dans *Tale of Melibeus*, où il écrivit : « for his disport », raccourci ensuite en « sport », mot devenu international, qui donna *sportif* (qui chassa « sportsman »), *sportivité* et *sportivement*.

- *Tennis*, de « tenez ! », mot que le joueur lançait, au jeu de paume, à son adversaire au moment de servir.

- *Record* : le vieux mot *recors* signifiant « constatation officielle d'un exploit » (d'huissier) donna *recorder*, « gardien des registres ». Jadis, les *recors* étaient les témoins qui accompagnaient les huissiers, lesquels n'étaient pas crus sur parole. Les *recors* confirmaient ou infirmaient leurs dires devant le tribunal.

- *Partenaire* : bel exemple d'aller-retour pacifique entre la France et l'Angleterre. « Partner », déformation du vieil anglais *parcener*, vient du français *parçonnier*, « celui qui partage » (du latin *partitio*, « partage »). Nous en fîmes « partenaire ».

△ **Du footing au bodybuilding**

Outre-Manche, « footing » désigne la position fixe, stable, sur pied, et non la course légère, urbaine en général, pratiquée par plaisir ou par exercice physique, sans souci de compétition, notre faux anglicisme ayant pour synonyme « jogging ».

Les Anglais n'auraient pas l'idée saugrenue d'employer un gérondif pour nommer

cette forme de décrassage musculaire, cette *mise en jambes*, cette *marche accélérée* ou *course alentie*, cette *coursette*, cette *défoulée* (« dé-foulement à petites foulées »).

Les Grecs l'eussent appelée *tachyporie*. Les Québécois l'appellent *foutine*, les Suisses romands *trottée*. Et, dans *La Poussière d'Adam*, l'écrivain Jean Orizet parle de *dromomanie* : « pulsion morbide qui pousse à marcher et à courir. »

Si d'aventure le français vous tient à cœur, dites *trottine*, « marche à petits pas courts et pressés » : *il trottine tous les matins au bois de Boulogne ; la trottine, c'est bon pour la santé.*

Un autre faux anglicisme, « *bodybuilding* » (mot à mot : « en construisant le corps »), est incongru.

Pour dire ce *remodelage du corps* par augmentation de la masse des muscles, cette *hypertrophie musculaire*, préférez trois autres équivalents : *muscultation*, *culturisme*, ou, populaire et très imagé, *gonflette*. *Faire de la gonflette.*

Dites : *musculeux*, *membreu*, *sculpté*.

☠ **Supporter des joueurs insupportables**

Le verbe *supporter* est si riche de significations que l'on s'octroie le plaisir de les gaspiller. On les détourne sous l'influence de l'anglais « *to support* » appliqué à certains sports collectifs. Gardons-lui ses sens habituels, propre et figuré, matériel et métaphorique.

Supporter veut dire « recevoir le poids d'une chose, en la maintenant » : *Atlas supporta tant qu'il put le monde* ; « l'avoir comme charge, comme obligation ; y être assujetti » : *supporter une responsabilité, des risques, une dépense, des impôts*. Plus couramment, *supporter* signifie : « endurer, tolérer, souffrir la présence, éprouver des effets pénibles sans faiblir, sans faillir, donc les subir avec courage et patience ». La Rochefoucauld : « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. »

Que toutes ces significations-là demeurent. « *Supporter une équipe* » revient donc, selon l'étymologie, à endurer qu'elle joue mal.

☠ **Le joueur contrôle la balle**

Impropriété de terme due à l'influence trompeuse de l'anglais *to control* (« the situation is under control » : la situation est sous contrôle). Ici, l'énoncé récurrent signifie littéralement : *vérifier* la balle, voir si elle répond à ce que l'on attend d'elle dans le sport considéré : poids, taille, contenu, pression, couleur. Or, ici, il ne s'agit pas de cela.

Le commentateur devrait *contrôler son vocabulaire* et dire : *le joueur maîtrise la balle*.

☠ La balle est fautive

L'expression aussi. Doit-on comprendre que *la balle est en tort* ? Comment peut-on dire une chose pareille ? C'est très simple. Il arrive que, dans le feu de l'action, pressé par le mouvement, éberlué par la puissance de la frappe, subjugué par la vitesse d'une balle de tennis qui peut filer à plus de 240 km/h, le commentateur derrière son micro télescope les deux observations qui lui viennent aussitôt à l'esprit : *la balle est dehors, le joueur a fait une faute*. En mélangeant ces deux énoncés, il prononce la phrase surprenante autant qu'incohérente.

Mais, du haut de sa chaise, l'arbitre à l'œil d'aigle – assisté des juges de ligne accroupis, lesquels ont encore mieux vu où la balle jaune a atterri – brise le silence et s'écrie : *faute !*

⚠ Une devise qui divise

Dans les fautes sportives, en voici une belle : « Made for sharing » ! Une belle ânerie, ajoute un témoin à charge : Bernard Pivot. Le président de l'académie Goncourt estime que, pour recevoir les jeux Olympiques en 2024, Paris a fait la courbette devant la langue de Shakespeare et de Faulkner Il juge d'une médiocrité consternante le slogan de la candidature de Paris. « Ce qui est invraisemblable, dit-il, c'est que tout le comité olympique français ait accouché d'un slogan aussi plat, aussi nul. » On ne saurait qu'applaudir. Les comitards auraient pu se creuser la tête pour vanter les mérites de la capitale, joyau du tourisme mondial. Les Romains disaient : *Corruptio optimi pessima* : « La corruption des meilleurs est la pire. » Nous y sommes.

L'Académie française condamne – à l'unanimité, fait rarissime – la fadaise choisie

par le CNOSF, de surcroît slogan d'une marque de pizzas.

Le français est la langue qui devrait primer aux Jeux modernes fondés par le baron Pierre de Coubertin. Plus de cinquante pays l'ont en partage. En effet, l'article 23 de la Charte olympique dispose que les langues officielles du CIO sont le français et l'anglais, à utiliser dans cet ordre, ce qui est rarement le cas. *Venez, partagez* aurait donc dû être le slogan, faute d'une accroche plus suggestive.

▲ Le référentiel bondissant

Les « pédagogistes » qui inventent des stupidités telles que « référentiel bondissant » et « référentiel bondissant aléatoire » pensent, peut-être, que personne ne comprendrait *ballon de foot* et *ballon de rugby*. Leur galimatias eût ravi Trissotin et Diafoirus. Plutôt qu'en pleurer, mieux vaut en être plié de rire.

L'Education nationale n'a-t-elle pas mieux à faire que laisser des jargonneurs perturber la comprenette juvénile ? Ces irresponsables substituent à *jouer au tennis, au badminton*, « rechercher le gain médié par une balle ou un volant ». Tout aussi fou mais vrai : *nager* devient : « traverser l'eau en équilibre horizontal par immersion de la tête » et *pratiquer la lutte, le judo, la boxe* : « vaincre un adversaire en lui imposant une domination corporelle symbolique et codifiée ».

Préférez les jeux sémantiques de l'Oulipo⁸. L'un de ces divertissements verbaux délectables imagine que les définitions se substituent aux mots. Ainsi, *le chat a bu le lait* donne : « Le mammifère carnivore digitigrade domestique a avalé un liquide blanc, d'une saveur douce, fourni par les femelles des mammifères félines. » Et ainsi de suite...

☠ Forcing

Vieux faux anglicisme, quasi-synonyme de « pressing » : les Anglais disent, au gérondif, « pushing ».

Le mauvais anglais ne saurait évincer le bon français. Dites *offensive* : « attaque menée contre un adversaire qui se tient sur la défensive ».

Même si « forcing » est dans l'usage et que par la force des choses « -ing » est

devenu un suffixe français, cet anglicisme se révèle imprécis.

Parlez d'un *entraînement intense*, d'un *effort intensif* (sens du gérondif anglais) ou d'une *attaque menée sans répit*. Dites : *passage à l'offensive*, *pression intense*, *accélération du rythme*, *allure forcée*, *attaque en force*, *attaque à outrance*. Le bon journaliste dira : *les joueurs font pression sur les buts adverses* ou *la domination territoriale est nette*. Et, à « faire du forcing », préférez *presser le mouvement* ou *insister*.

☠ Fair-play

Les Anglais auraient, dit-on, inventé le mot pour l'appliquer à leurs adversaires, avec la complicité involontaire de l'arbitre. On le voit dans un jeu compliqué, mais magnifique : le rugby, jeu à sept, à treize ou à quinze, qui demande ascèse et dans lequel, faute de « fair-play », on peut par brutalité *faire plaies*. Mais, sans rire, le plus violent des sports, la boxe, se nomme *noble art* : qu'y a-t-il de noble à cogner sur l'adversaire ?

Pour dire l'« acceptation loyale des règles d'un jeu, d'un sport », choisissez des mots bien sentis : *franc-jeu* (recommandation officielle), *sportivité*, *esprit sportif*, *jeu loyal*, *beau jeu*, *jeu correct*. Au niveau suprême de l'élégance, invoquez l'*esprit chevaleresque*, dont Pierre de Coubertin voulait enrichir l'olympisme. Défiez l'adversaire à *armes courtoises*, c'est-à-dire en n'usant que des moyens permis.

Pour la politique ou les affaires, dites : *loyauté*, *bonne foi*, *réglo*.

☠ La pantomime du mime

Le fait de parler de « pantomime » n'en fait pas un mot du dictionnaire.

Dites, écrivez *pantomime*, du latin *pantomimus*, « mime, comédien qui s'exprime au moyen de gestes ». Pensez aux mots de la même famille : *mime*, *mimique*, *mimodrame*, *mimétique*, *mimétisme*...

La *pantomime* est un « spectacle d'imitation et d'expression muettes ». *Le mime Marceau faisait de merveilleuses pantomimes*.

Au figuré, c'est une « gesticulation ridicule » : *la pantomime des diplomates onusiens*.

💀 Hobby, hobbies

Troncation de « hobby-horse », « hobby » signifie *dada*, « petit cheval de selle pour enfants », « hobby » ayant été jadis francisé en *aubin* pour qualifier l'« allure défectueuse d'un cheval fatigué ».

Le mot prit, vers 1900, le sens d'*idée* ou *occupation favorite* ; c'est faire preuve de pédantisme que d'employer cet anglicisme.

Vingt-quatre équivalents disent mieux la chose : *violon d'Ingres* (et non « violon dingue »), *jouet*, *distraktion*, *loisir favori*, *amulette*, *passé-temps*, *passion*, *enfant chéri*, *péché mignon*, *domaine de prédilection*, *sujet favori*, *sujet de délectation*, *centre d'intérêt*, *activité de délassement*, *activité latérale*, *manie*, *marotte*, *lubie*, *toquade*, *turlutaine*, parfois une *obsession*, *addiction*, voire un *TOC* (trouble obsessionnel compulsif).

Dites aussi, bien sûr, *dada*. *Les courses de chevaux, c'était son dada. J'enfourche mon dada, la langue française.*

💡 L'impromptu tourne au happe-méninges

Selon Sacha Guitry, « les mots qui font fortune appauvrissent la langue ».

💀 Happening » en est un. Quel dommage que le mot *advenance* n'existe pas ! Gérardif du verbe « to happen », *arriver*, *se produire*, « happening » signifie, littéralement, *événement*, *représentation spontanée*. Pédant et incongru, « happening » aurait dû être refoulé à la douane du langage, expulsé sans pitié des dictionnaires.

Depuis le *xvi^e* siècle, un spectacle de cette nature se nomme *impromptu*. Mot parfait, qui signifie « morceau improvisé, fait sur-le-champ ». S'y mêlent l'imprévu et le spontané, l'étonnant et le scandaleux. Les acteurs brodent sur un thème donné et invitent le public à participer.

Dites aussi *défolement collectif*, *improvisation*, *psychodrame*, *théâtre-événement*. Si l'impromptu tourne à la folie, autorisez-vous le mot-valise *événemence* (événement + démence).

Avec autant de substituts idoines, vous aurez de quoi ne pas rester coi lorsqu'au Québec on vous demandera : « Et vous diriez ça comment en français ? »

💡 Pourquoi les fêtes battent-elles leur plein ?

La question divise les étymologistes. L'expression est-elle d'origine marine ou musicale ? Au dire des uns, peu crédibles, l'image renvoie à l'orchestre, lorsque les instrumentistes jouent *plein son*, la sonorité à fond (*son* : substantif, *plein* : adjectif), autrement dit *très fort*.

Selon d'autres, dont l'explication est plus plausible, la comparaison vient de la mer, quand elle est à son plus haut, stationnaire, avant le reflux. On dit alors « le plein de la mer » (*plein* : substantif).

Ah, j'oubliais : *battre son plein* signifie « arriver au moment le plus grand, le plus intense, atteindre la plénitude ».

💀 Les scenarii des impresarii

Ces italianismes mal dégrossis constitueraient-ils le fin du fin de la grammaire snob ? Gratifient-ils au point de donner la sensation d'être supérieur aux autres ? Méritent-ils une salve de « bravi » ?

Evitez le pluriel italianisé « ii ». Dites : *les imprésarios rejettent ces scénarios* comme on dit *confettis, lazzis, paparazzis*, mots francisés depuis longtemps.

Sinon, il faudrait, pour italianiser à outrance, fuir le « nervo » et le « paparazzo » éclaboussés d'un « lazzo » plutôt que d'un « confetto », manger en compagnie de « gigoli » un « raviolo » et un « spaghetti » ou plutôt des « ravioli » et des « spaghetti ». Après quoi, on griffonnerait un « graffito » et l'on irait *faire pipo dans les lavabi*.

Et pour finir de se divertir, ce morceau d'anthologie :

💀 **Ce crooner playboy smart et glamour ne cesse de faire le buzz. C'est une rock-star promue par les big boss du show-business qui l'ont nommé, puis lui ont décerné un award. Il a réalisé dans**

**son *one-man-show* chaud un *stand-up* destroy.
Son *live* déclencha une *standing ovation*.**

Traduction en français : Beau gosse *sémillant* et *séduisant*, ce chanteur de charme alimente sans cesse les *potins*. Les *pontes* de l'*industrie du spectacle* ont sélectionné ce *monstre sacré* avant de lui décerner un *trophée*. Son *monologue comique en public, seul-en-scène ravageur*, déclencha une *ovation debout*.



Confusion à éviter, différence à respecter



💡 Egayez-vous sans vous égayer

Prière de ne pas employer l'un pour l'autre ces deux verbes. Veillez à leur juste prononciation. Leur proximité graphique, sonore et de conjugaison, provoque sinon une confusion, du moins une hésitation dans l'emploi de ces verbes du premier groupe.

- *S'égayer*, formé sur « gai », c'est « rendre gai ou plus gai, donner une apparence agréable ». C'est aussi divertir, amuser, distraire, réjouir, ébaudir : *le champagne les a égayés*.

- *S'égayer* vient des dialectes de l'Ouest, par déformation probable du latin *æqualis*, « égal, uni ». Il signifie « se répandre dans toutes les directions, se disperser, s'éparpiller ». Balzac, dans *Les Chouans* : « Ces deux officiers devaient prendre [...] les Chouans en flanc, les empêcher de s'égayer. »

⚠️ Friser la correctionnelle

La correctionnelle ? Pourquoi pas les assises ? Certes l'expression est imagée et aussi musclée que les sportifs. Mais elle lasse par sa répétition.

Bien sûr, on comprend que, dans l'enthousiasme et l'exaltation, les commentateurs

soient portés à l'exagération. Ils recourent à des phrases grandiloquentes. Bien sûr aussi, certains sports véhiculent la violence, qu'ils apprivoisent, pour ainsi dire, en les soumettant à des règles strictes, même à la boxe ou au football américain. Et les matchs internationaux subliment et canalisent les pulsions guerrières des peuples. Bien sûr enfin, puisque l'expression désormais éculée est une image, il ne faut pas prendre la métaphore au premier degré. On n'encourt aucun risque de sanction judiciaire : la sentence serait arbitrale, à supposer que le joueur en faute ne bénéficie pas de la mansuétude de l'arbitre. Dame Justice ne sévirait qu'en cas d'agissements dangereux et délictueux, comme parfois au sortir des stades. Une exception : au hockey sur glace, l'arbitre sanctionne les fautes en envoyant le joueur dans la cage-prison installée au bord du terrain pour une couple de minutes, comme disent les Québécois fanas de ce triple sport puisque pour le même prix on vous offre un vrai divertissement, un spectacle de patinage artistique et un match de boxe. J'adore.



-
1. Robert Beauvais, *L'Hexagonal tel qu'on le parle*, Hachette, 1970 ; *Le Français « kiskose »*, Fayard, 1975.
 2. Apostasie, du grec *apostasis*, « rejet total de la foi chrétienne », par extension « séparation », « défection ».
 3. Voir d'Alfred Gilder, *Oui, l'économie en français, c'est plus clair !*, Editions France-Empire, 2013.
 4. Au Québec, « job » est féminin : « J'ai perdu ma job ! », « T'as fait une maudite belle job ! »
 5. *Le Monde*, rubrique *Idées*, 25 mai 2012.
 6. Et non « en apanage *exclusif* », pléonasme vicieux.
 7. *Record(wo)man* aurait dû devenir *recordiste*.
 8. Oulipo : Ouvroir de littérature potentielle, fondé par François Le Lionnais et animé par des fous du vocabulaire, dont Raymond Queneau et Georges Perec.

CHAPITRE DOUZIÈME

Bouger, voyager

Les mots ressemblent aux panneaux directionnels. Ils ouvrent le chemin de la pensée juste, la voie à suivre pour s'exprimer avec logique, raison, précision. Mais, parfois, la signalétique langagière se révèle défectueuse ou trompeuse. Elle peut alors induire en erreur, ou bien faire faire fausse route. Risque-t-on d'y perdre la boussole du sens, de fausser le compas de l'orthographe ? Cela arrive.

Pour naviguer avec sûreté dans la compréhension, pour que le déplacement sémantique soit sécurisé, tenez le gouvernail du bon vocabulaire. Admirez les rivages du bien-dire. Laissez-vous porter par le vent des dictionnaires, le souffle des grammaires, celui de la belle langue de France.

Voici justement quelques indications, qui touchent les balades, les parcours, la géographie.



Il marche à pied

Marcher sans utiliser ses pieds, c'est aussi difficile que faire une omelette sans œufs. Certes, « marcher à pied » se justifie par opposition à *marcher sur la tête*. Ou à *marcher sur les mains*, quoique alors il faille être un acrobate confirmé. De toute manière, on va alors plus lentement, sachant que plus on marche moins vite et moins on avance plus

vite.

Dire *marcher* suffit. On comprend.

☠ Une vieillarde ingambe

Ne vous laissez pas leurrer par le préfixe privatif « in- ». A tort vous penseriez à *incapable* ou *invalide*. Songez plutôt aux belles gambettes sautillantes de Mistinguett. L'adjectif nous est venu à la Renaissance, de l'italien *in gamba*, « en jambe ».

La *vieille ingambe* n'est ni incapable de marcher, ni n'a du mal à se mouvoir. Au contraire, cette vieille dame est alerte. Elle a les jambes lestes, elle pourrait presque *gambader*, faisant un usage normal de ses *jambes*. Car *ingambe* signifie « très alerte en jambe ». Alfred de Vigny : « Il y a deux ans, je ne boitais pas, j'étais au contraire fort ingambe. »

☠ Je suis sur Paris

A celui qui me dit « Je suis *sur* Paris », répondrai-je qu'il me porte « à » les nerfs ? Lui demanderai-je : « Où ça ? Dans un avion ? En hélicoptère ? Sur les nuages ? » Non, il veut, tout simplement, me signaler qu'il est à *Paris*.

Par contre, *dans* Paris peut se dire, de même que *dans* la zone (et non « sur zone »).

☞ « Lire *sur* le journal » est tout aussi irritant et fautif : *on lit dans le journal*.

☠ Je vous appelle depuis Marseille

Encore un cas, fréquent, de mauvais emploi des notions les plus élémentaires.

La préposition *depuis* indique l'origine dans le temps : *depuis l'Antiquité*, tandis que *de* signale l'origine dans l'espace : *je vous écris des Bahamas*.

En conséquence, on dit : *je vous appelle de Marseille, de chez moi, d'une cabine téléphonique...*

💀 Les quatre coins de l'Hexagone

Les cheveux des géomètres se dressent-ils à l'écoute de cette expression récurrente et aussi extravagante que le *triangle à quatre côtés* ou le *rectangle à cinq côtés* ?

Relèverait-elle d'une des géométries non euclidiennes ou bien prouve-t-elle que ses utilisateurs sont aussi nuls en calcul qu'en géométrie ?

A la quadrature du cercle nul n'est tenu, du moins tant que l'hexagone aura six côtés, comme le pentagone en a cinq et l'octogone huit.

L'erreur provient du mélange mental avec *aux quatre coins*, qui signifie *en tout point, en tout lieu, partout*. L'ignorance de l'étymologie l'explique aussi : en grec, *hexa* veut dire « six » et *hexagone* « six côtés ».

Autre erreur : nommer *hexagone*, de surcroît sans majuscule, la France. Marianne en a le bonnet phrygien courroucé. C'est oublier les îles proches du littoral (Corse, Ré, Noirmoutier, Oléron, Sein, Lérins, Porquerolles...) ainsi que les nombreux départements et territoires d'outre-mer qualifiés maintenant d'*ultramarins* ou, dans le jargon de Bruxelles, de *régions ultrapériphériques* ! *Hexagone métropolitain*, ou simplement *métropole*, serait plus acceptable.

👉 Dernier conseil : ne faites pas de l'adjectif *hexagonal* un synonyme du gentilé *Français*.

💡 No man's land

« No man's land » se traduit par « terre d'aucune personne ». Cette *terre d'aucun* était jadis, à Londres, le lieu d'exposition des suppliciés expédiés hors les murs de la cité, l'équivalent horrible du gibet de Montfaucon. Cette *terre des morts*, ce *terrain maudit*, nul ne voulait y habiter ou l'acquérir.

Les soldats de l'Empire britannique venus à notre secours pendant la Grande Guerre nommèrent « no man's land » la *zone des tranchées*, l'*entre-lignes* mortel. C'est à cette époque que l'anglicisme entra dans notre langue et n'en sortit plus.

Dites *terre inhabitée, zone désertée, zone dévastée, entre-frontières*.

👤 Je vais dans tous les pays du monde

Sait-on que le monde englobe tous les pays ?

Dites : *je voyage dans tous les pays ; je vais dans le monde entier ; je parcours la planète ; je cours le globe ; je suis un trotte-globe, un émule de Phileas Fogg.*

👤 La topographie des lieux

Topographie suffit. L'origine grecque donne la clé : *topos* signifie « lieu ». La topographie, c'est ainsi la description d'un lieu, d'une région, d'un pays : *la topographie de la France*. Courteline : « Il se lança dans une topographie touffue. » Elle décrit la configuration ou le relief d'un terrain, d'une région, d'un pays, sa représentation graphique. Alain Robbe-Grillet : « Ils habitaient le hameau, dont la topographie n'était guère compliquée. »

Se souvenir que la *toponymie* est la science de l'origine et de l'étymologie des noms de lieu (*toponymes*), que la *topophobie* est la peur morbide de certains lieux, surtout la nuit quand on est seul (maisons, bois, cimetières...).

💡 L'œil du cyclone

Métaphore trompeuse. Veut-elle dire « en proie à une agitation folle » ? Pas du tout ! Loin d'exprimer le risque d'être emporté par la violence du tumulte ambiant, l'image océanique désigne la zone de calme plat au centre du maelström, là où l'on est épargné par les vents tourbillonnaires et tout à fait hors d'atteinte des forces hostiles.

Cependant, c'est un calme trompeur, celui d'après la tempête, mais aussi d'avant son retour, qui est alors brutal et paroxystique avec des vents soufflant à des vitesses effrayantes.

En cas d'excitation grave, d'affolement subséquent, de panique, dites : *être dans la tempête, dans la tourmente, au milieu de l'ouragan.*

☠ Un déficit commercial en chute libre

Perle entendue aux actualités télévisées. Si les mots ont un sens, un déficit « en chute », c'est un déficit qui diminue, donc un signe de redressement de la balance commerciale.

Ce n'est pas ce qu'expliquait le journaliste, qui aurait dû dire *un déficit en forte progression, une détérioration de nos comptes commerciaux*.

☠ Incident voyageur et incident terroriste

On entend parfois dans le métro une voix forte répéter en boucle que, « en raison d'un *incident voyageur* (ou d'un *malaise voyageur*), la circulation est perturbée. Nous vous prions de nous en excuser ».

Annnonce aimable, message surprenant. Comment un incident ou un malaise peut-il voyager ?

On devine qu'il s'agit d'un incident *de* voyageur ou du malaise *de* celui-là.

Il y eut pire, hélas ! Des journalistes d'une chaîne d'information continue qualifièrent d'« *incident terroriste* » (*sic*) l'attentat islamiste qui fit à Manchester, le 22 mai 2017, vingt-deux morts. Or, un *incident* est « un fait secondaire, à caractère fâcheux, qui survient au cours d'une action et peut en perturber le déroulement normal ». Un carnage n'est ni « secondaire » ni « perturbant », mais traumatisant.

☞ N'appellez pas *péripétie* un fait anodin, sans importance. Ce n'est pas quelque chose de mineur, mais un événement qui change le déroulement des choses, parfois un coup de théâtre. *Cette péripétie dénoua la crise*.

☞ Au rebours d'une idée reçue, les *vicissitudes* peuvent être positives, heureuses, favorables. Elles consistent en une succession de choses différentes, qu'elles soient bonnes ou mauvaises.

☠ A cause des travaux, la ligne 4 ne marquera pas l'arrêt à Montparnasse

Annnonce bizarre :

- « La ligne 4 » : une ligne de métro ne peut ni « s'arrêter » ni « ne pas s'arrêter » à une station. Seul un train peut le faire !
- « Ne marquera pas l'arrêt » : qu'ajoute, sinon du bruit, « marquer l'arrêt » par rapport à « s'arrêter » ?
- « A Montparnasse » : c'est un quartier de Paris, non une station de métro, comme Edgar-Quinet, Raspail ou Gaîté. Il fallait dire : *à la station Montparnasse-Bienvenue*.

Voici l'énoncé exact : *En raison des travaux, les trains de la ligne 4 ne s'arrêteront pas à la station Montparnasse-Bienvenue*.

☠ Tour operator

Fait-il réellement le tour des opéras ? A-t-il plus d'un tour dans son sac de voyage ? Opère-t-il des tours de magicien ?

Dans la négative, évitez ce terme absurde.

Préférez *voyagiste*, mot compris par tous, rimant avec *touriste* et *bagagiste*.

Il se nomme aussi *agent de voyages, organisateur de circuits, excursionniste, croisiériste*.

☠ Une dune de sable

Hormis celles de gypse au Nouveau-Mexique, il n'est de dunes que de sable. Les dictionnaires vous le confirmeront. Une colline ou un monticule de sable formé par le vent s'appelle *dune*, du néerlandais *duin*, qu'on retrouve dans Dunkerque (*duin kerke* : « église de la dune »). La *dune du Pilat*, de quoi est-elle faite ? De glaise ou de galets ? On dit : *dunes mouvantes, dunes littorales, dunes maritimes, dunes baltiques, dunes continentales, la région des dunes dans le Sahara* ou les *dunes étoilées de la vallée de la Mort* en Californie... Et une petite dune se dit *nebkha*.

On échappe au pléonasme en précisant la couleur ou la qualité du sable qui la compose : *une dune de sable blanc, de sable fin*.

Or, chassez le naturel... Saint-Exupéry commit la faute dans *Le Petit Prince* : « J'ai toujours aimé le désert. On s'assoit sur une dune de sable... » Soit. Mais on ne s'assied

pas sur le français. *Désert* de J. M. G. Le Clézio commence ainsi : « Ils sont apparus, comme dans un rêve, au sommet de la dune, à demi cachés par la brume de sable que leurs pieds soulevaient. » Et une poétesse mauritanienne, Mariem Mint Derwich, chante : « Je te danserai l'éphémère sur la dune endormie. »

☠ En vélo

Grevisse jugeait bonne cette tournure, fondant son opinion sur des citations littéraires. André Gide : « Mon père est passé en motocyclette » ; François Mauriac : « Il était en vélo »... Opinion contestable, car illogique.

La raison commande de dire à *vélo*, à *moto*, à *motocyclette*, à *Mobylette*, à *trottinette*, à *patinette*, à *scooter*, à *cheval*, à *dos d'âne*, à *ski*... Pourquoi ? Parce qu'on ne s'y engouffre pas. On monte dessus, on va dessus, on grimpe dessus. Yves Montand chantait *A bicyclette*. Et Brigitte allait à *dos de bardot*.

En revanche, parce qu'on y entre ou s'assoit dedans, on doit dire *en diligence*, *en charrette*, *en voiture*, *en taxi*, *en autobus*, *en autocar*, *en train*¹, *en avion*, *en montgolfière*... et *Cinq semaines en ballon* de Jules Verne.

☞ Dans un seul cas, on peut employer l'hapax *en cheval*. C'est à propos des Grecs d'Agamemnon quand ils utilisèrent le stratagème de l'énorme cheval en bois qui leur permit de pénétrer dans la ville ennemie, Troie.

☠ Jumbo-jet

Décidément, on n'arrête pas le progrès. Cet *autobus de l'air* est, littéralement, un « éléphant énorme qui vole ».

Ce *mastodonte des airs* se nomme d'habitude *gros-porteur*. Le plus gigantesque d'entre eux, l'Airbus A380, est un *très gros gros-porteur*.

Dites aussi *avion géant* ou *avion de grande capacité*, voire *avion maousse*.

Quant au « jet » (prononcé « djette »), préférez-lui *avion à réaction*. On peut d'ailleurs se contenter de dire *avion* tout court, tant est répandu ce type d'aéroplane.

☞ Par opposition : *avion à hélices*, *ADAC* (avion à décollage vertical et atterrissage

court, ou, comme le « Solar impulse », *avion à propulsion solaire*.

A x kilomètres de distance

Les kilomètres ne peuvent pas être autre chose que des distances. Dites :

- soit : à *x kilomètres de tel endroit* ;
- soit : *distant de x kilomètres* ;
- soit : à *une distance de x kilomètres* ;
- soit encore : *éloigné de x kilomètres*.

Ecrivez « 120 km/h », prononcé cent vingt kilomètres par heure, et non « 120 km-h », prononcé cent vingt kilomètres-heure. *Cent vingt kilomètres à l'heure* est plus littéraire.

L'année-lumière ne consomme pas du temps

Contrairement à ce que l'on pense d'ordinaire, *l'année-lumière* n'est pas une notion de temps, mais une unité de longueur dans une unité de temps donnée.

Utilisée en astronomie, c'est la distance parcourue par la lumière en une année, dite *année julienne*. Sa vitesse : 300 000 kilomètres à la seconde, soit 7,5 fois le tour de l'équateur en une seconde, soit 9 461 milliards de kilomètres en un an !

L'étoile la plus proche du système solaire, Proxima Centauri, se trouve à 4,22 années-lumière, la galaxie d'Andromède à environ 2,5 millions d'années-lumière et le halo de la Voie lactée a un diamètre d'environ 100 000 années-lumière !

Au pluriel, écrivez : *des années-lumière*. Amin Maalouf, dans *Les Echelles du Levant* : « Nous étions à des années-lumière, nous n'étions plus sur la même planète. »

☞ Sachez aussi que *l'année-lumière* comporte un multiple, le *siècle-lumière*, et des sous-multiples : *seconde-lumière*, *minute-lumière*, *heure-lumière* et *jour-lumière*.

Un périple sur terre, est-ce possible ?

A l'origine, un *périple* (du grec *periplous*, « voyage de circumnavigation », de *peri*, « autour ») n'était qu'un voyage en mer ou autour des côtes d'un pays. *Ulysse fit un périple mouvementé en Méditerranée. Le long périple de Magellan.* Amin Maalouf a écrit *Le Périple de Baldassare*, dans lequel il raconte le périple en Méditerranée de son personnage.

Par extension, *périple* signifie « récit d'une navigation ». Dans son *Périple du Pont-Euxin*, Arrien décrit les côtes de la mer Noire.

A cet égard, la locution « périple en mer » peut être considérée comme un pléonasme.

La langue littéraire et l'usage courant lui font signifier « n'importe quel voyage de longue durée, comportant de multiples étapes ». Et sa ressemblance phonétique avec *péril* lui donne le sens de voyage pénible, mouvementé, dangereux.

Quant à *2001, l'Odysée de l'espace*, film du même nom, c'est un périple dans les cieux, l'aéronautique et l'industrie aérospatiale ayant emprunté au début leur vocabulaire aux marins.

Low cost

Attention, danger !

Proscrivez cet anglicisme pour trois raisons.

1. Il est exécrationnable par sa ressemblance sonore avec *holocauste*.

2. « Low cost » entretient le flou sémantique alors que les mots doivent être des outils de précision. Il ne faut pas confondre *prix* et *coût*, notions distinctes en économie, voire opposées : on peut avoir un prix bas et un coût élevé (vente à perte ou braderie) et, à l'inverse, un coût bas et un prix élevé.

3. Les équivalents de bon aloi prospèrent. Choisissez celui qui vous plaît : *bas coût*, *prix bas*, *pas cher*, *bon marché*, *meilleur marché*, *meilleur tarif*, *prix incitatif*, *à petit prix*, *prix mini*, *prix réduit*, *faible*, *modique*, *dérisoire*, *au rabais*, *prix imbattable*, *défiant toute concurrence*, *prix écrasé*, *prix cassé*, *bradé*, *sacrifié*... Et une compagnie aérienne à prix bas le proclame : pour trouver moins cher qu'elle, il suffit d'y aller à pied !

💡 Visite d'Etat et tas de visites

Un Etat ne se visite pas ni ne visite lui-même. On visite un pays. Ou alors, aux Etats-Unis, on visite l'Ohio, l'Iowa, l'Idaho... Mais *visite* fait sérieux ; *voyage*, ludique.

L'expression est ancienne. Le protocole du Quai d'Orsay l'insère dans cette gradation ritualisée des déplacements officiels :

- *visite privée* : le gouvernement se contente d'assurer la protection des personnalités accueillies ;
- *visite de travail* : organisée sans fioritures ni luxe excessif, les ministres vont de l'aéroport au lieu de la conférence ou ailleurs et retour ;
- *voyage officiel* : réglé comme papier à musique au profit des grands dirigeants – avenues pavoisées, réceptions flamboyantes, discours solennels, visites des lieux symboliques... ;
- *visite d'Etat* (ellipse de *visite d'un chef d'Etat*) : summum du tralala et décorum millimétré ; seuls y ont droit, en principe une seule fois et à charge de réciprocité, les monarques héréditaires ou républicains... de préférence aux dictateurs.



Confusions à éviter, différences à respecter



🦴 L'accessibilité de l'accès

Roger Caillois disait ne pas croire qu'un mot de plus de quatre syllabes soit jamais nécessaire pour désigner une notion importante. Las, s'il vivait encore, il désespérerait de voir qu'on se gargarise de mots longs.

Accessibilité le prouve. Le *Petit Robert* le donne comme synonyme d'*accès* : « possibilité d'accéder, d'arriver à, de pénétrer dans ». Littré va plus loin. Il définit *accès*, en premier sens, comme « arrivée à, entrée dans », en second sens : « entrée auprès de quelqu'un », et *accessibilité* en un seul sens : « qualité de ce qui est accessible ». *Accès* désigne, en premier lieu, une action, non un moyen. En ce sens, on dit *voie d'accès* ou *porte d'accès*, la voie et la porte étant les moyens matériels par lesquels se fait l'action d'accéder. Mais on observe aujourd'hui un glissement du sens d'*accès* vers celui du moyen lui-même ; les *principaux accès du bâtiment*. Cela renforce le sens matériel du mot.

Si on parle de l'*accès d'un lieu*, on se réfère à son accès réel ; si on parle de son *accessibilité*, on se réfère aux caractéristiques du lieu, qui déterminent ses possibilités d'accès. En somme, on peut estimer qu'*accès* a un sens concret et *accessibilité* un sens conceptuel. Par exemple, si l'*accessibilité* d'un lieu est restreinte, son accès sera difficile.

Il nous semble incorrect de donner un sens concret à *accessibilité*. Ainsi, « l'*accessibilité* au théâtre se fait par l'esplanade » est impropre. On dira l'*accès au dictionnaire*, mais *politique d'accessibilité* menée par le gouvernement en faveur des

handicapés.

💡 Trafic ou circulation ?

Les automobilistes ne sont pas des trafiquants ni la circulation automobile une activité illégale. Aussi est-ce une drôle d'idée d'avoir, au milieu du XIX^e siècle, emprunté à l'anglais *traffic* le sens de « mouvement général des trains », puis de « circulation des véhicules » !

Trafic voulait d'abord dire « négoce, commerce ». Ensuite, il signifia, en mauvaise part, « profit qu'on tire de certaines choses, commerce clandestin, immoral, illicite » : *trafic d'esclaves, d'armes, de drogues*.

Pour désigner le mouvement des voitures, des trains, des bateaux, des avions, préférez le mot *circulation* : *circulation routière, ferroviaire, maritime, aérienne*.

Dites : une *circulation dense* ou *fluide*, le *flux automobile*, le *flot des voitures*.

💡 Au sud ou dans le Sud ?

Faut-il employer la préposition *au* ou l'adverbe *dans* ? *Au* ou *à* indique une direction : *cap au nord ! cap au sud !* On dira donc : *Nancy se trouve à l'ouest de Strasbourg*.

On met une minuscule quand il s'agit de la direction et une majuscule quand il s'agit d'une région : *je me dirige au sud car j'habite dans le Midi*.

Pour préciser l'endroit où vous êtes ou résidez, dites : *J'habite dans la région ouest de la France* (direction) ou *j'habite dans l'Ouest* (région).

Etre à l'ouest signifie « être dans les nuages ».

👉 A Paris, place Saint-Sulpice, devant l'église, se trouve une fontaine où sont placés dos à dos les célèbres prédicateurs du Grand Siècle : Bossuet, Fénelon, Massillon, Fléchier. Aucun des quatre n'ayant revêtu la pourpre cardinalice, on appelle le monument érigé à leur mémoire la fontaine des *point* cardinaux, ha ha !

💡 Haut ou bas, nord ou sud ?

Que, vexées d'être considérées comme « inférieures » ou « basses », la Charente-Inférieure, la Loire-Inférieure et les Basses-Pyrénées se fussent renommées Charente-Maritime, Loire-Atlantique, Pyrénées-Atlantiques, passait encore ! Mais que le *bas* puisse devenir le *haut*, on s'en étonnera toujours. Car les Basses-Alpes devinrent *Alpes-de-Haute-Provence*, alors que le Bas-Rhin s'est toujours satisfait de son appellation, comme feu la Basse-Normandie. La Charente-Inférieure, la première, demanda un changement d'appellation, estimant qu'« inférieur » pouvait prêter à confusion sur les bouteilles de cognac. (Pour la petite histoire, la Constituante envisagea d'abord d'appeler *Orne-Inférieure* le Calvados).

Que c'est étrange aussi que lors du redécoupage administratif des régions, le *plat pays* se soit nommé *Hauts-de-France*. Car alors les provinces méridionales devraient, en bonne logique géographique, s'intituler Bas-de-France.

On avait déjà affolé la boussole en scindant la Corse en deux départements : Corse-du Sud et Haute-Corse. Cette dernière aurait-elle été offusquée de devenir Corse-du-Nord ?

Et les Côtes-du-Nord transformées en *Côtes-d'Armor* accouchèrent d'un beau pléonisme. On imagine mal que la mer (*armor* en breton) ne soit pas bordée de côtes. *Armor* eût suffi.

💡 Ile de France ou Ile-de-France ?

Sans trait d'union, une île de France, c'est n'importe quelle île proche (Corse, Porquerolles, Sein, Oléron...) ou lointaine (Réunion, Guadeloupe, Tahiti...), Clipperton étant un *îlot*.

Avec deux traits d'union, c'est la région-capitale, la francilienne : l'Ile-de-France... qui jamais ne verra la mer, malgré l'île de la Cité ou de la Jatte.

On dit, fautivement, « région Alsace », « région Normandie »... Et tout le monde le répète. Mettez-y bon ordre ! Evitez « région Ile-de-France », si souvent entendu ou lu dans des documents officiels. On dit « département *du* Tarn, ville *du* Lille, village *d'Auteuil*, et non : « département Tarn », « ville Lille », « village Auteuil ».

Ecrivez *région d'Ile-de-France*.

💡 Mappemonde ou planisphère ?

Prises, en général, l'une pour l'autre, ces deux formes de représentation de la Terre se distinguent.

- Un *planisphère* est une carte où tout le globe terrestre est représenté en projection plane : *la projection Mercator est l'une des plus anciennes*.

- Une *mappemonde*, du latin médiéval *mappa mundi*, « carte du monde », est également une carte plane, sauf que le globe terrestre y est divisé en deux hémisphères projetés côte à côte, dont chacun est circonscrit dans un cercle. La *mappemonde céleste* représente en projection la position des étoiles en deux cercles placés côte à côte.

👉 Au fait, mettez une majuscule à « terre » quand il s'agit de la planète : « la Terre est bleue comme une orange » (Paul Eluard). Dans les autres cas, mettez une minuscule : *la terre arable*.

💡 Les aborigènes ne sont pas des arboricoles

Les *aborigènes* sont « les autochtones dont les ancêtres sont considérés comme à l'origine du peuplement d'un pays », ses premiers habitants, ses indigènes, ses naturels : *les aborigènes de l'Australie*. Par extension : les habitants originaires d'un pays, mais aussi les animaux et les plantes qui s'y trouvent. *Aborigène* s'oppose à *allogène*.

👉 Attention !, si les « Arborigènes » n'existent pas, les *arboricoles* oui. Ceux-ci ne sont pas des sauvages qui résident dans des arbres, mais ce qui y vit : les singes, les oiseaux... Par extension plaisante, on nomme *arboricoles* les touristes qui aiment dormir dans une cabane sur un arbre perchée, se réveiller au milieu des branches et du ballet insolite des oiseaux et des écureuils.

💡 Moyen-Orient ou Proche-Orient ?

Sur l'Orient compliqué, ayons des idées simples. N'embrouillons pas les choses, du moins géographiquement parlant. Ne calquons pas de manière déraisonnable l'anglaise locution *Middle East*. Car les Britanniques y mettent l'Égypte, l'Afghanistan et le

Pakistan, les Américains la vallée du Nil et tout le Maghreb !

Moyen signifie « qui se trouve entre deux choses », ici entre le *proche* et l'*extrême*.

Le Proche-Orient va des rives de la Méditerranée au golfe Persique. Il englobe les pays suivants : Syrie, Liban, Israël, Jordanie, Irak, Koweït, Arabie saoudite, Yémen, Oman, Emirats arabes unis (Abu Dhabi, Adjman, Chardja, Dubaï, Fudjayra, Ras-el-Khayma, Umm al-Qaywayn), Turquie, Iran.

Sur l'atlas, le Moyen-Orient proprement dit ne regroupe que le Pakistan, l'Inde et le Bangladesh.

Pour plus de précision, dites *Orient arabe*, *Levant*, *Mésopotamie*, *Croissant fertile*, *Terre Sainte*, *péninsule Arabique*, *pays du Golfe*, *monarchies pétrolières* ou *pétromonarchies*, *Asie Mineure*, l'Égypte et la vallée du Nil étant, jusqu'à nouvel ordre, comme le Maghreb, en Afrique.

Quant à l'Extrême-Orient, il regroupe les pays de l'Asie de l'Est, de l'Asie du Sud-Est ainsi que la partie orientale de la Russie.



1. Mais *on va par chemin de fer* : car ce véhicule se pose sur un rail... dans lequel nous n'entrons pas.

CHAPITRE TREIZIÈME

Politicailler

Osons ce néologisme. Les dérives verbales propres à la conduite des affaires de la cité le justifient. La politique, noble tâche, était le domaine par excellence du bien-dire, de la bonne parole, de l'éloquence délectable. Mais les temps ont changé. Lointaine est l'époque de Mirabeau, Jaurès, de Gaulle. Même les présidents de la République ne s'expriment plus comme il faut. Peut-être le font-ils exprès, pour faire peuple, de crainte qu'on ne les accuse d'élitisme ou de ringardise.

Trop de platitudes, d'approximations, d'incorrections caractérise la prose publique. Les perles du parler politicien abondent. Les échetiers s'en régaler, quoiqu'ils ne soient pas eux-mêmes au-dessus de tout soupçon lorsqu'il s'agit du bon usage¹.

Autre forme d'affadissement : les *éléments de langage* qui meublent la prose politicienne. On doit leur fabrication aux « communicants ». Le brouet qu'ils servent sur les sujets délicats étincelle de phrases-chocs, de mots-clés repris en chœur par l'entourage, amplifiés par les médias. Domaine de prédilection : les déclarations où chaque terme est pesé sur le trébuchet des euphémismes, des approximations, des réticences. Lesdits *éléments* procèdent de la « langue de bois », art du parler pour ne rien dire, ne pas dire ou mentir. On traite de « perroquets » ceux qui en abusent.

Communiquons, communiquons. Les robinets d'information s'en repaîtront.

Circonstance aggravante : la volonté de ne pas appeler un chat un chat. La censure et l'autocensure inhérentes au politiquement correct – langue morte bien vivante – secrètent des aberrations.

Le flou volontaire de la pensée n'a d'égal que l'incorrection involontaire du vocabulaire. George Orwell, dans *La Ferme des animaux*, montrait comment l'indigence lexicale rendait vulnérable aux démagogues.

Il était symptomatique que la misère lexicale fût justifiée par un agrégé de lettres sachant écrire : Laurent Fabius. Ayant coché les bonnes cases (Normale Sup, Sciences-Po, ENA, député, ministre, Premier ministre), il avouait qu'il se limitait à trois cents mots, craignant, au-delà, d'être incompris.

Relativisons. Autrefois, des incongruités surgissaient, mais plus rarement. A un orateur qui interpellait Clemenceau à la Chambre des députés, en lui disant : « Monsieur le ministre, il faut solutionner ce problème ! », le Tigre lui rétorqua du tac au tac : « Monsieur le parlementaire, nous allons nous en occuper. » Depuis, on a fait bien mieux. Jugez-en déjà par le sens dévoyé du substantif *citoyen*.



▲ Un mot galvaudé : citoyen

L'Académie française dénonce la dénaturation de ce substantif transformé en adjectif. Elle condamne le « fréquent mais curieux usage du nom *citoyen* ». « [Il] devient, dit-elle, un adjectif bien-pensant associant, de manière assez vague, souci de la bonne marche de la société civile, respect de la loi et défense des idéaux démocratiques. Plus à la mode que l'austère *civique*, plus flatteur que le simple *civil*, *citoyen* est mis à contribution pour donner de l'éclat à des termes jugés fatigués, et bien souvent par effet de surenchère ou d'annonce. Les *vertus civiques* sont ainsi appelées *vertus citoyennes*. On ne fait plus preuve d'*esprit civique*, mais d'*esprit citoyen*. Les jeunes gens sont convoqués pour une *journée citoyenne*. Les *associations citoyennes*, les *initiatives* et *entreprises citoyennes* fleurissent, on organise une *fête citoyenne*, des *rassemblements citoyens*. Les élections sont *citoyennes*, ce qui pourrait aller sans dire. Au fil des extensions, *citoyen* entraîne dans sa dérive le mot de *citoyenneté*, dont le sens s'affaiblit de la même manière. » On ne saurait mieux dire.

Pourquoi *civique* sort-il de l'usage ? Est-il proscrit depuis qu'en mai 1968 on afficha sur les murs de Paris le laconique « *civic indic flic* » ?

☠ Je me félicite

Charles de Gaulle ouvrait ses conférences de presse par « Mesdames et messieurs, je me félicite de vous voir. » Soucieux de la rectitude du langage, il savait que *se féliciter*, du latin *felix*, « heureux », signifie « se réjouir ».

Certains prennent ce verbe au sens de *se louer*. « Je me loue. » Quelle impudence ! Pourquoi pas « je m'aime » ? S'auto-congratuler, quelle immodestie dans l'autosatisfaction ! Le flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, le Renard l'a dit au Corbeau. Aux autres de vous féliciter, tresser des couronnes, donner des coups d'encensoir, si vous les méritez.

Mais les politiciens aiment se griser du parfum des fleurs qu'ils s'envoient. La chef d'entreprise et billettiste Sophie de Menthon dit, avec une pertinence teintée d'ironie : « Plus la France part à vau-l'eau, plus nos ministres se félicitent. Ils se félicitent avec componction et conviction, il faut les comprendre, qui d'autre qu'eux-mêmes pourrait le faire² ? »

▲ Dans ce pays

Cette locution froide et impersonnelle est devenue un tic verbal. « Ce » pays dont parlent les professionnels du suffrage, n'est-il pas le *leur* autant que le *nôtre* ? Ne *leur* appartient-il pas aussi bien qu'à *nous* ? Voudraient-ils séduire ceux qui ne se considèrent pas comme français ?

Sans dire *mon pays* ou *notre pays*, sans le talent de Jacques Brel chantant « le plat pays qui est le mien », tout se passe comme si, plat ou vallonné, ils s'en détachaient, s'en distancient à la manière d'un observateur étranger ou d'un sociologue neutre, comme s'ils s'en « désappropriaient », comme s'ils ne s'adjudgeaient pas le bien commun, comme s'ils n'avaient plus la fibre patriotique.

Loin est le temps où de Gaulle comparait la France à la princesse des contes, à la madone aux fresques des murs ; où Jeanne d'Arc mourait pour elle ; où Romain Gary disait : « Je n'ai pas une goutte de sang français, mais la France coule dans mes veines. »

▲ Nous menons une politique volontariste

Les gouvernants abusent de ce truisme. Faut-il leur rappeler le sens des mots ? Que serait une politique si elle n'était volontariste ? A moins de lorgner une place parce qu'elle est bonne et de profiter d'une sinécure ou d'une prébende, exercer un mandat, c'est faire en sorte que ce qui est désiré advienne, que les efforts soient tendus en ce sens. C'est être *efficace*, contrairement au *courage*, *fuyons !* C'est œuvrer pour que les paroles se traduisent par des actes, des décisions, des lois ; bref, que volonté soit faite.

Aux velléitaires professionnels de la politique, le Scapin de Molière lancerait : « Je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre. »

☠ La double alternative et le dilemme

Etre placé devant une double alternative consiste à devoir choisir entre quatre solutions. En effet, *alternative* signifie « succession de deux choses qui reviennent tour à tour » et surtout « choix entre deux possibilités », non l'une ou l'autre de celles-ci : *se soumettre ou se démettre, telle fut l'alternative offerte par Gambetta à Mac Mahon*. Victor Hugo parle d'une « alternative continue d'espérance et d'alarme ». Proust : « C'est un fumiste ou un fou, nulle autre alternative. »

Evitez l'acception anglaise du mot, à savoir : « une seule solution » ou « choix ». (« There is no alternative » de Margaret Thatcher : « Il n'y a pas d'alternative. ») Préférez-lui : *solution alternative, autre choix, solution de rechange, position de repli*. Les politiques affectionnent *plan B* : *y aurait-il un plan B pour résoudre le conflit russo-ukrainien ?*

L'alternative, ce peut être également la succession de deux états différents revenant tour à tour : *Des alternatives de pluie et de soleil*.

Nota bene :

1. « Choisir une alternative » est un pléonasme des plus vicieux puisque cela signifie « choisir un choix » entre deux solutions. Tout aussi pléonastique : « Une autre alternative », puisque *alter* signifie « autre ».

2. Quand l'alternative contient deux propositions, deux possibilités contraires ou contradictoires entre lesquelles on est mis en demeure de choisir, il s'agit alors d'un *dilemme*. Le *Robert* donne ce bon exemple, de Roger Martin du Gard : « La culpabilité de Dreyfus, ou bien l'infamie de l'état-major : voilà dans quel dilemme imbécile on a enfermé ces officiers. »

💡 Les errements des ministres ne constituent pas nécessairement des erreurs

En effet, les errements ne sont, *stricto sensu*, que « des manières d'agir habituelles, la marche habituellement suivie », la routine en somme : *retomber dans ses anciens errements*. C'est, évidemment, la proximité graphique et sonore d'« erreur » qui sème la confusion et donne, abusivement, au mot le sens de « façon d'agir blâmable, comportement déraisonnable, erreur ».

Toujours employé au pluriel, *errements* vient de l'ancien français *errer* qui signifiait « voyager », « aller à l'aventure » et, dans un autre sens, « se comporter, agir, procéder ». A la suite de quoi, au XVII^e siècle, *errements* évolua du sens de « comportement » vers celui d'« habitude », puis glissa, péjorativement, vers « mauvaise habitude ». Par extension, cette habitude invétérée prit le sens d'« erreur », voire de « turpitude ».

Bref, le mot a subi bien des errements.

💡 La pédagogie ne serait-elle plus ce qu'elle ne devrait cesser d'être ?

Est-ce pour rimer avec *démagogie* que les politiciens ont *pédagogie* à la bouche ? Se disent-ils : « On a beau leur expliquer, ils ne comprennent rien » ? Cherchent-ils à infantiliser les citoyens, qui peinent à deviner le comment de l'action gouvernementale et le pourquoi du matraquage fiscal ? Ou bien ignorent-ils le mot juste ; ici : *didactique* ?

Pédagogie, du grec *paidagogos*, de *pais*, *paidos*, « enfant », et *ágô*, « mener », soit « direction ou éducation des enfants », doit, en principe, être réservée à l'art de l'éducation, à tout ce qui concerne la formation des enfants, à rien d'autre.

Les princes qui nous gouvernent abusent du mot quand leur politique échoue. Honteux comme des enfants surpris la main dans le pot de confiture, ils clament alors, faussement ingénus : *On a manqué de pédagogie*, autrement dit ni assez argumenté ni bien convaincu. Belle excuse. Justification dérisoire. Car Dieu que leur communication abonde ! Et diable que les politicards sont bavards !

👤 Au congrès du parti, la motion a été votée à l'unanimité par tous, sans exception

Avant de parler, les politiciens feraient bien de réfléchir, et même de penser. Comme ici. « Unanimité » et « tous » signifient la même chose, « sans exception » étant, ça va de soi, superflu.

La plupart des politiciens multiplient comme ici les vocables pour dire une seule et même chose. Ces mots *explétifs* affadissent leurs propos, discréditent leurs auteurs. Que ne s'adonnent-ils à la *litote** ! Bien leur prendrait d'en dire moins pour en exprimer plus. Mais que serait l'ordinaire de la politique sans leur robinet d'eau tiède, qui sonne creux ?

👤 Ce jeune sénateur se présentera aux élections présidentielles de 2022

Deux incongruités ornent cette phrase. La première est vénielle, la seconde plus sérieuse.

Sénateur vient du latin *senator*, « ancien ». Dans la Rome antique, le Sénat (*senatus*) était le Conseil des Anciens. On y accédait sur le tard. *Idem* pour notre Sénat.

Mais l'oxymore « jeune sénateur » – littéralement : *jeune vieux* – ne l'est plus tant la classe politique rajeunit.

Les élections présidentielles sont celles qui ont eu lieu depuis leur création, ou depuis telle date, et non celle à laquelle le candidat se présente. Il n'y a qu'une *élection présidentielle*, tous les cinq ans.

Dites : *Tartempion se présentera à l'élection présidentielle*, mais : *les élections présidentielles ont lieu au suffrage universel en France depuis 1965*. Pour faire court, dites : *la présidentielle*. Même remarque pour *la primaire, les primaires*.

Mais on dit *les élections législatives* puisqu'on élit autant de députés qu'il y a de circonscriptions, soit 577, et qu'elles se déroulent toutes en même temps (sauf *élection partielle*). *Idem* pour *les sénatoriales, les régionales, les départementales, les municipales, les européennes*.

☠ Un hollandais qui n'est pas néerlandais

Dire *hollandais* au lieu de *hollandiste* ou *hollandien*, c'est défier l'orthographe. Les adeptes d'une idéologie, les militants d'un parti portent un nom terminé par *-iste* : communiste, fasciste, anarchiste, centriste, socialiste, royaliste... Le suffixe *-ien* vise le politicien admiré ou exécré : hitlérien, stalinien, mussolinien, churchillien, gaullien, mitterrandien, jupitérien.

Alors, pourquoi avait-on nommé « hollandais » les partisans de François Hollande ? Serait-ce parce que l'Elysée est un bon fromage pour son locataire ? Ou bien est-ce par *batavisme* ?

☞ A tort également, on confond Hollande et Pays-Bas, aussi souvent qu'Angleterre et Grande-Bretagne. Les Pays-Bas comptent quatorze provinces. La Hollande du Sud et la Hollande du Nord ne sont que deux d'entre elles. Les habitants des Pays-Bas s'appellent des *Néerlandais*. Ne sont *hollandais* que les habitants des deux Hollande, ou les choses qui s'y rapportent. Quant aux *Bataves*, ce sont les antiques Néerlandais, les Gaulois de là-bas en quelque sorte.

▲ Moi président, je

Le mérite de cette formule passablement égocentrique aura été d'enseigner à beaucoup de Français le mot *anaphore*³. Elle fut lancée quinze fois de suite lors du débat télévisé qui opposa les deux finalistes de l'élection présidentielle de 2012, François Hollande et Nicolas Sarkozy

Elle devint un sobriquet collé au gagnant. Peu soulignèrent sa médiocre qualité. Répéter quinze fois *moi président, je*, redondance à deux sous, ça n'était pas du Chateaubriand, pas même du Mitterrand. La piètre tautologie médiatisée manquait d'originalité. Son auteur, François Hollande, paraphrasait son maître, l'autre François, qui commençait souvent, mais en privé, ses phrases par « Moi, personnellement, je ».

Dire « Si je suis élu président, je... » ou « Si les Français m'accordent leur confiance, je... » aurait un tout autre effet oratoire.

▲ Carte électorale

La cause des femmes est sacrée. Mais sa défense irraisonnée aboutit à des stupidités, comme ici.

Depuis que le général de Gaulle lui accorda le droit de vote en 1945, la citoyenne dispose d'une *carte d'électeur*. Les ardentes féministes accusèrent cette locution de machisme abominable. Elles obtinrent qu'elle fût censurée.

Résultat : on remet aux dames et aux ex-demoiselles *une carte électorale*. A supposer que le sexe dit faible y gagne quelque chose, le français y perd, à coup sûr, en clarté et en précision.

En effet, on la confond désormais avec l'autre *carte électorale*, celle où figurent la géographie des circonscriptions et la sociologie des votes. Les politologues analysent ladite *carte* avec délectation, avant et après chaque scrutin. Comment doit-on dorénavant appeler cette autre *carte électorale* pour la distinguer du permis de voter asexué ?

Au lieu d'instaurer une carte désormais unisexe, les idéologues qui concoctèrent cette présumée « avancée » démocratique auraient pu, avec un peu de jugeote, créer une *carte d'électrice*. Ils eurent ainsi concilié deux causes sacrées : les femmes, le français. On eût honoré le prétendu sexe faible, tout en laissant à « carte électorale » son sens initial. Il n'est pas trop tard pour réparer cette bévue.

☠ La maire de la commune

Cette locution pêche de deux manières :

1. Il n'est de maire qu'à la tête des communes. Sinon, pourquoi pas le préfet de la préfecture, le président de la présidence, la secrétaire du secrétariat ou le chef de la chefferie ?

2. Le poète Henri Michaux affirmait : « Le phallus, en ce siècle, devient doctrinaire » ; le vagin encore plus, oserai-je ajouter. L'acharnement à féminiser des mots qui n'en ont nul besoin relève de l'idéologie.

Dire *la* maire, c'est politiquement correct, orthographiquement discutabile et phonétiquement ambigu. A l'entendre, on s'interroge. S'agit-il de *la mère* de famille ? De *la mer* Méditerranée ? Ou de *l'amère* cheftaine des échevins ?

On ne dit pas *la* prince, *la* duc, *la* comte.

Mais, à la différence de *princesse*, de *duchesse*, de *comtesse*, la *mairesse* est l'épouse du maire. Balzac écrit dans *Les Paysans* : « Monsieur le maire flanqué de sa mairesse. »

Préférez, je vous prie, *madame le maire*.

La préfète est l'épouse du préfet, la générale celle du général et la *bourrelle* la femme du bourreau.

☠ Les Crèches Municipales au profit des parisiens

La consonne ou la voyelle initiale qui usurpe sa majesté insulte l'orthographe française. Elle établit une hiérarchie chamboulée : le magnifié porte majuscule, l'ordinaire, qui n'y a pas droit, doit se contenter d'une minuscule. Mauvaise manie, généralisée. Il y a lieu de s'en déprendre.

En cédant à cette fâcheuse habitude, des élus locaux et des fonctionnaires territoriaux donnent l'impression de valoriser leur activité plutôt que les « administrés » au service desquels ils doivent œuvrer. C'est ainsi qu'ils mettent, à tort, une majuscule au *c* de *crèches* et au *m* de *municipales*, mais une minuscule au *p* de *Parisiens* !

Dans l'exemple donné, il faut écrire *Parisiens* : ce sont des noms propres : la majuscule s'impose. Par contre, *crèches* est un nom commun et *municipales* est un adjectif : ils prennent une minuscule.

Pire, une orgie agaçante de majuscules orne des textes agrémentés d'autant de fautes de français. Telle cette annonce de la mairie de Paris : « Ici, nous construisons un Foyer d'Accueil de Vie ainsi qu'un Foyer d'Hébergement gérés par l'OHT et à destination des personnes en situation de handicap » (*sic*) : cinq lettres où la minuscule est de rigueur. A bas la *majusculolâtrie* !

Celle-là prospère sur la base d'un argument farfelu. Il faudrait, allègue-t-on, mettre des majuscules afin qu'on puisse reconnaître le sigle, comme EHPAD dans « Etablissement d'Hébergement de Personnes Agées Dépendantes ». Or, seul le premier mot (établissement) nécessiterait, éventuellement, une majuscule.

☠ J'oppose mon veto

Dompage que soit tombé en désuétude le latin, ce chien de garde du français ! En maîtriser les rudiments facilite grandement la connaissance du vocabulaire et de la syntaxe. Maints exemples éparpillés dans ce livre montrent l'intérêt qu'il y aurait à bien connaître notre langue mère.

On n'entendrait plus ni ne lirait : « j'oppose mon veto », qui signifie mot à mot : « j'oppose mon opposition », pléonasme s'il en est.

Veto signifie *je m'oppose*. Formule laconique par laquelle, à Rome, les tribuns du peuple s'opposaient aux décrets du Sénat ou à ceux des consuls, comme aux actes des magistrats. Dans l'éphémère Constitution de 1791, le roi disposait d'un *veto suspensif*, ce qui valut à Louis XVI le surnom de Monsieur Veto.

Dites, au choix : *j'oppose mon droit de veto, j'oppose mon veto, je mets mon veto, je me sers de mon veto, il abuse de son droit de veto*. Ou alors : *je m'oppose, je repousse la décision, je suis contre, je refuse de voter le texte*.

Au sens figuré, dites : *je fais une objection*.

☞ Ne mettez pas d'accent à *veto*, sauf à parler d'un vétérinaire, appelé familièrement *véto*.

💀 La tentative d'attentat a été déjouée

Les mots correspondent à leur étymologie, tel *attenter*, du latin *tentare*, « essayer », qui donne *attentat*. On attende à, *sur*, *contre*. On commet un attentat, on fait une tentative criminelle. « Est-ce que j'ai jamais attenté aux libertés publiques fondamentales ? Je les ai rétablies. Et y ai-je une seconde attenté ? » (Charles de Gaulle, conférence de presse, 19 mai 1958).

Rappel : un attentat est « une *tentative criminelle* contre une ou plusieurs personnes » ou contre des institutions. Commettre un crime, c'est *attenter* à la vie d'autrui. On *prépare un attentat* ; on *tente* de le réussir.

« Tentative d'attentat » étant une horreur pléonastique, dites *projet d'attentat*, ou, s'il échoue, *attentat déjoué, attentat manqué*.

💡 Une vérité de La Palice

Il existe de fausses vérités historiques⁴. L'une des plus flagrantes est celle-ci.

A la différence de Du Guesclin ou de Bayard, La Palice souffre d'une injuste réputation. Les « lapalissades » en sont la cause. Pourtant, ni ce héros magnanime de la chevalerie ni ses soldats n'en ont fait. Et pour cause. Il mourut en 1525 à la bataille de Pavie. Il avait guerroyé comme un brave. Aussi, quand il fut tué à l'ennemi, ses hommes voulurent magnifier sa vaillance et perpétuer sa mémoire. Ils composèrent une chanson, où figure ce couplet :

« Hélas, La Palice est mort
Il est mort devant Pavie.
S'il n'était pas mort
Il ferait encore envie. »

Or, par confusion – volontaire ? – entre le *f* long (*f*) et le *s* long (*ʃ*) de l'époque, ou par malice, on lut : « S'il n'était mort, il serait *encore en vie*. » Le mensonge se répandit au XVIII^e siècle. Un air amusant mais moqueur, signé Bernard de La Monnoye, le véhicula. Ses couplets multiplièrent les tautologies, dont le valeureux chevalier fit les frais. Ce persifleur écrivit ceci, qui passa à la postérité :

« Monsieur d'La Palice est mort.
Il est mort devant Pavie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie. »

Depuis, La Palice incarne les vérités d'évidence. *Comme aurait dit La Monnoye et lamonnoyade* seraient plus conformes à la vérité que *lapalissade*.

Tirer les marrons du feu

On confond souvent cette expression avec *tirer son épingle du jeu*. Or, tirer les marrons du feu ne signifie pas « tirer profit d'une situation », mais bosser pour le roi de Prusse, se faire avoir, être le dindon de la farce.

D'où vient-elle ? De Jean de La Fontaine. Dans « Le singe et le chat », Raton, le félin, retire des marrons du feu, pour Bertrand, le singe, et s'y brûle la patte :

« Bertrand dit à Raton : Frère, il faut aujourd'hui
Que tu fasses un coup de maître.
Tire-moi ces marrons. Si Dieu m'avait fait naître
Propre à *tirer marrons du feu*,
Certes marrons verraient beau jeu.
Aussitôt fait que dit : Raton avec sa patte,
D'une manière délicate,
Ecarte un peu la cendre, et retire les doigts,
Puis les reporte à plusieurs fois ;
Tire un marron, puis deux, et puis trois en escroque.
Et cependant Bertrand les croque. »

☠ Le péril en la demeure n'est pas dans la maison

Autre expression trompeuse, *péril en la demeure* est la traduction de la locution juridique latine *periculum in mora*. Le péril en question ne réside pas chez soi, dans la maison.

Ici, *demeure* signifie « maintien en l'état d'une situation que rien ne presse de modifier », le retard ne causant aucun préjudice éventuel.

Il n'y a pas péril en la demeure signifie donc : ça n'urge pas. Rien ne presse. Pas la peine de se dépêcher. Les Genevois diraient d'une voix traînante : *Il n'y a pas le feu au lac*. C'est connu, ils se hâtent lentement. Ils ont raison. Ne confondons pas vitesse et précipitation.

☠ Les dépenses somptuaires

Le *somptuaire* n'est pas *somptueux*.

Somptuaire vient du latin *somptuarius* formé sur *sumptus*, « coût, dépense, frais ». Il

qualifie « ce qui restreint la dépense » ou « ce qui la concerne ».

A Rome, on combattait les dépenses exagérées. Des *lois somptuaires* (*leges sumptuariae*) réformaient le luxe et réglait les coûts des bâtiments, des habits, des festins. Elles ambitionnaient de maintenir la rusticité et la simplicité des mœurs anciennes, de réduire les frais engagés pour les parures, la toilette des femmes, les banquets. L'empereur Auguste en édicta. Ces lois servaient à fustiger les riches qui claquaient l'argent avec ostentation. En France, un *édit somptuaire* de 1660 interdisait le port d'« aucune étoffe d'or ou d'argent, fin ou faux ».

Jusqu'au XIX^e siècle, *somptuaire* garda son étymologie. Dans *L'Esprit des lois*, Montesquieu écrit : « Un Etat peut faire des lois somptuaires dans l'objet d'une frugalité absolue ; c'est l'esprit des lois somptuaires des républiques. » Rousseau, dans les *Confessions* : « Quelque austère que fût ma réforme somptuaire, je ne l'étendis pas d'abord jusqu'à mon linge, qui était beau et en quantité. » Voltaire : « Les lois somptuaires ne peuvent plaire qu'à l'indigent oisif, orgueilleux et jaloux, qui ne veut ni travailler, ni souffrir que ceux qui ont travaillé jouissent. » Et le Code civil opposait les *dépenses voluptuaires* à celles qui sont *somptuaires*.

Quand l'argent coule sans compter, parlez de *dépenses de prestige, d'apparat, abusives, excessives*, de choses *dispendieuses, ruineuses*.

☞ Depuis les années 1970, l'Etat dépense énormément plus qu'il n'encaisse. Il déploie plus de *munificence* que de *magnificence*. Son train de vie n'est pas *somptuaire* mais *somptueux*. Puisse l'Etat adopter vite un *comportement somptuaire* !

☠ Déclarer ses impôts

Enoncé courant, des plus mal choisis. Dans un pays où les secrets d'argent sont jalousement gardés et mieux protégés que les frontières, l'expression est étrange et inexacte. « Déclarer ses impôts », c'est dire combien on est riche en montrant qu'on en paie beaucoup. Point n'est besoin d'exciter la jalousie sociale.

On ne « déclare » pas ses impôts, *on les paie*. Ce que l'on *déclare*, ce sont ses revenus. Pour ce, on remplit la *déclaration des revenus* ou la *feuille d'imposition*, l'administration fiscale envoyant un *avis d'imposition*.

☠ Renseigner la feuille d'imposition

Non ! *on la remplit*, de même qu'*on remplit un questionnaire, on y répond*. On renseigne quelqu'un et non une chose.

☞ Malgré les apparences, *impôt* n'est pas le diminutif d'*impopulaire*.

☠ Un budget prévisionnel

Pléonasme fâcheux. Locution figée malencontreuse. Evitez-le, même si tout le monde l'emploie.

Un *budget* (déformation anglaise de l'ancien français *bougette*, (« sac ») est un « état prévisionnel des recettes et des dépenses ». Les résultats démentent presque toujours les prévisions. Des *mesures correctrices* peuvent se révéler nécessaires en cours d'exercice. Ces *révisions* font l'objet d'un *budget modificatif*, voire de plusieurs.

Dites : *budget* tout court. Ou : *prévision budgétaire, état prévisionnel* (des dépenses et recettes), *projet de budget* (soumis au vote), *budget voté*.

Parlez du *budget fixé*, des *dépenses planifiées*, des *recettes escomptées*.

☞ Surtout, ne commettez pas l'autre pléonasme : « prévoir à l'avance », malgré ceux qui ne font jamais de prévisions, surtout sur l'avenir.

☠ Des coupes sombres

Par erreur ou par influence de *coups sombres*, on donne à cette locution sylvestre le sens métaphorique de réductions importantes, brutales, des budgets, des effectifs, voire des écrits. En taillant en quantité, les exploitants forestiers font, eux, des *coupes claires*.

Rappel : ces exploitants distinguent les *coupes sombres*, où peu d'arbres sont abattus, où, en conséquence, l'ombre se maintient, et les *coupes claires*, où beaucoup d'arbres sont coupés et où, de ce fait, on voit le jour au milieu de la forêt : *les coupes claires font les clairières*.

A l'évidence, les diminutions importantes et draconiennes des dépenses ou du personnel sont des *coupes claires* et celles des écrits du *caviardage*.

Qu'ils fassent des coupes claires ou des coupes sombres, il importe que nos gouvernants ne mettent pas l'Etat en coupe réglée.

☠ Des Euro !

Quand il fallut nommer la monnaie unique européenne, créée le 1^{er} janvier 1999, l'Union rejeta *écu*⁵, appellation de la devise précédente, celle de la monnaie commune. Les Allemands trouvaient que le mot sonne mal. Chez eux, *Kühe* veut dire *vache*. Or, chez les Grecs, *euro* renvoie à *uriner* (« ouristé »), chez les Danois à une insulte. Malgré cela, Berlin l'emporta. *Ecu* fut écarté au profit d'*euro*, avec quelques dégâts collatéraux en France.

Car, pour tenir compte des particularités grammaticales des langues concernées du Vieux Continent, *euro* défia la nôtre. On l'inscrivit sur les billets de banque avec une majuscule et sans *s*. Curieux de lire « 5 Euro », « 10 Euro », « 100 Euro »..., écriture inadmissible de la monnaie unique, nom commun.

Ecrivez : *un euro, deux euros, un centime d'euro...*, sans majuscule. Ou alors, mettez €.

Autre erreur à éviter : dire « cent » au lieu de *centime* et le prononcer de surcroît « cenn'tt » !

Par contre, il est heureux qu'« euroland » ait été vite supplanté par *zone euro*, locution entrée logiquement dans la gamme *zone franc, zone dollar, zone sterling*.

☠ OTANNE en emporte le vent !

« Les Français aiment gonfler leurs voiles aux vents étrangers », gouaillait de Gaulle. Pour ce, certains ne manquent ni d'air ni de souffle. Combien de responsables de la Défense prononcent « otanne » ! Or, OTAN (Organisation du traité de l'Atlantique Nord) traduit en français l'acronyme* anglo-américain NATO (North Atlantic Treaty Organization).

La prononciation extravagante s'explique. La langue de travail de l'Organisation est l'anglais. Surtout, le Pentagone a la haute main sur ce dispositif diplomatico-militaire. Il

l'avait conçu en 1949 pour « garder les Russes à l'extérieur, les Américains à l'intérieur et les Allemands sous tutelle ». Parce qu'on raisonne à l'américaine, on prononce inconsciemment de même.

☠ Armements conventionnels, armes sophistiquées

Nul besoin de donner à *conventionnel* un sens qu'il ne doit pas recevoir. Certes, ces armes sont citées dans les *conventions* internationales sur les lois et coutumes de la guerre (La Haye, Genève, Ottawa...). Mais elles n'en proviennent pas. Elles ne datent pas davantage de la Convention (1792-1795). Elles s'opposent aux *armes nucléaires* ou *de destruction massive*.

Dites *armes traditionnelles* ou *armements classiques*, de plusieurs sortes : artillerie de gros calibre (chars d'assaut, navires), armes de petit calibre (fusils, pistolets et grenades).

Autre locution inappropriée : les « armes sophistiquées ». Dans l'Antiquité grecque, la sophistique était l'art de faire passer ce qui était faux pour vrai. *Sophistiquer* consiste donc à « donner une apparence de vérité à une personne, une chose, une idée, qui ne ressemble en rien à cette apparence ». Les armes prétendues « sophistiquées » sont bien réelles et conformes à leur description. Fabriquées selon les techniques de pointe, elles sont caractérisées par l'extrême perfectionnement et une efficacité terrifiante. Parlons d'*armes perfectionnées*.

Dénaturé, *sophistiqué* désigne aussi bien des ogives nucléaires que des crèmes à bronzer. En général, le terme est inapproprié. C'est l'exemple même de ce que j'appelle un *moticide*, mot tueur en série d'une gamme de termes justes, précis, adaptés aux choses qu'ils nomment. Revue de vocabulaire.

Sens général, péjoratif ou non : *compliqué, complexe, chargé, orné, chichiteux, adultéré, faussé, truqué, abracadabrant*.

Mais ce mot est devenu on ne peut plus flou, prenant divers sens particuliers. Il nous semble préférable de dire, ne serait-ce que pour maintenir la biodiversité du langage :

- une personne : *artificielle, élégante, chic* ;
- une attitude : *apprêtée, affectée, maniérée, insincère, jésuitique, byzantine, compassée, contournée, composée, tralala, collet monté, mignarde* ;
- un raisonnement : *subtil à l'excès, argutieux, trop habile, captieux, alambiqué,*

tarabiscoté, hermétique, ésotérique, cabalistique, tiré par les cheveux, abscons ;

- une mode : *raffinée, recherchée, excentrique ;*
- une mécanique : *perfectionnée, élaborée, étudiée, complexe ;*
- une technique : *avancée, évoluée ;*
- un style : *entortillé, ampoulé, amphigourique ;*
- le langage : *pédant, recherché.*

🦋 Négocier la négociation

« *Round* de négociations » est un anglicisme mâtiné d'américanisme. L'expression date de 1964. Commencèrent alors les « négociations pluriannuelles du “Kennedy Round” », sous l'égide de l'ex-GATT (« General Agreement on Tariffs and Trade ». On remit le couvert avec l'« Uruguay Round » en 1986, et derechef avec le « Doha Round » lancé en 2001.

Lesdites négociations tendent à libéraliser les échanges commerciaux entre les nations sous l'égide de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) au nom du sacrosaint principe du libéralisme : « Laissez faire, laissez passer. »

Mais le français ne peut laisser passer n'importe quoi. Laissez « round » aux boxeurs et à leurs arbitres, même si ces pourparlers et marchandages s'apparentent à une dispute sur le ring. On y tourne souvent en *rond*, étant précisé qu'au grand club des nations (plus de deux cents), il y a autant de membres que d'égoïsmes sacrés.

☞ L'anglais « round », du français *rond(e)*, était, au départ, un terme de boxe pour dire une *reprise*, équivalent employé au Québec. En France, lors de sa première occurrence, en 1816, on le traduisit par *assaut*. On peut dire aussi *partie, manche, tournée*.

Les Américains lui donnent le sens d'*étape*. « Round » signifie donc, dans un processus politique ou commercial : *succession de négociations* ou *étapes de négociations* (« a round of negotiations »).

Dites : le *cycle Kennedy*, ou *négociations Kennedy*, le *cycle de l'Uruguay*, le *cycle de Doha*, ou, plus précisément, *cycle de négociations commerciales internationales*.

▲ Culpabilisation, interopérabilité, instrumentalisation, déresponsabilisation...

Les mots longs polluent le parler post-moderne. Le mal est ancien. Au XIX^e siècle, Sainte-Beuve donnait cet exemple édifiant : « A la Chambre [*des députés*], de règle ils ont tiré régler ; puis de régler, règlement, puis de règlement, réglerment. C'est fort, mais ce n'est pas tout : de réglerment, ils ont fait réglementation et, un beau jour, ils ont voulu tirer de réglementation le verbe réglementationner. Alors, quelqu'un a crié "Holà !". » Depuis, on a créé réguler, déréguler, (dé)régulation.

Préférez les mots brefs, concrets, précis, imagés. Pourquoi allonger quand on peut raccourcir ? Pourquoi « belle-fille », « grand frère », « petit frère », « le deuxième » quand bru, aîné, cadet, puîné suffisent ? A supposer qu'ils ne soient pas compris de travers, les mots longs comme des chemins de fer alourdissent la prose. Leur boursoufflure, leur aspect intimidant, leur flou chargé de prestige sont autant de visages de la prétention.

Mention spéciale pour les adverbes de manière en *-ment*, à l'instar du caricatural *compendieusement*, qui signifie... *bref*. Exemples de raccourcissements :

<i>assurément</i> : certes	<i>pareillement</i> : si
<i>brusquement</i> : soudain	<i>postérieurement</i> : après
<i>complètement, entièrement</i> : tout	<i>préalablement</i> : avant
<i>également</i> : aussi	<i>préféablement</i> : plutôt
<i>exactement, précisément</i> : juste	<i>rapidement, promptement</i> : vite
<i>extrêmement</i> : très	<i>soigneusement</i> : bien
<i>fréquemment</i> : souvent	<i>suffisamment</i> : assez
<i>insuffisamment</i> : peu	<i>tellement</i> : si, tant
<i>malheureusement</i> : hélas !	<i>tout particulièrement</i> : en particulier

Tant qu'à faire, dites *Supercalifragilisticexpidélilicieux* comme Mary Poppins. Récusez autant que possible les vocables abstraits, désincarnés, euphémiques, les doublons inutiles. Renoncez aux synonymes pompeux ou erronés, comme « complexifier » au lieu de *compliquer* ou « décrédibiliser » pour *discréditer*. Préférez-leur des mots courts. Ils sont économiques à écrire, à prononcer, à entendre, à lire ; plus courants, plus lisibles, mieux mémorisés. Echantillons :

accessibilité : **accès**
accidentologie : **accident**
apprenant : **élève**
auditionner : **entendre**
célébrant : **prêtre**
clôturer : **clore**¹
contentieux : **procès, litige**
coûteux, onéreux : **cher**
dangerosité : **danger**
décrédibilisation : **discrédit**
déradicalisation : **exorcisme**
déstabilisation : **troubles**
différentiel : **écart**
dysfonctionnement : **couac**
effectuer : **faire**
espace culturel : **salon**
espace vert : **jardin**
exhaustif : **complet**
existence : **vie**

finalité : **but**
homologue : **collègue, confrère**
hydrocution : **noyade**
l'ensemble de : **tout(e)**
modalités stylistiques : **style**
opportunité : **aubaine, occasion**
pathologie : **maladie**
perfectionnable : **perfectible**
perfectionner : **parfaire**
personne en situation de handicap : **handicapé**
positionner : **placer, situer**
précipitations : **pluie**
problématique : **problème**
réceptionner : **recevoir**
sanctionner : **punir**
sélectionner : **choisir**
solutionner : **résoudre**
superfétatoire : **superflu**
visionner : **voir**

Evitez les périphrases où l'on remplace les mots par leur définition. N'imites pas le scribe zélé qui préfère « statuer sur le bien-fondé de la requête » au lieu d'*examiner la demande*. Ou « entreprendre la réalisation des travaux de réhabilitation du bâtiment de la mairie » plutôt que *rénover la mairie* : douze mots au lieu de trois, c'est plus sérieux. Cela montre qu'on fait le maximum. Et un ministre de l'Environnement déclara qu'il entendait « mener une politique de reconquête de la qualité de l'air ». *Purifier l'air* ou *dépolluer l'atmosphère* eût suffi. Mais il eût donné l'impression d'en faire trop peu. Petit florilège :

animateur : *agent d'ambiance*
avortement : *interruption volontaire de grossesse*
bagagiste : *agent de manipulation et de déplacement des valises*

grève : *mouvement social*
grosse poitrine : *volume mammaire important*
l'Histoire : *étude diachronique*
hospice : *établissement de long séjour*

balayeur : *technicien de surface urbaine*

bibliothèque : *centre de ressources documentaires*

bonne : *employée de maison*

brouillard : *ciel dense en termes de nébulosité*

caissière : *hôtesse de caisse*

cantonnier : *agent public chargé de travaux de voirie*

chômeur : *demandeur d'emploi*

concierge : *agent chargé du gardiennage de l'immeuble*

concussion : *détournement de fonds publics*

corvée : *travail d'intérêt général*

école normale : *institut universitaire de formation des maîtres, école supérieure du professorat et de l'éducation*

facteur : *agent préposé à la distribution du courrier postal*

gardien de square : *animateur d'espace vert*

immigrée : *femme issue de l'immigration*

instituteur : *professeur des écoles*

invalidé : *personne à mobilité réduite*

maladies vénériennes : *maladies sexuellement transmissibles*

nez : *appendice nasal*

notoriété : *capital réputationnel*

obésité : *surcharge pondérale*

parti : *sensibilité (politique)*

pauvre : *personne économiquement faible, en situation de précarité*

pays pauvre : *pays en voie de développement*

paysan : *exploitant agricole*

pêche : *ressources halieutiques*

personnel (le) : *ressources humaines*

prostituée : *travailleuse sexuelle*

vendeur : *agent technico-commercial*

vieux, vieillard : *personne du troisième âge, du quatrième âge*

vigneron : *exploitant viti-vinicole*

Récusez les euphémismes sur les sujets qui « fâchent ». Y entre parfois de la bonté. Plutôt qu'*hospice*, on dira établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, équivalent si long qu'on lui substitue un vocable abscons : EHPAD. Plutôt que *propre à rien*, l'Administration écrira sur ce *bras cassé*, craignant d'offenser : « agent dont les performances ne sont pas tout à fait à la hauteur des résultats que la hiérarchie est en droit d'attendre. »

En vérité, voici revenu le temps où les précieuses ridicules ne disaient pas *peigner*, mais *délabrynter les cheveux*. Exemples :

agonisant : *personne dont le pronostic vital est très sérieusement engagé*

bombardement : *frappe chirurgicale*

cancre : *élève en difficulté ou résistant*

ivrogne : *buveur à la sobriété différée*

méfait : *incivilité*

mensonge : *contre-vérité*

mentir : *faire de la désinformation,*

scolaire

champ de bataille : *théâtre des opérations*

clandestin : *réfugié économique débouté du droit d'asile*

colle (ou khôlle) : *examen effectué dans le cadre du contrôle continu des connaissances*

fou : *déficient sensoriel*

gâteux : *individu qui n'a plus toute sa lucidité*

grosse (une femme) : *ronde*

hausse des impôts : *décélération de l'allègement de la charge fiscale*

idiot : *personne non-intelligente*

inculpé : *mis en examen*

détourner la vérité à son profit

musée : *ensemble muséal, pictural et sculptural*

paresseux : *personne manifestant un déficit de motivation*

race : *groupe ethnique, communauté, population*

remonter les bretelles : *recadrer*

sale : *hygiéniquement contestable*

trisomique : *victime du syndrome de Down*

victimes civiles : *dégâts collatéraux*

vieux : *personne chronologiquement désavantagée*

Remplacer un mot par sa définition, c'est extravagant. Que l'humour anime l'exercice ! Substituez à *pain* « module de produit fariné », c'est plus appétissant. Plutôt que *bibliothèque*, dites « centre de ressources livresques, documentaires et journalistiques », qu'*accoucher*, « subir le contrecoup des plaisirs légitimes », que *danger*, « potentielle dangerosité en termes de risques et/ou au niveau des probabilités angoisseuses de chances délétères ou mortifères⁷ ». Et, au lieu de *péter plus haut que son c...*, dites « transcender ses limitations ».



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 Eloge, panégyrique, apologie

Du temps où les politiciens pensaient par eux-mêmes, où leurs propos n'étaient ni calibrés par les « communicants » ni aseptisés par leur parti, ni alignés sur la pensée unique, où ils soignaient leurs discours, bref, du temps où la fonction tribunitienne en valait la peine, trois types de bafouilles laudatrices prévalaient :

- l'éloge : « célébration de quelqu'un ou de quelque chose » : *l'éloge funèbre de Jean Moulin par André Malraux* ;
- l'apologie : « défense d'une doctrine ou d'un personnage ». *L'Apologie de Raymond Sebond par Montaigne* ;
- le panégyrique : « louange de quelqu'un ». *Le panégyrique de Staline par le Parti communiste français*.

💀 Une circoncision électorale

Les gouvernants qui pratiquent le charcutage électoral seraient-ils suspects de circoncision électorale ? La circoncision est une opération à finalité religieuse consistant à retirer le prépuce des enfants mâles. Curieux lapsus.

Cela étant, tailler ou retailler les circonscriptions à son gré et peut montrer une volonté de biaiser les élections. Parfois, la manœuvre se retourne contre le charcutier. Il faut découper les circonscriptions avec circonspection.

Bonne occasion de distinguer et de définir les trois verbes construits avec le préfixe « circon- », du latin *circum*, « autour ».

- *Circoncire* : « découper autour » : *circoncire un nouveau-né*.

- *Circonscrire* : « tracer une limite » (autour de quelque chose), « limiter alentour » : *la propriété a été circonscrite, les pompiers ont circonscrit l'incendie*.

- *Circonvenir* : « agir avec ruse et artifice pour amener quelqu'un à faire ce que l'on souhaite » : *les flatteurs savent circonvenir les niais*.

🐼 La cabine est pressurisée, le contribuable pressuré

Au sens propre, *pressurer* signifiait, à l'origine, « presser des fruits sous le pressoir, les écraser » ; par extension : « presser fortement pour extraire un liquide ». Au sens figuré et péjoratif, cela devint « exploiter quelqu'un, tirer tout ce qu'on peut de lui », puis « accabler de taxes, écraser d'impôts ». Si la métaphore est jolie, le matraquage fiscal, lui, ne l'est pas. Dans *Maître Cornélius*, Balzac écrit : « Louis XI appelait familièrement maître Cornélius de ce vieux nom [*torçonnier*], qui, sous le règne de Saint Louis, signifiait un usurier, un collecteur d'impôts, un homme qui pressurait le monde par des moyens violents. »

Pressurer dans son sens figuré date du XIII^e siècle. Le *Grand Robert* définit ce verbe ainsi : « Tirer de (quelqu'un) tout ce qu'on peut en tirer (avec une idée de violence). *Pressurer un peuple*. Exploiter. *Se faire pressurer comme un citron*. Extorquer l'argent, les biens de (quelqu'un). Epuiser, saigner, (faire) suer. »

Des journalistes disent *pressurer* au lieu de *faire pression* (sur quelqu'un), au sens de « circonvenir ». Où va-t-on ?

Pressuriser, c'est autre chose. Des puristes critiquent ce verbe, sous prétexte qu'il vient de l'anglais « *pressurize* » (« *pressurized cabin* »). Mais il fallait bien créer un mot pour dire qu'un lieu ou une cabine est soumis à une pression constante (dans un avion volant à dix mille mètres d'altitude, c'est préférable !). Pierre Messmer, *La Patrouille perdue* : « [...] maintenant il gelait à dix mille mètres, dans un avion mal chauffé et mal pressurisé. »

👉 Evitez l'anglicisme « air conditionné », calque de « air conditioned ». C'est nous

qui sommes conditionnés par l'air. Dites climatisation.



-
1. Voir Ingrid Riocreux, *La Langue des médias*, Editions de L'Artilleur, 2016.
 2. *Valeurs actuelles*, 28 novembre 2013.
 3. Figure de rhétorique qui consiste à répéter un même mot ou locution en début de phrase pour donner un effet de renforcement.
 4. Voir Alfred Gilder, *101 citations qui ont fait l'Histoire*, Editions Glyphe, 2017.
 5. Du temps du Serpent monétaire européen, c'était un cas exemplaire de concorde linguistique franco-britannique puisque écu donnait en anglais E.C.U. : *european current unit*.
 6. On recourt aux verbes du premier groupe parce qu'ils sont faciles à conjuguer.
 7. Cité par Bernard Lecomte dans *Défense de la langue française*, no 258, 4e trimestre 2015.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Croire

La visibilité grandissante de l'islam en France provoque un retour en force du vocabulaire religieux. Des mots inusités réapparaissent au sens premier, tels *mécréant*, *blasphème* ou *apostasie*. Du coup, l'essayiste Michel Onfray, athée notoire, livre une parodie coruscante de la folle élection présidentielle de 2017. Il la compare à « un feuilleton de télé-réalité sur le mode christique ». Les termes qu'il emploie sont éloquents : *annonciation* (déclaration de candidature), *nativité* (entrée dans les sondages), *apparitions* (émissions, rassemblements, hologrammes), *prophéties* (programmes), *sermons*, *homélie*, *prédications* (le paradis sur terre si je suis élu), *procès* des rivaux devant les tribunaux médiatiques et leur *condamnation* morale (d'où la loi dite « de moralisation »), *crachats* pendant le chemin de croix (enfarinage, jets d'œufs, concerts de casseroles), *crucifixion* cathodique, *passion* (le jour du scrutin), *montée au ciel* (la victoire), ultérieurement *résurrection* (un autre *messie* se voudra calife à la place du calife)¹.

La France laïque imprègne son vocabulaire de mots religieux. Ils ont perdu leur dimension spirituelle, leur caractère divin. Ils revêtent le sceau de la synagogue : *bouc émissaire*, *capharnaüm*, *jérémiade*, *tohu-bohu*..., de la pagode : *avatar*, *nirvana*... ou de la mosquée : naguère *inch'Allah* ou *ramadan* (qui donna *ramdam*), maintenant *burka*, *burkini*, *djihadiste*, *salafiste*, « c'est un *ayatollah* », « décréter une *fatwa* »...

C'est évidemment l'Eglise qui a donné le plus de mots. Leur sens s'émousse, tels *adieu*, *amnistie*, *grâce*, *mystère*, *sacro-saint*, *solennel* ou *fête*, qui signifiait « événement religieux ». Certains sont dénaturés, comme *adorer*, *consacrer*, *croire*, *dédier*..., d'autres éclipsés : *concupiscence*, *déréliction*, *miséricorde*, *Providence*, *rédemption*, *résipiscence*... D'autres encore s'emploient au figuré : le Tartakover, *bible* des joueurs d'échecs, la

grand-messe du Parti socialiste, *l'évangile* selon saint Marx, *traversée du désert*, *chemin de croix*, *c'est un judas...* Fait significatif : en 1852, le fondateur de la *religion de l'humanité*, Auguste Comte, intitula son « bréviaire » le *Catéchisme positiviste*. On trouve même des locutions pseudo-religieuses : *sainte nitouche*, *à la saint-glinglin...*

Avec la mythologie grecque, on dresserait d'abondants glossaires. Ceux-ci nécessiteraient des mises à jour. A preuve, on qualifie Emmanuel Macron de président *jupitérien*. Dans *Après moi, le déluge !*², Agnès Pierron commente les expressions bibliques passées du sacré au profane, employées souvent, quelquefois, rarement ou plus du tout. Ces locutions peuvent même être déformées par plaisanterie. Ainsi, *vieux comme mes robes* caricature *vieux comme Hérode*, celui qui ordonna le Massacre des Innocents : Hérode le Grand (et non Hérode Antipas).

Enfin, de même qu'il y a des péchés véniels et des péchés mortels, il existe des fautes de langue plus ou moins expiables. Revue de détail.



💡 **A dieu vat !**

Selon Grevisse, *vat* appartient au langage des marins bretons, tous chrétiens, ça allait de soi. Ils déformaient l'impératif *va !* en y ajoutant un *t* fortement prononcé, au lieu de *A Dieu va*.

L'exclamation se comprenait ainsi : « Toi, marin (ou navire), va à Dieu ! » On la proférait quand la tempête secouait fortement et dangereusement l'embarcation ou que son commandant virait de bord par vent debout, manœuvre très périlleuse. On exprimait ainsi le sentiment que ce qui pouvait être fait l'a été, que maintenant la destinée est plus que jamais entre les mains de Dieu, ou que l'avenir ne dépend plus que du hasard. Dans *Les Enfants du capitaine Grant*, Jules Verne écrit : « C'était l'instant. "A Dieu vat !", cria le jeune capitaine. »

Synonymes : *à la grâce de Dieu*, *le sort en est jeté*, *advienne que pourra !* On peut dire aussi, pour faire exotique, *inch'Allah...*

☠ Avatar subit des avatars

Dans la religion hindoue, *Avatâra* signifie « descente de Dieu sur terre ». Ce Dieu, c'est Vishnou. La *Bhagavad-Gita*, qui veut dire « Chant du bienheureux », narre chacune de ses dix *réincarnations* pour assurer la cohésion du monde, le sauver du chaos, du déluge. Vishnou réapparaît tour à tour changé en poisson, tortue, sanglier, homme-lion, nain, Parashurama, Râma, Krishna, Bouddha, et, dixième avatar, Kalki, lequel, à la fin des temps, viendra exterminer la race des méchants.

Dans *Portraits contemporains*, Théophile Gautier comparait Balzac à « Vishnou, le dieu indien, [qui] possédait le don d'avatar, c'est-à-dire celui de s'incarner dans des corps différents et d'y vivre le temps qu'il voulait ».

Mais, depuis, le mot sanskrit n'est plus seulement synonyme de *réincarnation*. Il signifie *changement, transformation, mutation*. Ou *métamorphose*, comme la chenille devenue papillon ou ce héros de Kafka, Gregor Samsa, qui se rend compte au réveil qu'il est transformé en monstrueux insecte.

Par contresens ou confusion phonétique avec *aventure, avarie* ou *avanie*, le mot, qui fait fortune, connaît l'infortune de désigner des événements fâcheux. Il qualifie les *malheurs* de quelqu'un, les *rebondissements*, les *développements* mauvais d'une affaire, les *tracas* : les *avatars* du cirque Zavatta.

Céline écrit dans *Mort à crédit* : « Ça faisait partie des aléas, des avatars du métier. » Entendez : *vicissitude, tribulation, péripétie, infortune, malchance, mésaventure, ennui, accident*.

Retrouvant son sens originel, *avatar* désigne maintenant la *représentation* qu'un internaute se donne pour évoluer dans le monde virtuel ou l'univers des jeux en ligne. L'internaute se réincarne dans un univers désincarné. Vishnou doit s'en retourner dans son paradis.

▲ De la repentance à l'oubliance

Un dramaturge spirituel, Alfred Capus, déclarait : « Les mots sont comme les sacs : ils prennent la forme de ce qu'on met dedans. » Ainsi *repentance* rime avec bien-pensance, sa figure imposée. Son emploi indispose à double titre. On a exhumé un mot pieux tombé en désuétude. Déjà, au XVII^e siècle, l'Académie française l'estimait vieilli ! Et *repentance* exprime « le regret, la douleur qu'on a de ses fautes et de ses péchés ». On ne

se *repent* que de ses fautes, jamais de celles d'autrui.

Or, on parle à tort de *repentance* pour des actions perpétrées par des tiers et autrefois : la colonisation, l'esclavage. On ne peut aujourd'hui s'en *repentir*, mais les déplorer, les regretter, les condamner, voilà tout.

Le mot juste est *amnistie* (du grec *amnêstos*, « oublié »), « oubli des torts et pardon des fautes d'autrui ».

Laissons à *repentance* son sens religieux. Et ressuscitons un beau mot : *oubliance*, faculté d'oublier. Dans l'édit d'Alès pris, en 1629, afin que cesse la guerre de Religion, Louis XIII parle de « l'*oubliance des choses passées* ». Et dans ses *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve écrit : « La Fontaine, avec son caractère naturel d'oubliance et de paresse, s'accoutuma insensiblement à vivre comme s'il n'avait eu ni charge ni femme. »

L'*oubliance* ressemble fort à l'*amnistie*, comme le montre Littré citant Rabelais : « Pardonnant tout le passé avec oubliance sempiternelle de toutes offenses précédentes, comme estoit l'amnestie des Athéniens. »

☠ Allah akhbar !

Citée dans la presse à l'occasion des attentats islamistes, cette locution esquinte l'arabe. Quitte à parler la langue du Coran, parlons-la bien. La translittération phonétique exacte de l'exclamation pieuse est : *Allahou wa'l akhbar !*

« Allahou » est un superlatif absolu. Il signifie « le plus grand ». La traduction précise est donc : *rien n'est plus grand que Dieu*.

Si vous n'écorchez pas la citation ni n'égorgez votre prochain, « le Très-Miséricordieux, Très-Clément³ » vous en saura gré.

Serait-ce sous l'influence d'Alexandre Vialatte que l'on traduit mal ? Ses merveilleuses chroniques – il en signa plus de huit cents –, publiées par le journal auvergnat *La Montagne*, se concluaient toujours par « Et c'est ainsi qu'Allah est grand ».

☠ Islam et phobie

Perle du parler politiquement correct, « islamophobie » s'emploie comme par réflexe

de Pavlov. Dans *Un racisme imaginaire*, l'essayiste Pascal Bruckner voit dans ce mot à usage polémique une manipulation sémantique visant à empêcher toute critique de l'islamisme.

Dans le sens de « haine de l'islam », le néologisme est mauvais. En effet, *phobie*, du grec « phobos », exprime la crainte, la frayeur, la peur, peur malade, excessive, irraisonnée, comme la sécrètent la *claustrophobie* ou l'*agoraphobie*. De même, l'*homophobie* n'est pas, étymologiquement parlant, le fait de détester les homosexuels, mais la peur qu'ils déclencheraient.

Le glissement de sens commença lorsque Anatole France créa *xénophobie* au moment de l'affaire Dreyfus pour dénoncer le racisme, cette haine des autres. Depuis, ce mot exprime l'« hostilité aux étrangers ».

On devrait dire soit *antislamisme* comme antisémitisme, soit *mislamisme*, *mis* signifiant « haine », comme dans *misanthropie*, haine des hommes, ou *misogynie*, haine des femmes, *misandre* étant l'antonyme de *misogyne*. Et la philosophe Chantal Delsol dit qu'il vaut mieux appeler la haine de l'Occident *misoccidentie* plutôt qu'*occidentophobie*⁴.

Préférez (mais abstenez-vous-en) : *haine des musulmans*, *antipathie envers les mahométans*, *racisme antimusulman*, *détestation de l'islam*.

☠ La pérégrination du pèlerin

C'est probablement sous l'influence des mots commençant par *péri-* (périmètre, périphérique... péripatéticienne !) que le solécisme « pérégrination » s'est répandu dans le double registre écrit et oral au lieu de pérégrination.

Pérégrination vient du latin ecclésiastique *pelegrinus*, « étranger, voyageur », du latin classique *peregrinatio*, « voyage à l'étranger ».

N'écrivez pas, ne prononcez pas non plus « pèlerin » et « pèlerinage », mais *pèlerin* et *pèlerinage* : *les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle*, *le pèlerinage de La Mecque*.

S'emploie moins le joli mot *pérégrin*. Songez au roman de Jeanne Bourin *Les Pérégrines*.

Au pluriel, *pérégrinations* a pris le sens, non religieux, de « déplacements incessants en de nombreux endroits » : *les commis-voyageurs multiplient leurs pérégrinations*.

💡 Le castor du carême

Dans la France orpheline de Dieu, de belles expressions catholiques se perdent, du moins oublie-t-on leur signification, comme celles, imagées, du *carême*.

Arriver comme mars en carême signifie : la chose dont on parle ne manquera pas de se produire, elle arrivera à coup sûr. L'expression souligne le truisme, le carême tombant toujours en mars.

Arriver comme marée en carême signifie « arriver à propos, au moment opportun, à l'instant propice, à point nommé ». L'expression s'explique par l'abstinence de viande pendant les quarante jours du jeûne chrétien, qui va du Mercredi des Cendres au Samedi saint. On mange alors du poisson.

👉 Au Moyen Age, un archevêque de Paris astucieux autorisa ses ouailles à manger, pendant le carême et le vendredi, du castor. Il assimila ce mammifère rongeur à un poisson puisqu'il vit dans l'eau ! Or, la Bièvre (du bas latin *beber*, « castor »), affluent parisien de la Seine, en regorgeait. Mais, à force d'être « péché », le castor disparut, la Bièvre aussi d'ailleurs.

💡 Scrogneugneu !

Dans la France du Roi-très-chrétien, jurer le saint nom de Dieu était sacrilège. Le troisième des Dix Commandements l'interdit. On ne doit pas blasphémer, sous peine d'encourir le châtiment suprême.

Pour ne point offenser Dieu, tout en se défoulant, l'astuce consistait à déformer son nom et tout ce qui touche aux choses sacrées : *morbleu* (« mort de Dieu »), *palsambleu* (« par le sang de Dieu »), *jarnicoton* (« je renie Dieu »), *sapristi* (altération de « sacristie »), *saperlipopette* (« sapristi »), *tabarnacle* (sacre québécois pour « tabernacle »)

...

Dans le même esprit, *sacré nom de Dieu* devint l'onomatopée *scrogneugneu*. Avec le temps, l'interjection se « démotiva⁵ », perdit sa charge blasphématoire cachée. Dans la bouche des vieux soldats, *scrogneugneu* exprimait le déplaisir, l'agacement, le mécontentement.

Maintenant, ce mot amusant peut qualifier un vieil homme *bourru*, *grognon*, *ronchon*, *bougon*, *casse-pieds*, jamais content, pénible sur les bords, et même au milieu.

☠ Week-end de Pâques

Expression absurde. Comment une fin de semaine peut-elle englober un lundi ? Or la fête de Pâques comporte toujours un lundi férié.

Dites *pont de Pâques*, *congé pascal*, *congé de Pâques*.

Les Pâques commémorent la résurrection du Christ, la Pâque juive l'exode d'Égypte. Le mot vient de l'hébreu *Pessah*, « passage ».

Que la fête soit juive ou chrétienne, le mot prend une majuscule : *les Pâques fleuries*, *les œufs de Pâques*.

☠ Le parvis de l'hôtel de ville

Il n'est de parvis que devant la façade d'une église, d'une cathédrale. Eugène Sue, dans *Les Mystères de Paris* : « Il les vit monter dans un fiacre qui les attendait devant le parvis Notre-Dame. »

« Parvis d'une église » est donc un pléonasma.

Mot migrateur, *parvis* vient de l'ancien français *parevis*. En 1185, Marie de France l'orthographe *parewis* dans *L'Espurgatoire de saint Patrice*. *Parevis* est la déformation du latin ecclésiastique *paradisus*, « paradis », issu du grec *parádeisos*, de même sens.

Désigner par ce mot les emplacements situés devant d'autres édifices est abusif. Laissons à Dieu ce qui n'appartient pas à César, surtout en république laïque, même si les réunions du conseil municipal sont des grand-messes. Devant une mairie, on trouve une *place* : *la place de l'hôtel de ville*, un *espace*, une *agora*, une *esplanade*, mais pas un parvis.

☠ Une messe d'enterrement

Souvent entendue, cette locution prête à confusion. Elle laisse supposer que ladite messe se déroule sur le lieu de l'inhumation alors qu'elle la précède.

Le cimetière n'est pas l'église, même s'il lui est contigu. Il n'était d'exception, jadis, que pour de grands personnages (rois, princes, prélats...), comme le montrent les

gisants de cathédrale.

Dites *messe funèbre*, hommage au défunt devant l'autel, en présence de son cercueil. Ou bien *messe de funérailles*, *messe de mort*, *service funèbre*, *messe de requiem*⁶.

☞ Attention ! Une messe « d'action de grâce » n'a pas pour but de remercier Dieu d'avoir rappelé à Lui quelqu'un, mais d'honorer la mémoire du défunt.

S'il s'agit d'un événement public, dites : *messe d'obsèques*. La dépouille peut être absente, comme lors de la messe en la mémoire de Charles de Gaulle à Notre-Dame de Paris en 1970, en présence de toutes les têtes couronnées de la planète.

L'*obit* est un service religieux célébré au bénéfice de l'âme du défunt, généralement le jour anniversaire de sa mort.

💡 Aller au diable vert, à Pétaouchnok, à Pampérigouste, à Pitchipoï

Le château de Vauvert (« val vert ») était éloigné de Paris. On prétendait qu'il était hanté par le diable parce qu'on y commettait des actes blasphématoires.

Aller au diable Vauvert, c'était partir très loin, en voyage, expédition toujours périlleuse. Cette locution nous a laissé *habiter, aller, envoyer au diable*, c'est-à-dire dans un trou perdu, en langue d'oïl : à *Perpète-les-Oies*, en langue d'oc : à *Pampérigouste* et, souvent, à *Pétaouchnok*.

Autre destination lointaine et inconnue : *Pitchipoï*. Mot terrible, malgré sa consonance et sa beauté poétiques. C'était le surnom qu'utilisaient les Juifs de France pour qualifier la destination finale des redoutables convois de leur déportation. *Pitchipoï*, ça voulait dire là-bas, quelque part, vers l'est. Mais les déportés ignoraient ou pressentaient que ce serait le pays d'où l'on ne revient jamais. Le mot énigmatique apparut parmi les enfants parqués dans le camp de Drancy. Quand ils demandaient, inquiets, où ils partaient, leurs parents répondaient, pour les rassurer : *Mon fils, ma fille, nous allons à Pitchipoï*.

Terminons sur une note gaie avec Georges Brassens, qui chante dans *La ballade des gens qui sont nés quelque part* :

« Qu'ils sortent de Paris, ou de Rome, ou de Sète,
Ou du diable Vauvert ou bien de Zanzibar [...] »

La bêtise, c'est de conclure, disait Flaubert. Faisons-le quand même. Si Dieu a sa part dans le langage, le diable y laisse sa marque indélébile dans des expressions plus ou moins sorties d'usage :

- *diable !* : exclamation marquant la surprise, l'étonnement admiratif ou indigné ;
- *un bon diable* : un brave homme, facile, d'humeur joyeuse ;
- *un pauvre diable* : homme pitoyable, malheureux, pauvre ;
- *un diable d'homme* : bizarre, singulier, mauvais ;
- *le diable m'emporte si* : exclamation renforçant l'idée exprimée ;
- *que le diable t'emporte !* : on le dit à quelqu'un dont on veut se débarrasser ou contre lequel on décharge sa mauvaise humeur, son dépit, sa colère ;
- *ne croire ni dieu ni diable* : ne croire personne ;
- *chasser le diable* : exorciser ;
- *vendre son âme au diable* : compromettre son honneur, son salut par une action immorale ;
- *avoir le diable au corps* : nuire, faire le mal avec assurance, déployer une intense énergie ;
- *boucan de tous les diables* : bruit énorme, vacarme infernal, tintamarre ;
- *faire le diable à quatre* : se démener pour faire ou empêcher quelque chose ;
- *le diable n'y verrait goutte* : se dit d'une affaire embrouillée ;
- *s'agiter comme le diable dans le bénitier* : se dépenser pleinement ;
- *tirer le diable par la queue* : subvenir difficilement à ses besoins⁷ ;
- *sentir le diable* : puer ;
- *noir comme le diable* : (lieu) très obscur ;
- *ce n'est pas le diable* : ni fameux ni extraordinaire ;
- *se démener comme un beau diable* : déployer une énergie extrême ;
- *envoyer quelqu'un à tous les diables* : l'envoyer paître, le rembarrer, le rabrouer ;
- *ce serait bien le diable* : étonnant, extraordinaire ;
- *allez au diable !* : foutez le camp ! ;
- *peindre le diable sur la muraille* : noircir la situation ;
- *envoyer quelqu'un au diable* : le repousser avec colère et dureté ;
- *se donner au diable* : prendre de la peine ;
- *à la diable* : sans soin, de façon bâclée, désordonnée ;
- *au diable les importuns !* : que les casse-pieds aillent se faire voir ! ;
- *du diable, de tous les diables* : extrême ou excessif ;
- *cela ne vaut pas le diable* : ça ne vaut absolument rien ;
- *en diable* : très, terriblement ;
- *au diable l'avarice (et les avaricieux) !* : se dit quand on décide de faire une

dépense déraisonnable.

Croustillantes expressions, que diable !



Confusions à éviter, différences à respecter



💡 Athée, agnostique, non-croyant

- L'*athée* (de *a* privatif et *theos*, « dieu ») nie la présence divine. Il affirme que la non-existence de Dieu se fonde sur la raison ou sur l'expérience.
- L'*agnostique* (du privatif grec *a* et *gnosis*, « connaissance ») ne se prononce pas sur l'existence ou non de Dieu. Pour lui, ce qui dépasse le domaine de l'expérience est inconnaissable. Claude Geffré, théologien dominicain, observe chez les chrétiens confrontés à un recul du « croyable disponible » un *agnosticisme* croissant dû à une conscience aiguë du pluralisme religieux.
- Le *non-croyant* n'appartient à aucune confession religieuse et n'a pas la foi. Le mot s'est substitué à *mécréant*, qui a pris un sens polémique.

💡 Laïc ou laïque

Le mot s'écrit des deux manières. Son sens originel s'affaiblit jusqu'à signifier son contraire : un *laïcard* ! Car, à l'origine, un laïc était « un baptisé non revêtu des ordres sacrés et sans fonction spécifique dans l'Eglise ».

Un *laïc* ou *laïque*, du latin ecclésiastique *laicus* (dérivé du grec *laos*), c'est quelqu'un

qui n'appartient pas au clergé. *Laïc* s'oppose à *clerc*, comme la laïcité s'oppose à la religiosité. Maintenant, c'est surtout une personne indépendante de toute confession religieuse.

L'hésitation entre *laïc* et *laïque* s'explique. La consonne finale « c » dans certains mots se remplace ou se complète au féminin par « que » : *franc/franque, grec/grecque, turc/turque...*

Autre particularité, ce sont des substantifs et des adjectifs : *un laïc, un laïque, un patronage laïc, enseignement laïque, primaire et obligatoire*. Mais *laïc* se rencontre plus souvent comme nom : *un saint laïc*, que comme adjectif : *notre devoir laïc*.

Mécréant ou païen

Les djihadistes français ont fait reprendre du service à ce synonyme, pour eux, *d'infidèle*.

- *Mécréant(e)* désigna d'abord « celui qui ne professe pas la foi considérée comme vraie ». Puis « celui qui n'a aucune croyance religieuse » ou « toute personne sceptique sur un point autre que la religion ». Chateaubriand : « Ces temps où la France allait en guerre contre les mécréants et les infidèles. » Colette : « Ma mère, mécréante, permit cependant que je suivisse le catéchisme. »

Malgré son triple sens, le mot s'emploie peu, comme *païen*.

- *Païen(ne)* vient du latin *paganus*, qui donna aussi *paganisme* et *paganiser*, « revêtir d'un caractère païen ». Il qualifie les peuples polythéistes et ce qui se rapporte à leurs croyances. *La Rome païenne. Les rites païens*. Ou ce qui s'inspire des tendances et des idées de la civilisation gréco-latine. Voltaire : « Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe, ils sont païens à l'Opéra. »

Au sens actuel, est *païen* celui qui n'a aucune croyance religieuse, qui vit sans morale religieuse : *mener une vie païenne*.

Martyr ou martyre

Cas type de mots démotivés, dont il est bon de rappeler la différence et le sens

originel.

- *Martyr* : personne qui a souffert la mort pour avoir refusé d'abjurer la religion chrétienne ; par extension, une autre religion. *Les Martyrs*, œuvre de Chateaubriand. *La liste des martyrs s'appelle le martyrologe*.

- *Martyre* : somme des tourments, des souffrances, puis la mort qu'endure un martyr pour sa foi. *Le martyre de saint Sébastien transpercé de flèches*.

Ascension, Assomption

Ascension vient du latin *ascensio*, d'*ascendere*, « monter », tandis qu'*Assomption* dérive d'*assumptio*, « action de prendre, d'admettre ». D'où *assumer*, « prendre pour », du verbe *assumere*.

De là les deux fêtes correspondantes. L'*Ascension* fête l'élévation miraculeuse de Jésus-Christ au ciel quarante jours après sa résurrection. L'*Assomption* célèbre, le 15 août, l'enlèvement de la Sainte Vierge montée au ciel par les anges, miracle que les orthodoxes appellent la *Dormition de la Vierge*.



-
1. Entretien accordé au *Figaro*, le 24 avril 2017.
 2. *Petit dictionnaire d'expressions bibliques*, Le Cerf, 2014.
 3. Premiers mots de la *Fatiha*, première sourate du Coran.
 4. *Le Figaro*, 7 septembre 2017.
 5. Terme de linguistique pour dire qu'un mot a perdu sa signification première, tel le juron le plus employé : le mot de cinq lettres.
 6. Premier mot latin de la prière *Requiem æternam dona eis* : « Donnez-leur le repos éternel ».
 7. Au XVIII^e siècle, on disait qu'une bourse vide contient le diable.

Remerciements

J'exprime ma vive gratitude à tous ceux qui m'ont conseillé dans la rédaction de ce livre. Et d'abord Norbert Titin-Snaider, dont les conseils judicieux m'ont été précieux, ainsi que Didier Béoutis, dont les observations et les suggestions se sont révélées fort utiles. Je ne saurais oublier Peter Weisman et ses remarques sur les anglo-américanismes, Henri Charpentier pour les mots du sport, les docteurs Sylvain Kahn, Olivier Kourilsky et Bernard Pigearias pour le vocabulaire médical, le père Michel Viot pour les termes religieux, Jean-Pierre Rey pour certaines expressions politiques et Jean-Louis Campolonghi pour le chapitre « Commercer ». Merci aussi à Jean-Mathieu Pasqualini de m'avoir autorisé à reproduire des extraits de textes de l'Académie française. Et comment pourrais-je ne pas remercier Isabelle Dupré et Jean-François Merle, dont la relecture attentive, interrogative, pertinente du manuscrit en a permis une nette amélioration.

S'il s'est glissé quelques erreurs dans cet ouvrage, j'en porte seul, évidemment, la responsabilité.

Bibliographie

- ACADÉMIE FRANÇAISE, *Dire, ne pas dire. Du bon usage de la langue française*. Philippe Rey.
Volume 1 : 2011, volume 2 : 2013, volume 3 : 2014.
- AUBRÉE Maurice, *Parlons français*, Glyphe, 2008.
- BERTHIER Pierre Valentin et COLIGNON Jean-Paul, *Ce français qu'on malmène*, Belin, 1991 ;
Le Français écorché, Belin, 2002.
- CAPELOVICI Jacques, *Le Guide du français correct*, L'Archipel, 1992.
- COURBERAND Maryz, *Il baissa sa culotte et dans mon estime. Bizarreries de langage*, Mots et
C^{ie}, 2001.
- GILDER Alfred, *Le Français administratif. Ecrire pour être lu*, 2^e édition, Glyphe, 2009.
- GIRODET Jean, *Pièges et difficultés de la langue française*, Bordas, 2005.
- GODIVEAU Bernard, *1000 difficultés du français courant parlé*, De Boeck Duculot, 2005.
- GREVISSE Maurice, *Le Bon Usage*, 13^e édition par André Goose, Duculot, 1993 ; *Le Français
correct. Guide pratique*, 5^e édition, revue et actualisée par Michèle Lenoble-Pinson,
1998.
- HAMON Albert, *Grammaire pratique*, Hachette, 1983 ; *Les mots du français*, Hachette,
1992.
- HANSE, *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, 3^e édition, De Boeck
Duculot, 1994.
- JOUETTE André, *Dictionnaire d'orthographe et expression écrite*, nouvelle éd., Le Robert,
2006.

JULAUD Jean-Joseph *Le français pour les nuls*, First, 2011.

KARLSON Léon, *Parlez-vous correctement le français ?* L'Archipel, 2009.

LEGUAY Bernard, *Evitez de dire... Dites plutôt*, Albin Michel, 2003.

MAILLET Jean, *Langue française. Arrêtez le massacre !* L'Opportun, 2014.

MARTINI Eric, *Petit guide de typographie*, 3^e édition, Glyphe, 2011.

PÉCHOIN Daniel et DAUPHIN Bernard, *Dictionnaire des difficultés & pièges de la langue française*, Larousse, 2014.

Revue de la langue française créée en 1958.

LE ROBERT, collection « Les Usuels », 1993.

THOMAS Adolphe V., *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, Larousse, 2007.

WEISMAN Peter, *Dictionnaire étymologique et critique des anglicismes*, Droz, 2018.

1. De *s'amuir* : ne pas se prononcer.

2. In *Le Dico des mots qui n'existent pas (et qu'on utilise quand même)*, L'Express/Omnibus, 2016.

L'Express/Omnibus
En couverture : création Le Petit Atelier

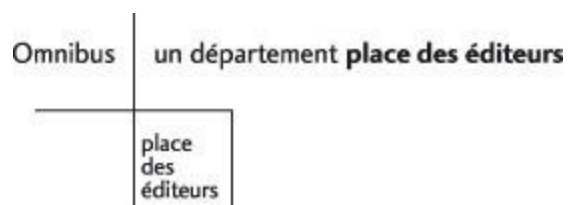
© 2018, Editions Omnibus

Le Petit Atelier - photo © Eric Martini - Illustration © Clément Thimonier

EAN : 978-2-258-15042-3

N° Editeur : 1011

Dépôt légal : février 2018



Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Sommaire

1. [Couverture](#)
2. [Du même auteur](#)
3. [Titre](#)
4. [Dédicace](#)
5. [Champ de blé, champ de bataille](#)
6. [Comme le la du diapason](#)
7. [Glossaire](#)
8. [Chapitre premier - S'exprimer](#)
9. [Chapitre deuxième - Penser](#)
10. [Chapitre troisième - Mesurer le temps](#)
11. [Chapitre quatrième - Vivre](#)
12. [Chapitre cinquième - Savoir vivre](#)
13. [Chapitre sixième - Paraître](#)
14. [Chapitre septième - Soigner](#)
15. [Chapitre huitième - Manger](#)
16. [Chapitre neuvième - Commercer](#)
17. [Chapitre dixième - Travailler](#)
18. [Chapitre onzième - Se divertir](#)
19. [Chapitre douzième - Bouger, voyager](#)
20. [Chapitre treizième - Politicaille](#)
21. [Chapitre quatorzième - Croire](#)
22. [Remerciements](#)
23. [Bibliographie](#)
24. [Copyright](#)

Guide

1. [Couverture](#)
2. [LES 300 PLUS BELLES FAUTES... À NE PAS FAIRE ET AUTRES EXTRA VAGANCES À ÉVITER](#)
3. [Début du contenu](#)
4. [Bibliographie](#)

Alfred Gilder

LES 300 plus BELLES fautes...

À NE PAS FAIRE

ET AUTRES EXTRAVAGANCES À ÉVITER



Vivre au quotidien

Marcher à pied

Double alternative

Loin s'en faut

Préface de Christophe Barbier

l'express omnibus